REV^D R.L.HOPPER,
No
STONE LIBRARY.

C.P.S.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.
Gift of
Col. T. W. Higginson
Nov. 1896

33331

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

TOME SEPTIEME

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME SEPTIEME.

A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

33331.

DC
130
M8 A3

MEMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

SEPTIEME PARTIE.

LEs affaires de M^r. de Lauzun m'ont fait oublier d'en mettre d'autres dans leur temps. Le Roi maria Mademoiselle, fille de Monsieur, au Roi d'Espagne ; le détail de tout ce qui se passa en cette cérémonie sera assez écrit ailleurs sans que j'en parle : tout ce que j'en dirai, c'est que Monsieur eut bien voulu qu'elle eût épousé M^r. le Dauphin. Je disois à Monsieur : Ne menez pas votre fille si souvent ici, cela lui donnera des dégoûts pour tous les autres partis ; &

ſi elle n'épouſe pas Mr. le Dauphin, vous lui empoiſonnez le reſte de ſa vie par l'eſpérance qu'elle en aura eue. Mr. le Dauphin ne donnoit aucune marque qu'il ſouhaitoit ce mariage, ni le Roi non plus. Quand on déclara celui d'Eſpagne, Mr. le Dauphin lui vint dire : Ma Couſine, je me réjouis de votre mariage; quand vous ſerez en Eſpagne, vous m'envoyerez du Tourou, je l'aime fort; cela la mit au déſeſpoir, & elle ne l'oublia pas. Après avoir pris congé du Roi, qui l'étoit allé conduire dans la forêt de Fontainebleau, elle monta vîte en carroſſe ſans dire adieu à Monſeigneur; la Princeſſe d'Harcourt l'accompagna, qui eſt une femme fort ſotte, & qui en uſa fort ridiculement en bien des circonſtances qui ont nui à cette pauvre Princeſſe, qui étoit fort enfant, & qui eût eu beſoin de quelques perſonnes prudentes pour relever mille fautes légeres que les gens de ſon âge pouvoient faire par l'imprudence de la jeuneſſe, où il n'y a nul mal. Les Eſpagnols ne pardonnent rien : Mr. & Me. de los Balbazes étoient fort bonnes gens; il y avoit un Grand d'Eſpagne qui vint après, qui s'appelloit le Duc de Paſtranne, qui parla bien mal-à-propos, & ſes diſcours ont bien contribué à ſon malheur & à ſa fin

tragique. J'ai oui-dire à des Dames qui étoient auprès de lui au bal, que l'on ne lui fut jamais faire louer la Reine, qui étoit fort belle, & qui danfoit à merveille. Il dit en Efpagne, à ce qu'on a fu depuis, qu'il n'y avoit pas une feule femme en France qui valût quoi que ce foit. Il en trouva quelques-unes de bonne volonté. En ce temps-là il falloit l'être beaucoup pour qu'il pût plaire ; il paroiffoit affez mal fait : il donna beaucoup de parfums & de paftilles à Fontainebleau, à ce que j'ai entendu dire ; il arriva fort peu de temps après. J'allai à Eu. Le Comte de Maufelle eft celui qui fut caufe de fa mort, à ce qu'on m'a dit ; je ne fais rien de certain fur cela, finon qu'elle eft morte, & que j'en ai été fort fâchée ; elle m'écrivoit fouvent, & me témoignoit beaucoup d'amitié.

L'hyver d'après on parla fort que Monfeigneur fe marieroit. Un jour le Roi l'entretenoit devant dîner chez la Reine, comme il avoit accoutumé ; il tenoit un portrait à fa main, qu'il attacha fur la tapiffèrie, & dit : Voilà la Princeffe de Baviere ; il l'avoit montré à Monfeigneur chez Me. de Montefpan, qui étoit fort contente. Le Roi dit : Quoiqu'elle ne foit pas belle, elle ne déplaît pas, elle a beaucoup

de mérite. Tout le monde approuva ce choix; pour moi qui aimois fort sa mere sans l'avoir jamais vue, j'en fus fort aise. Elle étoit de Savoye, & ma cousine germaine; elle avoit pris une amitié pour moi fort grande, elle m'écrivoit souvent, je lui faisois réponse, elle me faisoit des présents, je lui en envoyois de plus beaux; elle me faisoit tenir les livres de tous les Ballets qu'elle dansoit, dont elle avoit fait les Vers, elle avoit l'esprit un peu romanesque. On dit que la Cour de Savoye avoit fort de cet air, & celle de Baviere peu de politesse. Ce qu'elle avoit trouvé à la Cour de Baviere, & la maniere dont on y vivoit, qui tenoit beaucoup de celle d'Espagne, l'avoit confirmée dans ces manieres; elle ne faisoit que lire tous les Romans en toutes langues, & des Vers; elle m'écrivoit fort civilement, ce qui n'est pas ordinaire en Allemagne où ils sont fort fiers. Une fois que l'on parloit d'elle devant le Roi, Mr. le Maréchal de Grammont, qui l'avoit vue & qui en disoit du bien, me demanda comment elle m'écrivoit. Je lui dis, au commencement Mlle. ma cousine, & au bas, votre très-humble cousine & servante, & qu'elle me traitoit d'Altesse Royale, & la suscription à son Altesse Royale Mlle. ma cousine, &

que je lui avois écrit de même. Il me demanda : A-t-elle fait réponse ? Je lui dis : Nous nous sommes écrit souvent, & sur les derniers temps sans commencement ni fin. Il en douta, & qu'en tout cas c'étoit sans la participation du beau-pere ; à quoi j'ajoutai que Mr. l'Electeur Palatin, qui étoit mon parent du côté de ma mere, m'avoit écrit de même. Pendant que je suis sur les rangs, j'ai oublié de dire que la Reine d'Espagne me donna une chaise à bras, & aux Princesses du Sang une à dos ; & quand on demanda à los Balbazes si elle n'en useroit pas ainsi, il n'en fit aucune difficulté. Le feu Roi d'Angleterre, dernier mort, en usoit de même ; pour la Reine sa mere, elle ne me donnoit qu'un siege ; elle étoit ma tante, & par cette raison je lui portois tout le respect imaginable. Je faisois plus de cas d'une fille de France, que des Reines de quelque pays qu'elles pussent être.

Comme on étoit à Versailles un carême au temps de Pâque, (l'année sera marquée en tant d'endroits dans l'histoire & mémoires de ce temps-là, que je n'ai que faire de la mettre ici) Me. de Montespan s'en alla, on fut fort étonné de cette retraite, le Roi en parut fort affligé ; il ne fit pas la Cene, même on le vit peu ce

jour-là ; il vint chez la Reine les yeux rouges comme un homme qui avoit pleuré. On parla différemment de cette retraite. J'allai à Paris, & fus la voir en cette maison où étoient ses enfants. Me. de Maintenon, que l'on commençoit alors d'appeller ainsi, parce qu'elle en avoit acheté la terre, étoit avec elle. Je lui demandai si elle ne reviendroit pas bientôt ; elle se mit à rire, & ne me répondit rien. Comme je l'aimois fort, je ne savois que souhaiter pour elle, elle ne voyoit personne. Comme tout le monde étoit fort alerte sur son retour, quoique personne ne parût s'en mêler, on sut que Mr. de Bossuet, lors Précepteur de Monseigneur, & à présent Evêque de Meaux, y venoit tous les jours avec un manteau gris sur le nez ; Me. de Richelieu y vint aussi. Enfin elle revint, & le Roi l'alla voir à Clagny, & Me. de Richelieu disoit : Je suis toujours en tiers, apparemment ce tiers ne durera pas long-temps. Me. de Montespan eut Mlle. de Blois, & Mr. le Comte de Toulouse, qui furent nourris chez Madame d'Arbon, femme de l'Intendant de Monsieur le Tellier, & on les y tint fort cachés.

On alla au-devant de Me. la Dauphine jusqu'à Châlons ; le Roi alla coucher

à Vitry-le-François où elle coucha ; la Reine demeura à Châlons, fâchée que le Roi l'eût vue avant elle. Livry revint à Châlons pour dire à la Reine l'heure qu'elle devoit partir le lendemain : la Reine lui demanda comme il l'avoit trouvée ; il lui dit : Le premier coup d'œil n'eſt pas beau. La Reine n'alla pas bien loin de Châlons : on trouva le Roi qui deſcendit de carroſſe, & préſenta M^e^. la Dauphine à la Reine ; elle étoit habillée de brocard blanc, des rubans blancs à ſa coëffure, les cheveux noirs ; le froid l'avoit rougie. Elle a une fort belle taille, & n'étoit pas en beauté, & Livry avoit raiſon de dire que le premier coup d'œil n'étoit pas beau. Elle ſalua la Reine, enſuite Madame & moi, elle me fit mille amitiés ; dans le carroſſe elle me parla de celle que M^e^. ſa mere avoit pour moi, & qu'elle lui diſoit toujours : Si vous êtes mariée en France, faites votre premiere amie de Mademoiſelle. Comme elle ne fut point embarraſſée, elle cauſa beaucoup. Si je ne me trompe, il n'y avoit dans le carroſſe que le Roi, la Reine, M^e^. la Dauphine, Madame & moi au-devant, Monſeigneur & Monſieur aux portieres. Dans l'autre carroſſe étoient M^e^. la Princeſſe de Conti, M^lle^. de Bourbon, & les Dames de la Reine. On arriva à Châlons,

où l'on mena M^e. la Dauphine dans sa chambre : elle voulut se confesser, on l'alloit marier; la premiere cérémonie avoit été faite à Munick; on fut fort embarrassé, il n'y avoit personne qui sût l'Allemand, & elle ne savoit pas se confesser en François; on trouva heureusement un Chanoine de Liege, nommé Viarset, qui étoit venu voir le Cardinal de Bouillon, qui pour lors songeoit à être Prince de Liege. Celui qui siégeoit étoit fort vieux; & comme cette dignité est élective, il ménageoit les gens du pays. Elle se confessa donc à ce Chanoine; & ce qui nous paroissoit un peu surprenant, fut son habillement; les Chanoines de ce pays-là, comme j'ai dit ailleurs, sont habillés comme les autres gens avec de grands cheveux, & n'ont pas l'air à donner de la dévotion à se confesser à eux. Comme en Allemagne on y est accoutumé, cela fit moins de peine à M^e. la Dauphine qu'à une Françoise. On demanda à ce Chanoine s'il vouloit confesser M^e. la Dauphine, il dit qu'il n'avoit jamais confessé qu'une fois à un siege un soldat qui avoit été blessé, & qui se mouroit; je crois qu'il fut aussi embarrassé que M^e. la Dauphine. Quand tout cela fut fait, on alla à la Chapelle de M^r. de Châlons, où on les maria. Le Roi,

la Reine & toutes les Princeſſes allerent la coucher après ſouper ; la Reine lui donna la chemiſe. Le lendemain on alla à ſa chambre, & on la mena à la meſſe à la Cathédrale, où on fit la cérémonie du poële, qui ne ſe fait qu'à la meſſe. L'après-dînée on lui porta un préſent que nous avions vu ranger chez Me. de Monteſpan ; il y avoit des pierreries & toutes ſortes de jolis bijoux, & en grande quantité, de tout ce que l'on peut s'imaginer. Me. de Monteſpan eſt la femme du monde qui ſe connoît le mieux en bijoux, & qui y avoit pris plaiſir. Lorſqu'elle montra tous les bijoux, elle diſoit : Me. la Dauphine vous en donnera, ce lui ſera un grand plaiſir de vous en donner ; ce qu'elle ne fit point ; à meſure qu'elle les voyoit, elle diſoit : Serrez cela, & n'offrit rien à perſonne, pas même à la Reine, qui auroit été fort aiſe d'en avoir, & qui avoit dit quand on lui montra le préſent : Le mien n'étoit pas ſi beau, quoique je fuſſe plus grande Dame, on ne ſe ſoucioit pas tant de moi que l'on fait d'elle.

La Reine avoit toujours dans la tête qu'on la mépriſoit, & cela faiſoit qu'elle étoit jalouſe de tout le monde ; & ſurtout quand on dînoit, elle ne vouloit pas que l'on mangeât. Elle diſoit toujours : On

mangera tout, on ne me laiſſera rien : le Roi s'en moquoit. Au voyage que je fis avec elle où nous demeurâmes long-temps à Arras, & celui où l'on fit un long ſéjour à Tournai, je mangeai ſouvent chez moi, parce que quand le Roi n'y étoit pas, elle ne mangeoit que des mêts à l'Eſpagnole, que l'on lui faiſoit chez la Molina, une femme-de-chambre qu'elle avoit amenée d'Eſpagne, qui avoit été à la Reine ſa mere, qu'elle aimoit beaucoup, & qui avoit une très-grande autorité ſur elle. Puiſque l'occaſion ſe préſente d'en parler, je dirai qu'elle ſe donnoit de grands airs de gouverner; tout le monde lui faiſoit la cour, ma ſœur de Guiſe lui baiſoit les mains, & l'on dit qu'elle l'appelloit Maman, & lui faiſoit mille préſents, & toutes les femmes lui en faiſoient auſſi pour être bien traitées de la Reine. Pour moi, je ne lui faiſois ni la cour ni des préſents, je ne l'ai jamais fait qu'à mes maîtres, je n'ai pas le vol pour les ſubalternes, cela n'eſt pas bon en bien des occaſions. Dieu m'a fait naître dans une grande élévation; il y a proportionné mes ſentiments, & on ne ne m'en a jamais vu de bas, Dieu merci. Les Dames ſe preſſoient à la collation de la Reine à attraper quelques morceaux des mêts à l'Eſpagnole, pour louer ce qui ve-

noit de chez la Molina, qui étoient ſouvent fort mauvais, & c'étoit ce qui faiſoit que quand le Roi n'y étoit pas, je n'allois guere manger chez la Reine, & qu'elle me reprochoit: Eſt-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi? Je lui répondis: Madame, j'aime les mêts à la Françoiſe. Elle grondoit les gens qui ne la traitoient pas bien. Villacerf, ſon premier Maître-d'hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît ſoin que les mêts fuſſent bien apprêtés: quand il n'y avoit que la Reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, ſes Officiers ne ſe mettoient pas fort en peine de ce qu'ils ſervoient, ils le faiſoient avec plaiſir quand j'y étois, je ne me plaignois jamais de rien. Me. de Guiſe n'étoit pas de même; elle trouvoit toujours tout mauvais, & faiſoit que la Reine grondoit & ſe mettoit en mauvaiſe humeur. Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina, me fait ſouvenir qu'un jour à Compiegne la Reine avoit été indiſpoſée, elle prit médecine; & comme il faiſoit fort chaud, elle la voulut prendre le ſoir à huit heures; elle la prenoit d'une maniere un peu extraordinaire, c'étoit dans du jus de pruneaux, & par cuillerées; Me. de Bade les lui mettoit dans la bouche.

Quand le temps fut venu que l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde; la Reine dit qu'il lui faisoit mal au cœur, & qu'il ne valoit rien. L'Officier qui l'avoit porté étoit au désespoir, & Villacerf aussi; nous en goûtâmes toutes, il étoit fort bon, & elle n'en voulut pourtant pas, & il fallut aller chez la Molina en querir un; on en porta un vieux du matin. Ce bouillon étoit noir, sentoit le roui, & par sa qualité n'étoit guere propre pour un jour de médecine; il étoit fait avec du poivre long & toutes sortes d'épiceries, des choux & des navets. En Espagne les mêts durent quelquefois huit jours. La bonne Molina se donnoit de grandes libertés à parler, elle décidoit sur tout. Dans les commencements on croyoit qu'elle se corrigeroit, enfin le Roi s'en lassa; elle chagrinoit la Reine contre tout le monde, & même contre le Roi; ainsi on la renvoya en Espagne accablée de biens & de présents. On a su que depuis qu'elle y est, elle peste autant contre l'Espagne, qu'elle faisoit contre la France quand elle y étoit; c'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue; cela faisoit toujours apréhender que la Reine, qui la voyoit souvent, ne fît quelque enfant qui lui ressemblât. La Reine

avoit auſſi amené une Naine qui étoit une monſtrueuſe créature ; il y en a pourtant quelquefois de jolies, j'en ai eu pluſieurs qui l'étoient fort. La Molina ne m'épargnoit pas à l'affaire de Mr. de Lauzun. Elle dit : Si en Eſpagne il y avoit eu un ſujet qui eût oſé prétendre à la fille du Roi, on lui auroit coupé le cou ; le Roi en devroit uſer ainſi : ſon inſolence fut trouvée fort mauvaiſe, & l'on vit bien qu'elle étoit fort mal inſtruite des coutumes de ſon Pays, où l'on fait plus de cas des Grands du Royaume que des Princes étrangers. La Reine avoit encore avec elle une petite fille qui n'avoit que 15 ou 16 ans, qu'elle appelloit Philippa ; elle demeuroit avec la Molina ; elle n'étoit pas belle, elle avoit beaucoup d'eſprit, ſa faveur croiſſoit comme elle ; la Reine la maria à ſon Porte-manteau, nommé de Vizé, de ſorte qu'elle porta ce nom. La Reine l'appelloit toujours Philippa, & diſoit que c'étoit un enfant que l'on avoit trouvé dans le Palais, que ſon pere avoit fait nourrir toujours avec ſoin, & qu'il falloit qu'elle fût fille de quelque Dame du Palais, & peut-être du Roi ſon pere. Depuis le départ de la Molina, elle fit faire l'oille chez elle, & le chocolat de la Reine, qui ne vouloit pas que l'on ſût

qu'elle en prît; elle en prenoit en cachette, & personne ne l'ignoroit.

Quand Baraille fut de retour de Pignerol, il vit Me. de Montespan qui commençoit il y avoit long-temps à témoigner vouloir servir Mr. de Lauzun quand elle trouveroit l'occasion; jamais il ne m'a paru qu'elle eût aucune aigreur contre lui. Comme c'est une femme de beaucoup d'esprit, elle fait ce qu'elle veut, & dit de même. Baraille venoit à St. Germain, & caufoit long-temps avec nous; il ne venoit chez elle que les soirs, & cela avoit une maniere de mystere. Quand on fut de retour du mariage de la Dauphine, elle avoit la grace de la nouveauté; le Roi alloit souvent chez elle, & la Reine aussi; elle ne venoit chez la Reine que pour dîner & souper. Me. de Richelieu fut sa Dame-d'honneur, & la Maréchale de Rochefort sa Dame-d'atour, & Me. de Maintenon sa seconde Dame-d'atour, Me. de Créquy fut Dame-d'honneur de la Reine en la place de Me. de Richelieu. La Reine ne perdit pas au change; Me. de Créquy est la plus aimable & la plus sage femme du monde, sans intrigue; Me. de Richelieu avoit l'air bourgeois & tracassiere, qui ne savoit pas vivre: depuis sa mort, la Reine a dit qu'elle n'étoit pas bonne,

qu'elle rendoit de mauvais offices à tout le monde. Pour moi je vivois honnêtement avec elle, & sans aucun commerce particulier; depuis que son mari avoit promis & puis refusé sa maison à Mr. de Lauzun, j'avois su à quoi m'en tenir. Ce mouvement fit un grand bruit; Me. de Soubise prétendit que le Roi lui avoit dit qu'elle seroit Dame-d'honneur, & pour cela il lui augmenta sa pension. On alloit faire des compliments à Me. de Rohan, sur ce que sa fille avoit des entrées & des prérogatives pareilles à celles de la Dame-d'honneur. J'étois à Paris ce jour-là; lorsque j'arrivai à St. Germain, on me dit que l'on alloit faire des compliments à Me. de Soubise; j'y allai, je la trouvai sur un petit lit, elle disoit qu'elle étoit fort malade. Je lui dis que je me réjouissois; elle me dit qu'elle ne savoit pas de quoi.

Le logement de Me. la Princesse de Conti étoit trop petit pour elle & pour son mari, j'avois une chambre pour Me. de Jarnac qui y étoit; le Roi me pria de lui donner cette chambre pour Mr. le Prince de Conti, & qu'il m'en donneroit une autre qui étoit de plain-pied à ma chambre; je le voulus bien, je ne trouvai rien à dire à ce changement. Pendant

que j'étois à Paris, j'allois & venois souvent; le Roi m'en avoit parlé avant que j'allasse à Paris; Me. de Soubise me dit: Le Roi vous a demandé une chambre de votre appartement pour donner à la Princesse de Conti : je lui dis qu'oui, & qu'il m'en avoit donné une autre plus commode. Elle vouloit tourner cela d'une maniere, comme si en cette occasion on m'avoit voulu maltraiter, & que j'eusse sujet de me plaindre : quand les gens sont chagrins, ils veulent que les autres le soient: comme elle est fort des amies de Me. de Guise, qui est fort fâchée des distinctions qu'on fait d'elle à moi, je crois que l'on avoit tenu quelques discours désobligeants de moi, je me fâchai. On ne parla tout le soir que de ce que Me. de Guise avoit été courir par toute la maison pour dire: Me. de Soubise n'est pas Dame-d'honneur, elle en aura les distinctions qui vaudront mieux. Je contai à Madame de Montespan ce que Me. de Soubise m'avoit dit; elle m'en trouva émue, elle le dit au Roi, qui me dit chez la Reine: Donnerez-vous toute votre vie dans les panneaux que l'on vous tendra pour vous fâcher? Je sais bien mettre la distinction que je dois entre la Princesse de Conti & vous, Me. de Jarnac est mieux où je

la mets, & il faut bien que la Princeſſe de Conti ſoit logée. Sur cela il me fit mille honnêtetés, & dit qu'il apprendroit bien à Me. de Soubiſe à ne pas parler mal-à-propos, & s'emporta fort contre elle. Elle lui avoit écrit une lettre fort emportée, à ce que l'on dit, qui avoit fort fâché le Roi; elle lui reprochoit qu'il lui avoit manqué de parole, & il lui fit dire ce jour-là de s'en aller. Comme nous revenions le ſoir de quelque dévotion avec la Reine, Me. de Monteſpan & moi, la Reine entra dans ſon cabinet, & fut long-temps enfermée avec Me. de Soubiſe, que la Reine avoit toujours fort aimée, & qu'elle préféroit à tout le monde. On dit qu'après cette converſation, elle en parla au Roi, & que le Roi lui dit: Elle vous trompe, & il y ajouta beaucoup de diſcours déſobligeants. C'étoit pour lui dire adieu: elle alla à Paris où elle fit ſemblant d'avoir la rougeole pour ne voir perſonne, puis elle s'en alla à la Chapelle, maiſon de Mr. de Luynes, où elle paſſa tout ſon exil: quand elle revint, la Reine la reçut fort bien, elle étoit fort aimée de Me. de Vizé.

Monſeigneur tomba malade dans le temps que Me. la Dauphine étudioit un ballet, il fut à l'extrêmité d'un dévoie-

ment : la Reine étoit preſque tous les jours dans ſa chambre, où il n'entroit perſonne ; en l'état où il étoit, tout le monde l'incommodoit. Mᵉ. de Monteſpan fut Surintendante de la Maiſon de la Reine à la place de la Comteſſe de Soiſſons, qui s'en alla hors de France ; elle étoit mêlée dans les affaires de la Chambre Ardente de l'Arſenal. Je n'entreprendrai point de parler de cela, l'affaire eſt trop délicate : ce fut dans ce temps-là que Mʳ. de Luxembourg fut arrêté, mis à la Baſtille pour cette ſorte d'affaire. Il ſe paſſa une petite hiſtoire de galanterie en ce temps-là. Un ſoir le Roi ne revint qu'à 4 heures ſe coucher, la Reine avoit envoyé voir ce qu'il faiſoit, & s'il étoit chez Mᵉ. de Monteſpan, on lui dit que non ; il n'étoit pas chez lui, tout le monde raiſonnoit : enfin, on ſut où c'étoit. On nomma la Dame, & on dit que le Roi, dans un chagrin qu'il avoit eu contre elle, le dit à la Reine, & que toutes les fois qu'elle vouloit qu'il allât chez elle, elle avoit des précautions à prendre, parce qu'elle avoit un mari ; elle mettoit des pendants d'oreilles d'émeraudes au dîner & au ſouper du Roi où elle ſe trouvoit. J'allai tous les jours chez Mᵉ. de Monteſpan, & elle me paroiſſoit attendrie pour Monſieur de Lauzun ; je crois

qu'elle vouloit venir au point où je ſuis venue. Elle me diſoit ſouvent : Songez à ce que vous pourriez faire pour plaire au Roi pour vous accorder ce qui vous tient tant au cœur : elle jettoit de temps en temps des propos de cette nature, qui me firent aviſer qu'il penſoit à mon bien. Je me ſouviens que Pertuis, qui étoit fort des amis de Mr. de Lauzun, m'avoit dit une fois : Si vous leur faiſiez eſpérer votre bien pour Mr. du Maine ? Je l'avois dit à Baraille : comme c'eſt un garçon circonſpect, quoiqu'il vît bien que leurs intentions pouvoient aller là par les manieres de Me. de Monteſpan, il ne me répondit rien ſur un chapitre ſi délicat, quoiqu'il vît bien que c'étoit le ſeul endroit pour parvenir à ſa liberté : il ne prévoyoit pas ce qui eſt arrivé ; il ne me l'auroit pas conſeillé ni laiſſé faire, après avoir eu ſi bonne opinion de Mr. de Lauzun ; il n'auroit jamais cru l'avoir ſi mal connu : je ne dois pas croire qu'il ait changé, il a été toujours le même, je ne le connoiſſois pas, & ma ſeule conſolation eſt que le Roi qui eſt plus éclairé que moi, ne le connoiſſoit pas auſſi. Depuis que Me. de Monteſpan avoit ſes enfants auprès d'elle, je les voyois ſouvent chez elle & chez eux ; on me les amenoit, ils étoient fort jolis,

& je m'en divertiſſois beaucoup : j'avois toujours fort aimé les enfants, & Mr. du Maine avoit un beau viſage & beaucoup d'eſprit. Il avoit eu des convulſions des dents, qui l'avoient rendu boîteux, il avoit une jambe plus foible que l'autre ; la douleur qu'on avoit de le voir ſi bien fait d'ailleurs, avoit fait chercher tout ce qui pouvoit remédier à ce défaut ; avant qu'il fût reconnu, Me. de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on diſoit avoir des ſecrets qui redreſſoient les boîteux. Comme il n'y a que Dieu qui faſſe ces miracles, il en revint plus boîteux qu'il n'étoit lorſqu'il y alla, & après lui avoit fait de fort grands maux. Il a été deux fois à Barrege, d'où il écrivoit ſouvent, & même il m'écrivoit, & on faiſoit fort valoir l'amitié qu'il avoit pour moi naturellement : enfin, je me réſolus de le faire mon héritier, pourvu que le Roi voulût faire revenir Mr. de Lauzun, & conſentir que je l'épouſaſſe. Je fus quelques jours à dire à Me. de Monteſpan : Il me paſſe dans la tête tant d'affaires dont je voudrois vous entretenir, & il faudroit que j'en euſſe le temps, on nous trouble toujours. Elle me parut un jour l'être, & ne me diſoit rien : comme elle eſt plus ha-

bile que moi, & que la passion qu'elle avoit d'aller à ses fins pour Mr. du Maine n'étoit pas cependant si violente que celle qui me faisoit agir; elle raisonnoit bien plus de sens froid, & elle prenoit bien plus de mesures pour aller à ses fins que moi aux miennes. Enfin, je dis un jour à Baraille de lui aller proposer de ma part, il le fit, & elle le reçut comme on peut juger. Le lendemain j'allai la voir, & elle me remercia, & me dit que, comme mes intérêts lui étoient plus chers que les siens, elle ne vouloit pas en parler au Roi que l'on n'eût pris pour cela toutes les mesures nécessaires pour parvenir où je voulois aller. Elle me loua fort de la constance avec laquelle j'avois persévéré à faire la fortune de Mr. de Lauzun, que les grands Princes & Princesses avoient des vouloirs dans des temps, & les oublioient dans d'autres, qu'elle n'aimoit point cela. Elle n'oublia pas de faire entrer Mr. de Lauzun dans les raisons que j'avois de n'avoir point changé, qu'elle croyoit que ce que je voulois faire plairoit au Roi, & que je voulois faire un si grand bien à Mr. du Maine, que le Roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout ce que je voudrois. Le jour d'après elle me dit que le Roi s'étoit mal-

heureuſement engagé à ne conſentir jamais à mon mariage par des lettres qu'il avoit écrites aux Ambaſſadeurs dans tous les Pays étrangers, que c'étoit une œuvre des ennemis de Mr. de Lauzun, qu'ils croyoient par-là lui avoir lié les mains, que les conjonctures des temps changent les affaires. Je lui témoignai un grand gré de tout ce qu'elle me diſoit, & il me ſembloit qu'elle agiſſoit de bonne foi. Baraille venoit plus ſouvent à St. Germain qu'à l'ordinaire : enfin, après avoir parlé pluſieurs jours de l'affaire, je croyois que c'étoit aſſez de faire connoître ma bonne volonté pour une ſi grande affaire, pour que l'on me propoſât de la reconnoître par l'exécution de celle que je deſirois tant. Me. de Monteſpan me dit : Vous voulez que Mr. de Lauzun ſorte, & vous faites des propoſitions pour cela; il eſt inutile de m'en faire ſi vous ne voulez pas que j'en parle au Roi, il ne devinera pas, il lui faut parler. Je la priai de le faire; elle me dit : Il faut témoigner au Roi la vue que vous avez pour Mr. du Maine par l'amitié que vous avez pour lui, & par le deſir de lui plaire, & par-là vous unir encore plus étroitement à lui, ſans parler de Mr. de Lauzun. Il a peut-être autant d'envie que vous de le faire ſortir, vous

ſavez bien tous les gens qui lui ont fait du mal, qui le craignent, & qui ſont toujours à lui en dire du mal dès qu'ils voyent qu'il a quelque pitié de ſon état, & plus le Roi témoigne de la bonté pour lui, plus ils lui nuiſent. Quand il leur pourra dire : Ma couſine en uſe d'une maniere avec moi que je ne puis lui rien refuſer ; ainſi vous traiterez tout cela avec lui, & on ne ſaura que Mr. de Lauzun ſortira que quand on envoyera l'ordre pour le faire ſortir : ne ſerez-vous pas bien-aiſe d'avoir une affaire ſecrete à ménager avec le Roi, que l'on verra éclore tout-d'un-coup ſans qu'on l'ait ſue ? Pour moi je vous avoue que j'en ſens du plaiſir. Je conſentis qu'elle en parlât au Roi, & nous réſolûmes que le lendemain, quand il viendroit chez la Reine, il me meneroit dans les petits cabinets ; ce qu'il fit, & me dit : Me. de Monteſpan m'a appris hier au ſoir la bonne volonté que vous avez pour le Duc du Maine, j'en ſuis touché, comme je dois ; je vois que c'eſt par amitié pour moi que vous le faites, il n'eſt qu'un enfant qui ne mérite rien, j'eſpere qu'il ſera un jour honnête homme, qu'il ſe rendra digne de l'honneur que vous lui voulez faire ; pour moi je vous aſſure qu'en toutes occaſions je vous donnerai des marques de

mon amitié. Me. de Montespan fut ravie que j'eusse fait ce pas, & elle ne songea plus qu'à m'en faire faire un plus grand. En ce temps-là je ne croyois que promettre, elle me flattoit, & je n'avois de plaisir qu'à être avec elle. Quoiqu'elle soit de la plus charmante conversation qui se puisse, cela augmentoit tous les jours par les soins qu'elle prenoit de me plaire & de me dire tout ce qui me faisoit plaisir ; elle me venoit voir plus souvent qu'à l'ordinaire, nous allions nous promener ensemble, le Roi me parloit beaucoup plus qu'il n'avoit accoutumé, & pas un mot de Mr. de Lauzun. Je la pressois d'en parler, elle me répondit toujours : Il faut avoir patience. Le Duc du Maine revint, elle alla au-devant de lui, il alla chez le Roi, puis elle me l'amena; comme il avoit bien de l'esprit, on lui dit l'affaire, on le connoissoit capable de garder un secret, il me fit de grands remerciments, & me venoit voir avec grand soin.

Monseigneur commença à se mieux porter; on fit une banque chez lui, où Me. de Montespan se donna beaucoup de mouvements ; il resta quelques bijoux de ceux qu'on avoit portés, qui ne furent pas mis, entr'autres une petite coupe d'or où il y avoit quelques diamants qui étoient

fort-

fort jolis pour mettre ſur la toilette. Me. de Monteſpan s'apperçut que j'en avois envie, elle me l'envoya le ſoir par Mr. du Maine. Tous ces ſoins-là plaiſent; quand on a affaire à une perſonne entêtée, il eſt bien aiſé par des ſoins de la contenter, & de la faire donner de plus en plus dans les panneaux qu'on lui tend. La guériſon de Monſeigneur fut attribuée à un remede qu'il prit, ſon mal étoit venu d'avoir trop mangé de ces petits citrons doux de Portugal; le dévoiement avoit duré tout le voyage de Flandres ſans qu'il eût diſcontinué de vivre à ſon ordinaire; il eſt grand mangeur, on n'avoit ſongé à lui faire aucun remede que quand il fut obligé de demeurer au lit. Les Médecins firent leurs remedes, & on ſe ſervit même de ceux de quelques-uns qui diſoient en avoir de ſpécifiques; & enfin un parent de Mandat, Conſeiller au Parlement, qui avoit fort voyagé, en propoſa un qui étoit une maniere d'œufs de poiſſon qu'il avoit apportés de ſes voyages; on le mit en poudre dans un bouillon, Monſeigneur parut le vouloir bien prendre, & les Médecins ſe trouverent de cet avis; il en fut guéri à la ſeconde priſe, ſans qu'il lui en reſtât qu'un peu de foibleſſe, qui eſt toujours la ſuite des longues maladies.

Me. de Montespan proposa à Baraille que je fisse une donation de Dombes & du Comté d'Eu; il m'en parla, & elle ensuite. Je dis que ce seroit par mon testament que je donnerois, que je me portois trop bien pour le faire sitôt, & que c'étoit assez de l'avoir promis une fois sans en dire davantage. Elle dit que le Roi le vouloit ainsi. Mr. Colbert entra dans l'affaire, elle ne me disoit que des douceurs, elle n'en usoit pas de même avec Baraille. Elle lui disoit : On ne se moque point du Roi; quand on lui a promis, il faut tenir. Je lui disois : Je veux la liberté de Mr. de Lauzun, je ne sais si on la lui accordera quand j'aurai fait ce qu'on demande. Toutes ces conversations me donnoient beaucoup d'inquiétude, & me faisoient passer de méchantes nuits. Quand Baraille avoit été la derniere fois à Pignerol, Mr. de Lauzun lui avoit dit : S'il ne tient qu'à ma Charge pour sortir d'ici, j'en donnerois volontiers ma démission. Je lui avois mandé que je donnerois de mon bien à Mr. du Maine pour cela; il m'en avoit fort remercié, & avoit consenti que je disposasse du Comté d'Eu, quoique je le lui eusse donné par un contrat de vente que je lui avois passé pendant sa prison, qui avoit été entre les

mains de Me. de Nogent, & avoit après passé en celles de Baraille. Après bien des allées & des venues, on dit un jour à Baraille, que si je n'exécutois ce que j'avois promis, on le mettroit à la Bastille; cela m'allarma fort. Enfin, je consentis à ce qu'ils voulurent, & fis une donation de la Souveraineté de Dombes, & un semblable contrat de vente du Comté d'Eu à celui que j'avois fait à Mr. de Lauzun. Les biens de Normandie ne se peuvent pas donner comme ailleurs; & c'est pour cela que l'on avoit pris la voie de la vente toutes les deux fois. Ces actes furent passés chez Me. de Montespan, qui y parla pour Mr. du Maine; elle avoit un pouvoir du Roi. Là étoit Mr. Colbert, son neveu Vaubourg; les Notaires étoient Foin & Chupin, Me. de Montespan, Baraille & moi. Après que tout fut signé, Mr. Colbert l'alla dire au Roi, je demeurai chez Me. de Montespan, Baraille y resta avec nous. Elle me dit après mille remerciments: Je ne puis m'empêcher de vous dire que vous allez être la plus heureuse personne du monde, & que vos ennemis ou envieux vont être déconcertés. Vous ne vous êtes pas attiré les uns, vous n'avez jamais fait mal à personne; pour les autres, on en a toujours; le bonheur

& le mérite les attirent toujours, on s'en console. Jugez-en vous-même, qui êtes la cousine germaine du Roi, qui vous a toujours aimée & considérée comme sa sœur; ceci va augmenter l'amitié & la confiance, & vous lier étroitement; il ne songera qu'à vous donner des marques de sa reconnoissance, qu'à vous faire les plaisirs qu'il pourra imaginer, vous serez de tout, il voudra que tout le monde voye la considération qu'il aura pour vous. Il n'y aura personne, que ceux qui espéroient avoir votre bien, qui ne dise que vous venez de faire un tour habile & d'une bonne tête. Pour moi, outre mon intérêt, par celui que je prends à tout ce qui vous touche, je me sens une joie sensible de tout ceci. J'écoutois tout cela avec plaisir, & cet encens me montoit fort à la tête, & j'en étois bien remplie. Dès que je fus en ma chambre, je laissai tomber mon miroir, qui est une grosse glace de crystal de roche fort épais; je dis à Baraille: Je meurs de peur que ce ne soit un augure que je me repentirai de ce que je viens de faire. Il se moqua de moi.

Toute ma vie j'avois eu envie d'avoir une maison auprès de Paris, j'en avois toujours cherché; & à toutes celles que j'avois vues, j'y trouvois toujours quel-

ques défauts; quelque jolies qu'elles fussent, soit à la situation ou au bâtiment, je n'en avois trouvé aucune à mon gré. On m'en indiqua une qui étoit à 2 lieues de Paris à un village nommé Choisy sur le bord de la riviere de Seine; j'y courus en grande hâte, je la trouvai à ma fantaisie, au moins la situation, il n'y avoit point de bâtiment. Je l'achetai 40000 liv.; j'y menai le Nautre, qui dit d'abord qu'il falloit mettre bas tout ce qu'il y avoit de bois; on me fit le plan d'une maison qui n'avoit qu'un étage. La proposition d'abattre le peu qu'il y avoit de couvert me déplut, j'aime à me promener à toutes sortes d'heures. Le Nautre dit au Roi qne j'avois choisi la plus vilaine situation du monde, que l'on n'y voyoit la riviere que par une lucarne. Quand j'allai à la Cour peu de jours après, très-entêtée de ma maison, le Roi me questionna beaucoup, & me fit grand plaisir. Après m'avoir bien laissé conter, il me dit ce que le Nautre lui avoit dit. Je le plantai-là, je fis accommoder ma maison à ma mode, je fis abattre un assez joli corps de logis pour un particulier, comme étoit Mr. le Président Gontier, qui étoit si mal dans ses affaires, que ses créanciers l'obligerent de vendre cette maison de plaisir. J'employai Gabriel,

un fort bon Architecte, qui suivit fort bien mes intentions; c'est un grand corps de logis, avec deux avances aux deux bouts pour marquer des pavillons tous de pierres de taille sans aucun ornement ni architecture; si j'avois lu les livres qui en traitent, j'aurois fait une belle description; cela auroit été une affectation qui ne me convient pas. Il y a une grande terrasse qui regarde depuis un bout jusqu'à l'autre du jardin. Monsieur m'a appris que quand il n'y a que cent arpents, on ne doit pas y donner le nom de parc; j'y ai pourtant ce nombre-là, à y compter les cours & les bâtiments. Au-dessous de cette terrasse devant la maison est un parterre assez petit, borné par la riviere que l'on voit de l'appartement d'en-bas. Comme j'ai pris ma maison pour y aller en été, j'ai pris mes mesures pour que l'on vît la riviere dans le temps qu'elle est la plus basse; de mon lit je la vois, & les bateaux qui y passent. A droite & à gauche sont deux petits bois & une grande terrasse qui regne encore d'un bout du jardin à l'autre; il y a des fontaines autant qu'il en faut, & si j'en voulois davantage, j'en aurois. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien. Ce qui est de plus agréable, c'est que de tous les côtés de ma maison, on voit

la riviere, & de tous les bouts des allées : d'un côté de ma maison on voit jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, de l'autre Villeneuve St. George, la forêt de Senart, & la plaine de Creteil; on voit St. Maur, Villeneuve-le-Roi à Mr. Pelletier le Ministre, où est une belle maison que le Chancelier du Vair avoit autrefois fait bâtir. Il y a à ma maison une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, & tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté de ma maison, qui a de la grandeur quoiqu'elle soit petite. Il y a une assez belle galerie, qui n'est pas peinte; la Chapelle est belle, bien peinte par la Fosse, un des meilleurs Peintres de ce temps après Mr. le Brun; le long temps qu'il auroit fallu employer pour peindre la galerie, & le goût qu'elle eût senti, m'en ont empêchée. La maison est commode : il y a un cabinet où toutes les conquêtes du Roi sont en petit par Vander Meulen, un des plus habiles Peintres de ces manieres; le portrait du Roi est par-tout comme le plus bel ornement qui puisse être en lieu du monde, le plus cher & le plus honorable pour moi. Il y a une salle où je mange, où sont tous mes proches; c'est-à-dire, le Roi mon grand-pere, la Reine ma grand-mere, le Roi Louis XIII, mon oncle, la Reine

Anne d'Autriche sa femme, les Reines d'Angleterre & d'Espagne mes tantes, & les Rois leurs maris, la Duchesse de Savoye ma tante, mes sœurs & leurs maris, la Princesse de Savoye fille ainée, & la Duchesse de Parme sa cadette, ma mere, ma belle-mere, & l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, à qui mon pere avoit tant d'obligations, & dont il honoroit tant la mémoire qu'il est bien juste de la placer ici parmi tous mes proches. Les portraits de M^rs^. les Princes Henri de Bourbon, Louis-Henri-Jules & Armand Prince de Conti y sont aussi, & Mesdames les Princesses Marguerite de Montmorenci, Claire-Clémence de Maillé, Anne Palatine de Baviere, & Anne Martinozzy. Si M^r^. le Prince dernier mort avoit pu y avoir une place où toutes ses grandes actions eussent pu être représentées, c'eût été une très-belle décoration, qui feroit un très-grand plaisir à une petite-fille de France dont la mere étoit de Bourbon. Chacun de ces portraits a son nom écrit au bas, afin que si quelqu'un avoit une ignorance assez crasse pour ne les pas connoître, il eût recours à la lettre. Pour ma belle-mere, on sait assez qu'elle étoit de la Maison de Lorraine. M^r^. de Montpensier y est aussi

avec Me. sa femme Catherine-Henriette de Joyeuse, & moi sur la cheminée qui tiens le portrait de mon pere. Les portraits du Roi y sont aussi tout jeune. Au petit cabinet où sont les conquêtes du Roi, les sieges, les combats, les occasions y sont écrites, afin que l'on sache ce que c'est; on y connoît le Roi par-tout, il est fort bien peint, il est sur la cheminée à cheval : il n'y a à dire sinon que le cabinet est trop petit; il y auroit encore bien des actions à y ajouter : je trouvai des places ailleurs, pour avoir la joie de voir les grandes actions qu'il a faites, & qu'il continuera de faire pendant ma vie. Mr. le Duc d'Enguien, Louis de Bourbon, & Françoise légitimée de France y sont aussi; comme ils y ont été mis les derniers, je ne m'en suis souvenue qu'après les autres. il y a une salle de billard, où il y a encore des portraits : celui du Grand-Duc mon beau-frere, & de ma sœur de Guise avec son mari, le Duc de ce nom de la Maison de Lorraine, Mr. le Duc du Maine armé sous une tente, & un bataillon de Suisses dont il est Colonel-Général auprès; j'ai voulu qu'il fût peint de cette maniere; j'aime cette nation, & je crois que je leur faisois plaisir.

Le Comte de Toulouse est sur une co-

quille ſur la mer en petit Dieu de cet élément : le Grand-Duc, pere de mon beau-frere, la Grande-Ducheſſe ſa mere, & Me. de Guiſe que Mr. de Montpenſier avoit épouſée, & tous ſes enfants : le Prince de Joinville, qui mourut en Italie pendant l'exil de Mr. & Me. ſes pere & mere ; il étoit très-bien fait & de grande eſpérance, il avoit fait la campagne de Piémont, volontaire dans l'armée Royale, où il avoit donné beaucoup de marques de ſon mérite & de ſa bravoure : on le rapporta malade à Florence où il mourut. Mr. de Guiſe ſon frere devint l'aîné, il avoit été nourri pour être d'Egliſe, il étoit Archevêque de Reims, il avoit beaucoup de grands bénéfices. Pour moi je ſuis perſuadée que c'eſt ce qui a porté malheur à cette grande Maiſon, qui eſt préſentement finie, que le mauvais uſage qu'il a fait du bien d'Egliſe, & les Cardinaux ſes oncles : on pourra même dire, que la témérité avec laquelle le Balafré avoit oſé attaquer le Roi mon grand-pere, leur a pu auſſi porter malheur ; il vaut mieux que d'autres le diſent que moi. Les Bourbons ſont de bonnes gens, ils ont un fond de bonté qui leur doit toujours attirer les bénédictions de Dieu. Il y auroit bien des diſcours à tenir de mon oncle Henri de

Lorraine, la conquête de Naples en eſt un bien extraordinaire ; cela eſt ſi court, que l'on en parleroit plus long-temps que cela n'a duré, & les Ecrivains le diront aſſez. Il y avoit encore un Duc de Joyeuſe mon oncle auſſi, qui eſt mort en Italie, & Mr. le Chevalier de Guiſe dont j'ai parlé dans ces Mémoires, & Me. l'Abbeſſe de Montmartre, & Mlle. de Guiſe dont j'ai auſſi fait mention ; ſa mort me donnera bien occaſion d'en parler. Là eſt auſſi le Prince de Toſcane mon neveu, que l'on m'avoit envoyé lorſqu'il n'avoit que 4 ans, avec ſon oncle qui n'en avoit que ſix, qui eſt à cette heure Cardinal de Médicis. Je ne puis parler de mon neveu ſans dire à ſon avantage ce que Me. la Dauphine a dit plus d'une fois devant moi. Comme elle parloit du deſir que Me. l'Electrice de Baviere ſa mere avoit toujours eu qu'elle fût mariée en France, par l'envie qu'elle avoit toujours eue d'y venir, & le regret de n'y être pas venue, depuis ſa mort on lui en parloit moins ; enfin, on en parla beaucoup, & les affaires ne s'avançoient point, on remettoit d'un jour à l'autre, elle s'en impatienta, & l'Empereur fit parler à Mr. l'Electeur pour le Prince de Toſcane. Un jour elle lui dit : Le Roi de France me traite comme ſon pis-

aller, il me marchande. Pour moi, je suis si lasse de ces manieres-là, que je vous prie de me marier avec le Prince de Toscane; & sur cela elle ajoutoit qu'elle auroit été fort heureuse, qu'elle souhaitoit fort que sa sœur l'épousât. Ce fut en cette occasion que je lui entendis dire pour la seconde fois: Elle a eu ce contentement, elle a vu ce mariage fait avant sa mort. Le récit de cette salle a fait beaucoup de digressions sur les portraits qui y sont. Une grande partie de la Maison de Joyeuse y est: le Maréchal de ce nom, & sa femme Marie de Batarnai, d'une fort grande maison; l'Amiral de Joyeuse, qui étoit son fils aîné, favori d'Henri III, qui lui fit épouser la sœur de la Reine Louise qui étoit de Lorraine, fille de Mr. de Vaudemont; son pere étoit cadet de Souverain, aussi-bien que celui de ma belle-mere. Le Roi lui proposant ce mariage, lui dit: Je voudrois avoir une sœur à marier ou une fille, je vous la donnerois, je n'ai rien de plus proche que la sœur de la Reine. Le second fils étoit le Comte de Bouchage, depuis Duc de Joyeuse, qui épousa la sœur de Mr. d'Epernon, de laquelle il n'eut que Me. de Montpensier ma grand'mere; elle fut mariée à dix ans. Mr. le Cardinal de Joyeuse son oncle, frere de ceux

dont je viens de parler, la maria à Clery à Mr. de Montpenſier, qui alla au-devant d'elle juſqu'à ce lieu. Elle n'avoit point de mere; Madame de Pordeac, femme de qualité & ſa parente, la mena : celle-ci étoit la mere de la Maréchale de Roquelaure. Il y a encore deux fils de Mr. le Maréchal de Joyeuſe, dont l'un mourut à la bataille de Coutras, de regret que l'Amiral l'eût perdue; il étoit bleſſé, & il ne voulut pas ſe laiſſer panſer. La vie de Mr. le Duc de Joyeuſe eſt aſſez extraordinaire. Il ſe fit Capucin : un Gentilhomme de Normandie, nommé Callieres, l'a écrite & me l'a dédiée; elle eſt fort divertiſſante, celle du Cardinal l'eſt auſſi. Tous les gens de cette Maiſon ont été auſſi illuſtres par leur vertu que par leur naiſſance, j'en ſuis fort aiſe, je n'aurois pas aimé que ma grand'mere n'eût pas été au-deſſus du commun; j'en ai eu du contentement, c'étoit une Dame d'une grande vertu & de beaucoup de mérite. J'ai ſouvent oui-dire que ſi le Roi mon grand'pere avoit véçu, elle ne ſe ſeroit pas remariée, & qu'il l'en eût empêchée : ma mere n'avoit que trois ans quand mon grand-pere mourut, & elle étoit accordée à mon oncle le Duc d'Orléans, qui mourut à ſept ans. Monſieur de Montpenſier étoit déja

malade quand mon oncle mourut : il fut long-temps en un état qui marquoit qu'il n'iroit pas loin ; son mal étoit à la poitrine ; il avoit reçu un coup de pistolet à la bataille d'Ivri, qui avoit quelque relation aux poumons ; il étoit jeune alors, & aimoit les plaisirs plus que sa santé : il mourut à 42 ans. Après la mort de mon oncle, le Roi mon grand-pere lui manda qu'il avoit encore un fils, & qu'il succéderoit à son frere, & qu'il seroit son gendre. Quoique l'on ne soit pas fort tendre dans la Maison-Royale, on s'avise quelquefois de donner des consolations qui ne se pratiquent pas entre les particuliers. J'ai oui-dire à Me. la Comtesse de Fiesque ma gouvernante, que l'on habilla ma mere en veuve, hors que c'étoit du crêpe blanc, & qu'on l'envoya aussi au Roi mon grand-pere & à la Reine ma grand'-mere, ce qui les fit un peu rire. J'ai oui-dire que Mr. de Montpensier mon grand-pere, disoit à Mr. de Guise : Monsieur, je vous laisserai ma femme par testament, afin que vous m'en ayiez de l'obligation ; quand je ne le ferois point, elle ne laissera pas de vous épouser : elle n'avoit que 20 ans. Mon grand-pere étoit fort beau & fort bien fait, il étoit fort débauché, il avoit toujours des maîtresses ; il n'aime-

noit guere sa femme à la Cour, il avoit peur que le Roi mon grand-pere n'en fût amoureux : on dit qu'elle étoit fort belle, elle demeuroit toujours à Champigny ou à Gation avec Mr. le Cardinal. Sans tout ce qui m'est venu dans l'esprit de dire sur les portraits, on se seroit fort ennuyé à Choisy, & on en auroit trouvé le séjour fort long. Mr. le Maréchal de Bouillon, qui avoit épousé la cousine germaine de Mr. de Montpensier, qui étoit de Nassau, & fille d'Isabelle de Bourbon, Abbesse de Jouars, laquelle se fit Huguenotte, & épousa le Prince Maurice. Les portraits de Mr. de Turenne & du Cardinal de Bouillon s'y trouvent aussi. Il paroît par le détail où je suis entrée sur Choisy, que j'aime cette maison comme mon ouvrage, je l'ai toute faite : on m'en parloit souvent, & Me. de Montespan me disoit quand j'étois chez elle : Le Roi ne songera dorénavant qu'à vous surprendre par tous les agréments dont il se pourra imaginer ; il vous fera mille présents de tout ce qu'il y aura de plus joli : il vous fera peindre Choisy, il n'est pas encore achevé, vous trouverez à tous les voyages que vous ferez quelque nouveauté, une chambre peinte, une fontaine, une chambre meublée, des statues ; il en fera son plaisir

comme de Verſailles. Ces contes finirent là.

J'oubliois de dire que le jour que j'eus ſigné la donation, il ne me parla qu'à la paſſade : il me dit ſeulement : Je crois que vous êtes contente & moi auſſi, & à ſouper il me faiſoit des mines, & cauſoit avec moi ; cela avoit très-bon air. Le lendemain il vint chez Me. de Monteſpan comme j'y étois. Il me dit : Je ſuis ravi que l'affaire ſoit achevée ; vous ne vous en répentirez pas, & je ne ſongerai qu'à vous donner des marques de ma reconnoiſſance ; cette affaire nous unira plus que jamais, & fera une amitié entre nous que rien ne ſauroit rompre. Quand mon frere & Mr. le Prince ſauront ce fait, ils n'en feront pas contents ; ne les craignez point, je vous maintiendrai bien contre eux. Enfin, il me dit tout ce qui ſe peut dire de tendre, d'engageant & de reconnoiſſant. J'étois ravie, & me croyois au-deſſus de tout. Cette ſemaine on me retint à faire *media-nox* chez Me. de Monteſpan, ce qui fut fort remarqué, & la Comteſſe de Fieſque me dit quelque temps après, que l'on diſoit que j'avois donné tout mon bien à Mr. du Maine. Je dis fort que non. Enſuite Monſieur me le dit, & que pour lui il m'avoit toujours aimée

ſans intérêt, qu'il continueroit, & qu'il ſouhaitoit que cela me pût profiter, & que l'on tînt tout ce que l'on me promettoit, & que j'euſſe plus d'agrément que je n'en avois eu par le paſſé. Je parlois ſouvent à Me. de Monteſpan pour Mr. de Lauzun, elle me témoignoit beaucoup d'empreſſement pour ſa liberté. Un jour elle me dit : Il ne vous faut point flatter ; le Roi ne conſentira jamais que vous épouſiez Mr. de Lauzun comme vous voulez faire, ni qu'on l'appelle Mr. de Montpenſier : il le fera Duc ; & ſi vous voulez vous marier, il ne fera pas ſemblant de le ſavoir, il grondera ceux qui le lui diront, ce ſera tout de même. Je lui répondis : Quoi ! Madame, il vivra avec moi comme mon mari ? Il ne le ſera pas publiquement ? Que pourra-t-on dire & croire ? Elle me répliqua : On n'en ſauroit jamais rien croire que de bon, votre conſcience ne vous reprochera rien, le reſpect que l'on a pour le Roi, & la conſidération que l'on a pour vous, feront qu'on n'en dira rien, & croyez-moi, vous ſerez plus heureuſe mille fois. Mr. de Lauzun vous en aimera mieux, les myſteres donnent du goût, nous irons ſouvent nous promener. Elle faiſoit des projets de nouveaux plaiſirs, & ne ſongeoit qu'à m'amuſer ; il lui étoit

aiſé ; j'ai beaucoup d'inclination pour elle qui eſt fort aimable, c'eſt une race de beaucoup d'eſprit, & d'eſprit fort agréable que les Mortemart ; Me. de Thianges en a beaucoup auſſi, & Mr. le Maréchal de Vivonne. Me. de Montauzier diſoit qu'il avoit un attrait pour la Maiſon Royale, & que quand il étoit quelque part, nous ne le pouvions pas quitter.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du temps que l'on mettoit à faire ſortir Mr. de Lauzun, je n'en parlois pas au Roi, il me ſembloit cependant que ce que j'avois fait étoit une ſollicitation continuelle, & que toutes les fois qu'il voyoit Mr. du Maine, ſa préſence le devoit faire ſouvenir de ce qu'il avoit à faire. Me. la Dauphine devint groſſe, ce fut une grande joie ; comme elle étoit fort délicate, elle demeuroit ſouvent à ſa chambre, & même y gardoit le lit ; le Roi lui rendoit beaucoup de ſoins. C'eſt en ce temps-là qu'il commençoit à aller chez Me. de Maintenon, qui avoit un appartement au-deſſus de la chambre du Roi ; auparavant le mariage de Mr. le Dauphin, elle logeoit chez Me. de Tours, & peu de jours avant qu'elle allât au-devant de Me. la Dauphine, elle avoit eu un appartement en haut où logeoit Me. d'Elbœuf. Le Roi

n'y avoit pas été. J'avois oublié de nommer le Duc de Verneuil, qui étoit fils naturel du Roi mon grand-pere, dans la salle du billard de Choisy, & Me. sa femme qui étoit fille du Chancelier Seguier. C'étoit un fort bon homme, qui avoit été jusqu'à 60 ans d'Eglise, & qui s'étoit avisé de se marier; elle est fort bonne femme aussi, qui a été toujours de mes amies; elle étoit veuve du Duc de Sully.

Un jour que je ne songeois à rien, Me. de Montespan envoya, comme j'étois à table, me demander si je voulois aller me promener, qu'il faisoit beau. Je lui mandai que non. Elle renvoya me prier de passer par sa chambre ayant à me parler. Je lui mandai que j'y passerois. Le Roi demanda ce que c'étoit, je lui dis: Il me dit: Allez-y, puisqu'elle a à vous parler. Le cœur me battit, & je jugeai bien que cela regardoit Monsieur de Lauzun. Lorsque j'y allai, j'envoyai dire à Baraille qui étoit à Saint Germain, d'y venir. En entrant, Madame de Montespan me dit: Vous n'avez guere hâte de venir, & j'en avois beaucoup que vous vinssiez: le Roi m'a dit de vous dire qu'il feroit sortir Mr. de Lauzun de Pignerol pour aller à Bourbon. Je répondis: Quoi! il ne reviendra pas droit ici après tout ce

que j'ait fait? Elle me dit : Je n'en ſais pas aſſez, il vous laiſſe le choix de ce qu'il vous plaira pour le garder, il veut que cela ait un air de priſon. Je pleurai, & elle me diſoit : Vous êtes bien difficile à contenter; quand vous avez, vous voulez encore avoir. Baraille vint, nous nous allâmes promener au Val, qui eſt un jardin au bout du Parc de St. Germain : quand nous fûmes-là, elle me dit : Le Roi m'a dit de vous dire qu'il ne veut pas que vous ſongiez jamais à épouſer Mr. de Lauzun. Sur cela je me mis à pleurer, & dire que je n'avois fait les donations qu'à cette condition, & que toutes les propoſitions avoient roulé ſur cela. Me. de Monteſpan me dit : Je ne vous ai jamais rien promis; elle avoit ſon compte, ainſi elle ſouffrit ſans rien dire tout ce qu'il me plut de dire. Baraille étoit fort embarraſſé, il ne diſoit mot, & plaignoit l'état où j'étois. Ils m'exhorterent fort à me conſoler, que c'étoit un parti que je devois avoir pris dès la premiere rupture. Je trouvai que Me. de Monteſpan auroit dû ne me pas flatter là-deſſus, comme elle avoit fait, & qu'il auroit mieux valu me dire des duretés, que de m'amuſer à une affaire que je ſouhaitois, & qui étoit impoſſible. Comme on va à ſes intérêts plu-

tôt qu'à ceux des autres, on ſe ménage, & on ne les ménage point. Cette promenade fut fort longue; & quoiqu'elle n'aime guere à marcher long-temps, elle me tint toujours compagnie ſans ſe plaindre. Le Roi vint ſouper, je le remerciai très-humblement de m'avoir accordé la liberté de Mr. de Lauzun, que la grace ne ſeroit pas entiere tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir & d'être auprès de lui, ce qu'il ſouhaitoit par-deſſus tout, ſa liberté ne lui étoit rien ſans cela; que j'étois ſi attendrie de ſes bontés pour moi & pour Mr. de Lauzun, que je craignois de pleurer devant tout le monde; que je ne pouvois lui dire tout ce que je ſentois dans mon cœur. Je crois que le ſoir Madame de Monteſpan lui parla pour envoyer promptement les ordres. Mr. de Louvois envoya chercher dès le matin Baraille, pour lui dire que le Roi lui avoit ordonné de mander à St. Mars de mener Mr. de Lauzun à Bourbon, où il avoit beſoin d'aller pour ſa ſanté, qu'il pouvoit y aller s'il vouloit, que le Roi le trouvoit bon, & lui fit quelques honnêtetés; il lui dit qu'il ne ſe vantoit pas d'y avoir contribué. Baraille lui demanda s'il ne prendroit pas congé du Roi? Mr. de Louvois lui dit, qu'oui, & qu'il ſe préſentât dans

la galerie quand le Roi iroit à la Messe. Baraille vint m'éveiller pour me dire ce que Mr. de Louvois lui avoit dit, & qu'il vaudroit autant que Mr. de Lauzun ne sortît pas que d'être accompagné de St. Mars, qu'ils ont tous les jours des démêlés, & que cela lui feroit de nouvelles affaires. Je me levai & m'en allai chez Me. de Montespan, pour lui dire que ce fût St. Rut qui le gardât avec des Gardes-du-Corps & quelque Exempt de ce Corps-là. Me. de Montespan envoya je ne sais qui parler au Roi, qui répondit que ce ne pouvoit pas être des Gardes-du-Corps ni un Officier qui le garderoit; que les Mousquetaires l'avoient mené, qu'il falloit que c'en fût des deux Compagnies; que je choisirois celui des Officiers qui me feroit le plus agréable. Je dis à Me. de Montespan : Voyons. Baraille dit : Tout est bon. Mr. de Noailles vint chez Me. de Montespan, il nomma Maupertuis, dont je fus fort contente : on l'alla dire au Roi; il dit, quand il passa pour aller à la Messe : J'ai changé d'ordre, ce sera Maupertuis. Tout le monde fut étonné de voir Baraille parler au Roi, & faire comme un homme qui prend congé. A mon retour de la Messe, je dis à Maupertuis : Je vous souhaite un bon voyage : il

me répondit : Je ne ſais ce que c'eſt. Je ne vous en dirai pas davantage, lui répliquai-je : je ſuis ravie que ce ſoit vous, je vous prie de lui bien faire mes compliments. Mr. de Louvois renvoya querir Baraille, & lui dit : Comme Mr. de Lauzun a eu quelques démêlés avec St. Mars pendant ſa priſon, le Roi a jugé plus à propos d'envoyer Mr. de Maupertuis & des Mouſquetaires pour le garder ; & comme le voyage eſt long, & que la ſaiſon des eaux avance, Maupertuis avec 4 Mouſquetaires partiront en poſte, & trouveront les autres au retour à Lyon. Ils étoient douze & un Maréchal-de-logis, nommé Rouillas. Baraille fut fort content, il partit inceſſamment : Mr. de Lauzun eut une grande joie quand il arriva. Mr. Fouquet étoit mort l'hyver d'auparavant, il l'avoit vu, & il s'étoit raccommodé ; Me. Fouquet n'étoit pas contente de lui, il en avoit fait force contes, & depuis même pendant qu'il étoit à Bourbon. Il ne ſe ſépara pas bien d'avec St. Mars & ſa femme, ni avec d'Erville, Gouverneur de Pignerol, qui eſt un fort bon homme, & qui avoit toujours eu beaucoup d'honnêtetés pour lui en toutes occaſions. Je lui conſeillai fort de ne voir perſonne à Bourbon, de témoigner qu'il ne ſongeoit

qu'à voir le Roi, & que tout hors cela lui étoit indifférent; il écrivit des merveilles, & ne fit pas de même.

Madame de Nogent avoit fait un voyage à Pignerol il y avoit un an; elle avoit été à Turin voir M^e^. de Savoye; elle l'avoit fort priée, par l'ancienne amitié qu'elle avoit eue pour son frere, de vouloir travailler pour sa liberté; elle s'étoit donné là des airs fort ridicules qui m'avoient déplu; quoique je n'aye pas tout su, je crois qu'elle m'avoit fort reniée. Elle avoit fait une tracasserie que la Mothe m'avoit découverte; elle étoit enragée contre elle d'une affaire qu'elle lui avoit voulu faire, dont le détail seroit trop long & peu favorable pour M^e^. de Nogent & M^r^. de Lauzun. La Mothe m'avoit écrit une lettre de quatre feuilles de papier; elle me disoit qu'elle ne pouvoit pas être toujours la victime de M^e^. de Nogent, & savoit que je ne parlois pas bien avantageusement d'elle qui ne m'avoit jamais rien fait, & qui ne souhaitoit rien tant que l'honneur de mes bonnes graces, & de se justifier auprès de moi. Il y avoit dans le paquet une lettre de M^e^. de Nogent, où elle me vouloit faire passer pour une sotte dans une lettre à un de ses parents qui avoit donné sa lettre à la Mothe. Un Prêtre m'apporta

porta ce paquet à Choisy de la part des Carmélites, & s'en alla. Quand Me. de Nogent fut revenue de Pignerol, je lui montrai, & depuis ce temps-là je la vis moins. Je ne la menai plus à Eu avec moi ; elle vit bien que cette lettre, ajoutée à sa conduite, me découvroit des vérités qui étoient désavantageuses pour elle. Je ne lui mandai rien du voyage de Mr. de Lauzun à Bourbon ; Mr. de Louvois l'envoya querir, & lui dit, à ce que j'ai su : Votre frere sort pour aller à Bourbon, il faut que vous l'alliez querir à Lyon pour l'y mener, & que vous fassiez tout comme si vous aviez eu part à l'affaire, quoique Mademoiselle & Baraille ayent tout fait sans votre participation. Quand elle me vint voir pour me dire adieu, elle me dit : Quelques mauvais traitements que l'on me fasse, je ferai mon devoir. Je lui recommandai fort de dire à Mr. de Lauzun de ne voir personne. Mr. de Nevers, qui étoit chez lui avec Mr. de Vivonne, qui étoient de ses anciens amis, lui envoyerent faire un compliment, & qu'ils l'iroient voir. Il les pria de n'y point venir. Me. la Maréchale d'Humieres y alla, qui n'étoit pas son amie particuliere ; il ne sortit pas de chez elle, & me mandoit toujours qu'il ne voyoit personne.

Quand elle revint, elle me vint voir à Choisy où j'étois, elle dîna avec moi, y resta toute la journée, & ne parla que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la compagnie qui y étoit; elle n'osa nommer Mr. de Lauzun : elle parla fort de Me. de Nogent, qu'elles dînoient les unes chez les autres avec leur compagnie. A tout cela je ne lui disois rien, & elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence à son égard chez Mr. de Louvois ; elle lui conta à dîner, que Mr. de Lauzun étoit dans la plus grande santé du monde, qu'il n'avoit pas pris les eaux, qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras, que l'on savoit qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol, qu'il étoit gai, & tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa Charge, & de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient. Mr. de Luxembourg étoit sorti de la Bastille, & étoit dans une de ses Terres. Il arriva une fort plaisante histoire. Mr. de Belzunce, beau-frere de Me. de Nogent, qui avoit été la voir, passa à Choisy à son retour ; je lui demandai s'il avoit bien des lettres pour Paris, il me nomma les gens pour qui il en avoit, entr'autres la Maré-

chale d'Humieres. Je lui dis : Donnez-la-moi, je la lui envoyerai ; il crut ne me la devoir pas refuser, & que Mr. de Lauzun n'y trouveroit point à dire. Quand il fut parti, je l'ouvris ; je trouvai une lettre pleine de tendresse ; il lui parloit d'un livre qu'elle lui avoit donné, qu'il le baisoit mille fois le jour, parce qu'il ne la voyoit plus ; c'étoit la seule consolation qu'il espéroit d'elle & de ses soins. Je brûlai cette lettre, & il me fit pitié de croire qu'elle pût lui être utile.

La veille de la St. Jean, je m'en allois monter en carrosse pour aller à Versailles ; Monseigneur arriva qui venoit de la chasse, & qui mouroit de faim : heureusement il restoit encore quelques Officiers. Après avoir mangé, il me dit : Si vous voulez me mener avec vous, je n'ai pas mon carrosse, & je suis fort las : je me trouvai fort heureuse d'avoir cet honneur-là ; Mr. le Prince de Conti étoit avec lui & Mr. de Vendôme, je ne me souviens plus des autres. Quelqu'un lui proposa de s'en aller par eau au feu de la St. Jean à l'Hôtel-de-Ville. Je frondai fort cette proposition, croyant que le Roi ne l'auroit pas agréable ; je lui dis qu'il n'étoit pas assez bien habillé pour se montrer au Public, qu'il n'avoit que quatre ou cinq Gardes, que

cela n'auroit pas de dignité. Il goûta ce que je lui dis, & vint avec moi ; Mr. le Prince de Conti, Mr. de Vendôme, & quelques autres s'en allerent par eau, & le reste se mit dans le carrosse de mes Ecuyers.

Arrivée à Versailles, je m'en allai droit chez Me. de Montespan, qui me dit : Vous serez bien étonnée de la nouvelle du jour, on a mandé Mr. de Luxembourg pour servir son quartier ; quand je l'ai su, j'ai dit tout ce que je devois dire. Qui auroit cru après tout ce qui est arrivé, que le Roi eût voulu qu'il se mît auprès de sa personne? Elle m'avoit dit souvent pendant qu'il étoit en prison : Voici une affaire heureuse pour Mr. de Lauzun, cela le fera rentrer dans sa Charge. Je fus fort affligée, j'avois toujours compté là-dessus, & il y comptoit beaucoup aussi : j'envoyai querir Baraille toute la nuit, le matin j'envoyai chercher Mr. Colbert, à qui je dis tout ce que peut dire une personne qui croit que l'on doit tout faire pour elle, & pour qui on ne fait rien. Mr. Colbert me dit : On n'a point du tout parlé de la Charge, on n'a pas cru que Mr. de Lauzun parut y songer. Comme la saison de Bourbon fut passée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pou-

voir retourner l'autre, on l'onvoya dans la Citadelle de Châlons-ſur-Saone; on me donna le choix de deux ou trois lieux. Comme celui-là étoit plus près & plus beau que les autres, je le choiſis, il en fut fâché quand je le lui mandai. Je lui mandai auſſi ce qu'avoit dit la Maréchale d'Humieres, & qu'on trouvoit ridicule qu'il l'eût vue ſouvent. Il dit qu'il n'en étoit rien, & qu'on ſe l'étoit imaginé. Quand Madame de Nogent revint de Châlons, elle le déſavoua. Je l'ai fort peu vue depuis ce temps. Quand il ſut le retour de Mr. de Luxembourg, il fut au déſeſpoir. Il ſe conduiſoit auſſi mal à Châlons qu'il avoit fait à Bourbon, il envoyoit prier tout le monde de l'aller voir, & tout ce qui paſſoit & revenoit à Paris, hommes & femmes. Me. la Comteſſe de Camilly, qui étoit une bonne femme, une joueuſe dont l'eſprit & le jugement ne ſont pas exquis, ne me parloit que de lui, qu'elle lui écrivoit, qu'elle en avoit reçu des lettres; j'entendois tout cela avec bien de la peine. La ſaiſon de Forges vint, j'y allai, je vins prendre mes eaux à Eu. Dès qu'elles furent achevées, je m'en retournai, occupée ſeulement à travailler à mettre Monſieur de Lauzun en liberté tout-à-fait.

Lorsque je passai à Paris pour aller à Choisy, j'appris que Mlle. de Blois, qu'on avoit menée à Bourbon, y étoit malade à l'extrêmité, & que Me. de Montespan y étoit allée en relais, & y avoit mené Mr. Fagon en qui elle avoit grande confiance: je ne sais même s'il n'y étoit pas allé avec la Princesse, elle étoit fort délicate; elle mourut; elle étoit la plus jolie du monde, elle avoit beaucoup d'esprit & de la beauté. Mr. de Lauzun fit sa cour à Me. de Montespan. J'allai à Fontainebleau, où j'arrivai le même jour qu'elle; elle me parla fort de Mr. de Lauzun, quoiqu'elle fût affligée. Elle me dit que le Roi avoit eu fort agréables les soins qu'il avoit eus de Mlle. de Blois & d'elle. On parla en ce temps-là d'un voyage que le Roi alloit faire en Allemegne. Mr. Colbert me vint proposer de suivre la Reine, je ne le voulus pas: on me dit qu'il y avoit beaucoup de petite-vérole par les chemins, & je crains fort ce mal. Il vint un Courier de la part de Maupertuis, & Mr. de Lauzun m'en envoya un pour savoir où il iroit au sortir de Bourbon: on lui marqua Nevers qu'il ne vouloit pas, il alla à Amboise. Le Roi partit, & je retournai à Choisy. Je croyois à mon arrivée trouver Baraille que j'avois vu à mon départ de Fontainebleau; com-

me c'eſt un garçon d'une grande piété & très-détaché du monde, & qu'il diſoit ſouvent que quand Mr. de Lauzun ſeroit ſorti il ſe retireroit, je crus qu'il s'en étoit allé; je fus dans une douleur terrible tout le lendemain, je ſus qu'il avoit ſuivi le Roi à ſon voyage. Avant de partir de Fontainebleau, Me. de Monteſpan m'avoit fort preſſée de déclarer la donation que j'avois faite, le temps d'y faire cette formalité alloit expirer; je ne voulois conſentir à rien que Mr. de Lauzun ne fût venu, je m'étois miſe en colere contre elle, & nous étions ſéparées bien d'enſemble. Le Roi permit que je donnaſſe du bien à Mr. de Lauzun; d'abord il fut dit de lui donner Châtelleraut & quelques autres de mes terres du voiſinage: il n'en voulut pas, il aima mieux le Duché de St. Fargeau qui étoit lors affermé 22000 liv. la Ville & Baronnie de Tiers en Auvergne, qui eſt une des plus belles terres de la Province de la valeur de 8000 livres, & 10000 livres de rente par an ſur les Gabelles du Languedoc: au-lieu d'être content, il ſe plaignit que je lui avois donné ſi peu qu'il avoit eu peine à l'accepter.

Le Roi fut à Vitry que Strasbourg étoit rendu, & que Mr. de Louvois y avoit fait entrer les troupes. Je ne dirai rien de ce

voyage, on en ſait les particularités; il n'avoit plus rien à faire puiſque Strasbourg étoit ſans l'obéiſſance du Roi. Baraille me vint trouver, il alla voir Me. de Monteſpan, qui l'entretint plus qu'elle n'avoit fait à Fontainebleau, où j'avois remercié le Roi de la bonté qu'il avoit de trouver bon que je donnaſſe 40000 liv. de rente à Mr. de Lauzun. Dans la converſation qu'il eut avec elle, elle lui dit que Mr. de Lauzun n'étoit pas content, & qu'il falloit faire ce que l'on pourroit pour me faire donner juſqu'à 100000 liv. Baraille lui dit qu'il ne croyoit pas que je le fiſſe, & qu'il ne m'en reſteroit guere; que les gens qui ont été en faveur, à qui rien ne manque, croyent qu'il n'y a qu'à donner. Baraille ne me dit cela qu'après le retour de la Cour, que Me. de Monteſpan lui en avoit fortement parlé à Vitry. Pendant le voyage de la Cour, je demeurai à Choiſy : le Roi m'écrivit qu'il me prioit de vouloir déclarer ce que j'avois fait pour le Duc du Maine, avec un ſi grand empreſſement & des manieres ſi tendres, que je ne pus m'en défendre, & m'ordonnoit d'aller au-devant de lui à Villers-Cotterets qui eſt une maiſon du Duc de Valois. Cette nouvelle ſe divulgua, & fut miſe dans les gazettes. Les uns admirerent ce que

j'avois fait, les autres le blâmerent : les amis de Me. de Montefpan, & les gens de la Cour qui étoient à Paris, m'en vinrent faire compliment, Mr. d'Etampes & Mr. le Duc de Noailles furent des premiers. J'allai à Villers-Cotterets, le Roi me reçut à merveille, & me dit que Monfieur, à qui il avoit dit l'affaire devant que de la dire à tout le monde, l'avoit fort bien prife, & qu'il lui avoit dit que tout ce qui feroit agréable au Roi, & ce que l'on fera pour lui plaire, lui feroit toujours plaifir. Il me tint le même difcours, & qu'il m'avoit toujours aimée fans intérêt. Me. de Maintenon me dit que le Roi lui avoit dit (il y avoit long-temps que je ne lui avois pas fait l'honneur de lui parler, elle n'avoit ofé commencer) qu'elle me fupplioit de croire que cela lui feroit un tel attachement à mon fervice, que j'aurois tout fujet de croire qu'elle n'auroit jamais d'autre application que de me fervir, & reconnoître en tout ce qui dépendroit d'elle les obligations que Mr. du Maine m'avoit ; qu'elle l'avoit nourri ; qu'elle n'aimoit rien mieux que lui ; que préfentement elle ofoit dire qu'elle m'aimoit davantage ; & que c'étoit aimer ce qui me devoit être uni comme mon enfant. Elle me tint tant de difcours honnê-

tes, reconnoiſſants & tendres, qu'ils paſſoient mon attente. Le Roi me dit : Je m'en vais déclarer un fils & une fille que j'ai ; on dit que ce ſont deux jolis enfants, entr'autres le garçon, ce ſont deux créatures attachées à vous, & que l'on élevera à reconnoître les obligations qu'ils vous ont, ils vous divertiront, vous aimez les enfants, & eux & moi nous ne devons ſonger qu'à rendre votre vie agréable. On vint le lendemain coucher à Dammartin, d'où Me. de Monteſpan partit de bon matin pour aller voir Mr. le Comte de Toulouſe & Mlle. de Blois ; elle me dit le ſoir que j'en ſerois contente. On les mena à St. Germain, le Roi me dit à dîner qu'ils étoient venus, & que je les trouverois jolis : j'y allai à la ſortie de table, j'en fus fort ſatisfaite. Le Comte étoit beau comme les Anges, un peu farouche, il n'étoit pas accoutumé à voir le monde, il vouloit être toujours ſur le bras de ſon valet-de-chambre, & il lui diſoit : Picard, ne m'abandonnez point. On les mena chez la Reine, qui les trouva fort jolis, & dit : Me. de Richelieu diſoit qu'elle répondoit de ce qui ſe paſſeroit, voilà les fruits de cette caution ; l'on trouva cela fort plaiſant. La Reine diſoit ſouvent de ces plaiſanteries : ſi elle avoit été auſſi à la mode

que Me. la Dauphine le fut d'abord, on en auroit fait plus de cas, & on lui auroit trouvé de l'esprit.

Je reçus des lettres de Mr. de Lauzun, qui étoit à Amboise, qui pressoit fort pour revenir. Il disoit que l'air où il étoit le tuoit, qu'il ne savoit pas pourquoi on l'avoit choisi, & qu'il s'y ennuyoit, qu'il ne voyoit personne, & que si Dieu ne l'assistoit, il seroit pis qu'à Pignerol. J'en parlois souvent à Me. de Montespan & à Mr. Colbert, qui me disoient : Il faut avoir patience. On savoit tout ce qu'il faisoit, on trouvoit sa conduite ridicule ; la Marquise d'Alluye étoit reléguée-là ; son mari en étoit Gouverneur, il ne bougeoit de chez eux, & cependant il m'écrivoit qu'il ne la voyoit point, & qu'elle lui étoit insupportable. Force gens de Paris qui ont des maisons en ce pays-là, & qui étoient allés pour les vacances, avoient toujours vu Mr. de Lauzun chez eux ; il s'y donnoit des airs galants avec les femmes ; & tout ce qui pouvoit les tourner en ridicule, il ne manquoit pas de le faire. Le Roi consentit qu'il revint, & qu'il le vit une fois seulement, qu'il demeurât à Paris & par-tout où il voudroit, hors à la Cour. C'étoit une grace ; & moi qui craignois qu'il n'eût pas une bonne conduite, j'ai-

mois mieux qu'il ne revînt pas. Me. de Montefpan difoit : Il faut à la Cour toujours prendre, tout y vient l'un après l'autre. Baraille l'alla encore querir avec deffein de lui bien dire tout ce qu'il avoit à faire pour ne manquer à rien; toute la Cour me vint voir pour m'en faire compliment. Mr. de la Feuillade me parla d'une maniere bien fincere & de bonne foi. Il me dit : Tout le monde fe vient rejouir avec vous du retour de Mr. de Lauzun, & pour moi je crains que fon état n'empire, s'il ne le fait ménager; s'il fait bien, après avoir vu le Roi, il ne vous verra pas, il s'en ira à St. Fargeau jufqu'à qu'il plaife au Roi qu'il revienne tout-à-fait auprès de lui : il ne doit avoir de véritable joie qu'en ce temps-là : il eft à craindre que le Roi ne lui ait pas tout-à-fait pardonné; fi vous êtes de mon avis, tout ira mieux pour vous; fi vous ne l'êtes pas, tant pis. Je lui dis : J'en fuis, je vais lui écrire tout-à-l'heure. Je lui envoyai un courier; il me manda que quand on étoit en liberté après une longue prifon, on étoit bien-aife d'en jouir, & que de s'en aller dans une campagne fans compagnie, c'eft à quoi il ne pouvoit fe réfoudre. Sa réponfe ne me plut pas, il ne vînt pas fi vîte qu'il auroit dû, je croyois

qu'il viendroit en poſte ou en relais : il dit que ſa ſanté étoit ſi affoiblie depuis ſa priſon, qu'il n'étoit plus fait comme les autres. Baraille vint devant, & dit qu'il arriveroit le lendemain ; & ſi le Roi le trouvoit bon, qu'il iroit deſcendre chez Mr. de Noailles : on l'approuva. Baraille me dit qu'il iroit loger chez Rollinde à Paris, juſqu'à ce qu'il eût pris ſes meſures. Le Roi devoit aller dîner à Verſailles le jour qu'il arriva. Me. de Monteſpan me dit que le Roi lui avoit dit de me dire que ſi je n'y voulois pas aller, je pouvois demeurer & même voir Mr. de Lauzun avant qu'il eût vu le Roi, que je ſerois peut-être bien-aiſe de l'entretenir. Sur quoi je me recriai qu'il faudroit que je fuſſe folle d'en uſer ainſi, & que l'on ſe moqueroit bien de moi & avec juſte raiſon. Nous allâmes dîner à Verſailles, le Roi fut de fort bonne humeur, l'on joua des bijoux, des hardes au trou-madame, j'en gagnai, on demeura fort tard, & on ne revint qu'aux flambeaux. Lorſque j'arrivai chez Me. de Monteſpan, où Mr. de Lauzun vint après avoir vu le Roi, il avoit un vieux juſte-au-corps à brevet qui lui ſervoit avant ſa priſon, (on les change tous les ans) trop court, & preſque tout déchiré, une vilaine perruque. Il ſe

jetta à mes pieds, me remercia fort, il fit cela de bonne grace, puis Me. de Montefpan nous mena dans fon cabinet; vous ferez bien-aifes de parler enfemble; elle s'en alla, & je la fuivis. Mr. de Noailles dit : Il faut aller chez Monfeigneur & Madame la Dauphine, Monfieur & Madame. Je demeurai encore un moment chez Me. de Montefpan, d'où j'allai à ma chambre, il y vint à 9 heures trois quarts, il me dit que l'on ne pouvoit pas avoir été mieux reçu qu'il l'avoit été de tout ce qu'il venoit de me nommer, que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation, qu'il ne lui pouvoit jamais arriver de bien que par moi, de qui il tenoit tout; il me tint des propos bien gracieux, il avoit raifon d'en ufer ainfi. Je ne difois mot, j'étois étonnée : Baraille étoit en tiers, on me vint dire que la viande étoit portée, je m'en allai. Madame la Dauphine & Madame vinrent à moi, & me dirent qu'elles avoient fort regardé Mr. de Lauzun, qu'elles le trouvoient parfaitement bien fait, qu'il plaifoit, & mille douceurs qui étoient des flatteries pour lui; que ce qu'il leur avoit dit étoit d'un tour agréable & d'un air diftingué. Je leur dis qu'il étoit fort changé, qu'il avoit eu tant de maux, fans celui de fa prifon, que l'on

changeroit à moins, & qu'il étoit si étonné que l'on ne devoit pas prendre garde à ce qu'il disoit, & qu'elles lui rendoient justice de dire du bien de lui. Il m'avoit paru être charmé de la maniere dont elles lui avoient fait l'honneur de le traiter. Le Roi n'en dit pas un mot; Monsieur m'en parla fort obligeamment & tout le monde. Je m'informai le matin s'il étoit parti bientôt après être sorti de ma chambre, l'on me dit que non, & qu'il avoit été chez Mr. de Louvois, où il avoit demeuré depuis 10 heures & demie jusqu'à minuit, qu'il avoit été ensuite chez Mr. Colbert. Je trouvai Me. de Maintenon le lendemain chez la Reine, à qui je demandai si elle avoit trouvé Mr. de Lauzun bien changé. Elle me dit : Il ne m'a pas fait l'honneur de me venir voir. Je lui dis : C'est que le Roi étoit chez vous. Elle me dit : Il auroit pu y venir; quand il a été sorti, il est allé chez Mr. de Louvois, il est plus habile de chercher ces gens-là que moi : elle ne me parut pas contente de lui, ce qui me fâcha. Je le dis à Me. de Montespan, qui me dit : Laissez-le faire, il fait bien ce qu'il fait, & j'ai grande peur qu'il ne fasse pas toujours ce que vous lui direz ; ainsi mettez-vous l'esprit en repos. Je lui demandai ce que le Roi en

avoit dit, & s'il en étoit content. Il me le paroît aſſez, & il ne le trouve pas changé en rien de ſes manieres flatteuſes; il s'eſt jetté dix fois à ſes pieds, enfin, il le trouve de même. Je lui dis que j'étois étonnée de ce qu'il avoit été ſi long-temps chez Monſieur de Louvois. Quoi! en êtes-vous encore-là, me dit-elle, de vous étonner de pareille circonſtance? En ce temps-ci il ne ſe faut étonner de rien. A deux jours delà, elle me dit: On s'étonne que vous n'alliez point à Paris, vous y pourrez aller ſans qu'on le trouve à dire, cela ſeroit trop affecté de n'y pas aller.

Je demeurai encore à St. Germain 4 jours après l'arrivée de Mr. de Lauzun: je m'en allai à Choiſy ſans lui rien mander, il y vint le lendemain au matin avec Baraille & la Hilliere. Il commença ſa converſation par me dire: J'ai été étonné de voir la Reine toute pleine de rubans de couleur à ſa tête. Vous trouvez donc étrange que j'en aye, moi qui ſuis plus vieille? Il ne dit rien; je lui appris que la qualité faiſoit que l'on en portoit plus long-temps que les autres, que je n'en prenois qu'à la campagne & en robe de chambre. Je connus que l'eſprit de critique qu'il avoit avant ſa priſon, n'étoit pas

changé. Il faisoit très-beau, nous nous promenâmes fort, il étoit de très-belle humeur. Sur les 5 heures il dit : Mr. Colbert, que je n'ai pas encore vu, m'a donné rendez-vous à 7 heures, il ne le faut pas manquer. Je le grondai de ne l'avoir pas vu plutôt, & d'avoir été trois heures avec Mr. de Louvois. Il me dit : Je n'y ai été qu'un quart-d'heure ; & comme il n'est pas de mes amis, j'ai plus de mesures à garder avec lui. Je lui reprochai de n'avoir pas été chez Me. de Maintenon, & ce qu'elle m'avoit dit. Je n'ai osé y aller si tard ; à son départ il dit : Je suis au désespoir de m'en aller, je suis enchanté de Choisy, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, je reviendrai ici à 8 heures. Baraille vint me faire ses excuses de ce qu'il n'étoit pas revenu, qu'il s'étoit trouvé si las, lui qui étoit désaccoutumé de marcher, qu'il n'en pouvoit plus, qu'il s'alloit coucher. Je dis à Baraille : Est-ce de bonne foi ? Il me dit : Je le crois. Je le laissai chez Rollinde : le lendemain matin il vint au Luxembourg, il y avoit beaucoup de monde, je ne lui parlai presque point ; il me dit seulement : Je m'en vais chez Mr. le Prince qui est ici, que je n'ai pas encore vu, & je viendrai tantôt avant que vous partiez, pour vous rendre compte de la visite que

je fis hier à Mr. Colbert. Après qu'il fut forti, Me. de Langlée & Me. de Valentinois, fes bonnes amies, vinrent. Je leur dis : Vous avez été bien-aifes de revoir Mr. de Lauzun. Elles dirent que je le pouvois croire, & que depuis qu'il étoit arrivé, il avoit dîné & foupé chez elles. Me. de Langlée dit : Hier au foir il vint chez moi, & fe jetta dans une chaife, & difoit : Je me meurs ; fi Mademoifelle demeuroit ici, & qu'elle me fît promener tous les jours autant que j'ai fait aujourd'hui, je mourrois ; il ne fe pouvoit remuer ; j'avois foupé, on lui porta une compote, il fallut le faire manger avec une fourchette, il ne pouvoit pas lever les bras. Ce difcours & cette vifite après ce qu'il m'avoit mandé, me furprirent un peu, je vous l'avoue ; enfuite elle dit : Nous devons aller fouper chez Me. de Louvois ce foir ou demain, je prends foin de l'aprivoifer, il me paroît bien fauvage. C'eft une grande charité, lui dis-je, je crois que vous n'aurez pas grande peine : fur cela je changeai mon deffein d'aller à St. Germain ; après la Meffe, je dis, j'ai un peu de vapeurs, je ne m'en irai que demain après dîner. Il vint : Je lui dis que je m'étois trouvée mal, & que je demeurerois ici : vous ne ferez pas bien, il y a deux jours que vous

en êtes partie, que dira-t-on qui vous arrête ici? On dira ce que l'on voudra, j'en ai assez fait pour ne me pas contraindre, & pour contraindre les autres : je vois bien qu'en ce monde on se moque des gens qui font du bien, & qu'on s'ennuye avec eux; cependant il n importe. Il fut embarrassé, puis je lui demandai : Comment vous portez-vous? Hier au soir vous fûtes vous coucher sitôt que vous fûtes sorti de chez Mr. Colbert, à ce que Baraille me vint dire de votre part? Assurément, j'étois dans mon lit à 9 heures. Vous vous levâtes donc pour aller chez Me. de Langlée? Vous y étiez à dix. Quel conte! dites-lui de n'en pas faire. C'est elle & Me. de Valentinois qui sont venues ici, qui m'ont conté la lassitude où vous étiez, & la joie que vous aviez que je m'en allois aujourd'hui. Il fut fort embarrassé, & je repris la conversation. Vous avez été chez Mr. Colbert, en avez-vous été fatigué? Vous lui avez de l'obligation. Cette plaisanterie durera-t-elle long-temps, dit-il? Tant qu'il me plaira, je suis en droit de dire tout ce que je voudrai, & vous en obligation de l'écouter. La Comtesse de Fiesque étoit chez moi, il l'appella, on changea de propos. Il me demanda à voir mes pierreries, je les lui

montrai ; on s'amusa, & il me parut qu'il avoit beaucoup d'impatience de s'en aller ; souvent il disoit qu'il n'étoit plus propre pour la Cour, qu'il ne se pouvoit tenir debout ni marcher. Il ne se souvenoit plus que Baraille & moi savions qu'il n'avoit jamais eu mal au bras, il se le prenoit, & disoit : Que je sens de douleur ! Je m'en allai le lendemain à St. Germain à son grand contentement ; lorsque j'arrivai, M^e^. de Montespan me demanda de ses nouvelles, je lui contai tout. Elle me dit, qu'il ne nous donne pas de ses façons, elles ne seroient plus de mise, après avoir eu le temps de faire réflexion sur ce qui s'est passé. M^e^. de Nogent venoit peu chez moi au prix de ce qu'elle avoit accoutumé, elle étoit fort fâchée de ce que je n'étois plus contente d'elle, & de ce que je l'avois exclue d'avoir part au bien que j'avois fait à M^r^. de Lauzun. Le contrat portoit que ce bien n'iroit qu'à ses freres, & que les filles n'en auroient rien. J'appris que dans les voyages qu'elle avoit faits depuis Lyon jusqu'à Châlons, il la grondoit tous les jours avec des manieres outrageantes devant ceux qui le gardoient. Ce fut au dernier voyage de Bourbon que les Mousquetaires le quitterent, il alla tout seul à Amboise. Il avoit eu beaucoup

de démêlés avec Maupertuis, qui avoit souffert ses mauvaises humeurs avec beaucoup de patience; je le remerciai quand il arriva, de n'en avoir rien dit au Roi. Je venois quelquefois à Paris, où je demeurois peu. Monsieur de Lauzun venoit tous les jours chez moi un moment le matin, & jouoit le soir; il me pressoit toujours fort de parler au Roi pour son retour auprès de sa personne, & quand je retournois j'en faisois de grandes instances à Mr. Colbert. Me. de Montespan me disoit: Puisque Mr. Colbert s'en mêle, il est bien plus propre à parler au Roi que moi; ce n'est pas que je veuille m'excuser de le faire, je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire. Mr. Colbert me disoit toujours: Laissez-moi faire, je prendrai mon temps, dites bien à Mr. de Lauzun de se bien gouverner. Il m'avoit conté les sujets qu'il avoit de se plaindre de Mr. Fouquet, dont il disoit pis que pendre, & de sa femme & de sa fille, pour me faire croire qu'il étoit mal avec elles. Pelisson & le Maréchal de Créquy furent comme il en parloit; ils dirent à Baraille: Il le faut accommoder avec Me. Fouquet, Mademoiselle l'aura-t-elle agréable? Il me le dit, Mr. de Lauzun me dit aussi que le Maréchal lui en avoit parlé; je trouvai cela fort à pro-

pos, & j'entendois avec peine qu'il insultât la mémoire d'un malheureux, qui étoit beau-pere de Mr. de Charôt qui avoit toujours été son ami, & qui en avoit usé à merveille pour lui pendant sa disgrace. Me. Fouquet est petite-fille d'un Surintendant de mon pere nommé Villemareuil, de la famille des Castille, gens que je considérois. Il se raccommoda, & me dit : J'ai été chez Me. Fouquet, vous l'avez voulue, voilà qui est fait. Il se plaignoit toujours de ses maux, qu'il se mouroit; il se portoit pourtant à merveille. La Semaine-sainte arriva, j'allai de St. Germain à Paris; Me. de Montespan y vint aussi, je devois m'en retourner le Mardi, & elle aussi. Mr. de Lauzun vint comme je sortois de la Messe, & me dit : Je viens de chez Me. de Montespan, elle s'en retournera avec vous aujourd'hui, elle va dîner ici. Elle arriva un moment après : elle dit : Il faut aller à Ténebres aux Minimes de Chaillot, & on se promenera s'il fait beau. J'en convins, elle se tourna vers Mr. de Lauzun : Vous y viendrez. Elle étoit de fort belle humeur, & Mr. de Lauzun aussi. Nous fîmes notre voyage, on trouva Ténebres commencées, tout-à-coup il prit des vapeurs à Madame de Montespan, elle sortit pour aller au jar-

din ; les Minimes dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer ſans moi, & Mr. de Lauzun me vint querir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé, Me. de Monteſpan diſoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à St. Germain ; Mr. de Lauzun ſe plaignoit qu'il en mourroit : la converſation roula ſur beaucoup d'articles, il ſe mit en colere, & dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me fuſſe mêlée de ſes affaires ; que s'il étoit ſorti ſans moi, comme il étoit ſur le point de faire, il auroit conſervé ſa Charge, & qu'il ſortoit comme un miſérable. Me. de Monteſpan lui dit : Que voulez-vous dire, & quelle humeur vous prend ? Vous ne ſeriez jamais ſorti ſans Mademoiſelle, & on n'auroit jamais ſongé à vous ſans elle : elle ſe fâcha contre lui, & moi auſſi. Tout-d'un-coup elle ſe mit à rire, & ſe tourna de mon côté, & dit : Quand les gens ont été long-temps en priſon, ils croyent ce qu'ils ont rêvé ; il faut pardonner à Mr. de Lauzun ſes rêveries ; d'ici à quelque temps il reviendra dans ſon bon ſens, s'il veut ſuivre ſon humeur que je connois, & que vous ne connoiſſez pas. Si vous l'aviez connu, vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait ; ainſi il ne lui faut

pas pardonner. Mr. Colbert, qui étoit chargé de travailler à ſes affaires, c'eſt-à-dire, de voir avec Baraille ce qu'il lui falloit pour le prix de ſa Charge, les arrérages de ſes appointements, & celle de Gentilhomme au Bec-de-Corbin de la penſionde 9000 liv., l'avoit envoyé querir, & il étoit à St. Germain: il fut fort effrayé quand je l'envoyai chercher à mon arrivée pour lui dire tout ce qui s'étoit paſſé. J'oubliois ce que Me. de Monteſpan lui avoit dit: Sans Mademoiſelle qui s'en eſt mêlée, ſeriez-vous payé de tout ce que je viens de dire, qui monte à des ſommes immenſes? Le Roi le fait à ſa conſidération: on n'a pas coutume d'en uſer ainſi après les grandes diſgraces. On ne peut exprimer l'étonnement où étoit Baraille, il avoit beaucoup d'empreſſement que ſes affaires fuſſent finies, ſon deſſein étoit de ſe retirer, & de dire à Mr. de Lauzun: Je ne ſuis plus utile à votre ſervice, j'ai fait tout ce que j'ai pu, j'ai exécuté les ordres de Mademoiſelle, je ne me veux plus mêler de rien, j'aurai l'honneur de vous voir de temps en temps. Je combattois toujours ce deſſein, je voulois qu'il demeurât auprès de Mr. de Lauzun, je ne pouvois l'y faire réſoudre. Il m'avoit promis qu'il demeureroit tou-

jours

jours auprès du Luxembourg où il logeoit, & qu'il viendroit quand je l'envoyerois avertir, & à Choiſy quand je le lui commanderois. Mr. de Lauzun m'avoit dit quelquefois ſur mes affaires : Il me ſemble que vous devriez tenir un conſeil toutes les ſemaines, & me faire l'honneur de m'y appeller; Baraille y ſeroit, au moins on ſaura comme nous ſommes enſemble. Je lui diſois : Vous êtes un plaiſant homme-d'affaires; il eſt vrai que j'ai aſſez de confiance en vous pour les dire, il ſeroit ridicule d'en uſer d'une autre maniere que celle que j'ai eue juſqu'ici. Il fut tout le ſoir à lamenter, & à tâcher que je ne priſſe pas garde à tout ce que Mr. de Lauzun avoit dit. On me vint dire que le ſouper du Roi étoit arrivé. Le lendemain il vint à ma chambre avant que le ſervice ſe fît le Jeudi-ſaint, pour me dire que Mr. Colbert avoit achevé toutes les affaires de Mr. de Lauzun, qu'il en portoit toutes les expéditions; il y en avoit pour 980000 liv.; il m'en a l'obligation, il en ſera parlé dans la ſuite, on me l'a aſſez reproché. Je revins le Vendredi à Paris pour y faire mes Pâques : je vis Baraille le ſoir, qui me dit qu'il ne ſavoit ſi Mr. de Lauzun viendroit, qu'il étoit aux Peres de la Doctrine Chrétienne fort enrhumé. Il

vint un moment après, & ne se souvenoit plus de tout ce qu'il avoit fait le Mercredi mal-à-propos; il ne parla que de son rhume & de faire ses Pâques : il dit à Rollinde, de demander permission au Curé de Saint-Germain qu'il les pût faire chez ces Peres où il étoit : il parla fort de Dieu, & paroissoit dans une fort grande dévotion, & fit sa visite courte. Le lendemain j'allai le matin & l'après-dîner à ma Paroisse; au retour je le trouvai avec Baraille, il s'étoit fort promené dans le jardin, il me parut fort en méchante humeur, & Baraille fort triste. Je lui dis : Voilà vos affaires finies, vous aurez bien de l'argent. Il se mit à jurer qu'il n'en avoit que faire; qu'il jetteroit volontiers toutes ses assignations dans la riviere; qu'il aimeroit mille fois mieux sa Charge; que dans un traité qu'il avoit commencé du temps de Mr. Fouquet, on lui promettoit de la lui rendre, & que l'on recommençoit tout de nouveau lorsque Baraille arriva pour le faire sortir; qu'il ne douta point qu'après avoir tant donné, je n'eusse obtenu sa Charge, & qu'il avoit tant dit à Baraille quand il alla à Pignerol : Point de liberté sans cela. Je lui dis : Vous n'avez point de mémoire, ou vous m'avez caché ce traité; vous

m'avez ſouvent dit que pendant votre priſon, vous n'aviez nul commerce, & que vous ne ſaviez pas pourquoi on ne s'étoit pas plus donné de ſoin pour ſauver votre Charge ; lorſque vous ſortîtes de quartier la derniere fois, vous diſiez que vous en étiez las, que vous aviez les jambes tout écorchées d'être toujours à cheval après une caleche. Il ſe mit à jurer, & à dire qu'il n'y avoit que des coquins qui tinſſent de tels diſcours. Je lui dis : Je ſuis donc une coquine, c'eſt à moi que vous l'avez dit. Il s'emporta fort, je ne ſavois contre qui c'étoit, ni ce qu'il avoit. Il n'y avoit que Rollinde, Baraille & moi ; cela dura long-temps. Quand il ne parla plus, je lui dis : Vous devez être las d'avoir tant parlé & ſi mal-à-propos ; il faut que j'aye bien de la bonté pour vous, & que vous ſoyez bien perſuadé, comme vous avez lieu de l'être, de l'attachement de Baraille & de Rollinde, pour faire une telle vie. Il ſe radoucit ſur l'attachement qu'il avoit pour le Roi, ſa tendreſſe & ſon amitié pour lui le troubloient toutes les fois qu'il ſongeoit qu'il en étoit éloigné. Je lui dis que ce n'étoit pas le moyen de s'en rapprocher que de paroître toujours emporté comme par le paſſé ; je lui fis une correction fort douce & fort bonne,

dont il avoit un fort grand beſoin, & qu'il reçut fort bien. Je m'en retournai à Saint-Germain le jour de Pâque ſur les 6 heures. Je reçus un paquet de Rollinde où étoit un paquet de Baraille ; il me mandoit que la lettre qu'il m'envoyoit m'en diroit plus qu'il ne m'en pouvoit dire ; que Baraille étoit parti ; qu'on ne ſavoit où il étoit allé ; qu'il étoit au déſeſpoir ; que Mr. de Lauzun l'étoit allé chercher. Je lus ſa lettre, il me demandoit pardon s'il s'étoit retiré ſans prendre congé de moi ; qu'il croyoit que je n'en ſerois pas ſurpriſe ; qu'il m'avoit toujours dit que dès qu'il ne ſeroit plus utile à Mr. de Lauzun, il ſe retireroit ; qu'il étoit temps de ſonger à ſon ſalut ; qu'il ne s'étoit que trop occupé aux affaires du monde ; qu'il prieroit Dieu ſans ceſſe de me faire auſſi grande dans le Ciel que je l'étois ſur la terre, & que je me vouluſſe aider des talents qu'il m'avoit donnés pour le ſervir, pour le connoître, & pour ſonger plus à l'autre monde qu'à celui-ci. La plus belle lettre du monde & la plus touchante, dont je ne puis m'e ſouvenir ſans pleurer ; il me ramenoit tout le temps paſſé, où j'avois eu plus d'application à ſonger à mon ſalut ; il me prioit de m'en reſſouvenir, de remercier Dieu des chagrins qu'il m'avoit donnés,

de lui demander qu'il m'en fasse faire un bon usage. Que ne me desiroit-il point? La grande habitude que j'avois à lui parler, & la grande confiance que j'avois en lui, lui donnoient lieu de me représenter mes défauts pour les corriger. Je suis au désespoir de n'avoir pas gardé cette lettre, il n'y a pas de livre de dévotion dont la lecture m'eût été plus utile. Je m'en allai chez Me. de Montespan, j'y entrai les larmes aux yeux, elle me mena dans son cabinet, & je criai les hauts cris; elle prit grand part à ma douleur, elle connut la perte que j'avois faite; elle me dit: Il faut savoir où il est, & prendre une lettre de Cachet pour le faire revenir. Je montai en-haut après avoir essuyé mes larmes, & j'évitai de parler à personne qui pût entrer, dans la douleur où j'étois de peur de repleurer. Quand le Roi vint, il me demanda: Qu'avez-vous? Vous avez les yeux comme une personne qui a beaucoup pleuré. Je lui dis que je le suppliois très-humblement de ne me point parler, de peur que je ne pleurasse encore, que Madame de Montespan lui diroit ce que c'étoit: il ne me dit plus rien.

Le lendemain Madame de Montespan approuva l'envie que j'avois d'aller à Paris, & me dit que le Roi l'envoyeroit qué-

rir dès que l'on sauroit où il étoit, & que je faisois bien de m'en aller pour en être mieux informée. Je partis dès que j'eus dîné, & à mon arrivée je pleurai fort avec Rollinde. La Hilliere vint, qui me dit qu'il avoit laissé Mr. de Lauzun le soir à Notre-Dame-des-Vertus, où il avoit trouvé Baraille qui avoit été fort surpris quand il les avoit vu entrer; que Mr. de Lauzun avoit fort pleuré, & Baraille aussi; qu'il ne témoignoit pas vouloir revenir; que Mr. de Lauzun y étoit demeuré à coucher, & qu'il espéroit de le ramener; que pour lui il ne l'espéroit pas. Dans ce temps-là, Mr. de Lauzun arriva, qui nous conta que le soir il croyoit l'avoir gagné; qu'il avoit couché dans sa chambre; que le matin il s'étoit levé comme il dormoit; qu'il étoit sorti, & que personne n'avoit su dire où il étoit allé. J'ai su que Mr. de Lauzun, lorsqu'il partit, avoit laissé dans le lit de Baraille un sac de mille pistoles, & que le sac fut rapporté chez Mr. de Lauzun avant qu'il arrivât chez lui; celui-ci paroissoit fort affligé : nous lamentâmes tous deux, je restai un jour à Paris, je m'en retournai à St. Germain. Le Roi alla à St. Cloud, où il resta 8 jours; j'allai un jour trois ou quatre heures à Paris, Mr. de Lauzun vint chez moi, Me. la Mar-

quiſe de Lévi y vint. Il me dit : Ah ! la fâcheuſe femme ! laiſſez-la là, afin qu'elle s'en aille. Je lui dis : Je lui vais parler, après cela elle s'en ira ; je vis ſa belle-fille qui s'approcha de lui, & qui le traita comme une perſonne qui le connoiſſoit. Je demandai à Madame de Lévi : Vous connoiſſez Mr. de Lauzun depuis Bourbon ? Elle dit oui, & nous le voyons chez Me. Fouquet. Elles s'en allerent. Il me dit : J'ai trouvé cette créature chez Madame Fouquet, elle me parle comme ſi je la connoiſſois. Le beau temps venu, j'allai à Choiſy, même j'y fis quelque ſéjour pour m'y baigner. Un jour Me. de Lévi me dit : Mr. de Lauzun a grande peur quand il me trouve ici, que je ne vous conte tout ce qu'il fait. Je lui dis : Contez-le moi, je n'en dirai rien. Lorſqu'il eſt arrivé ici, il a fait ſemblant d'être brouillé avec Mlle. Fouquet ; pour la mere elle étoit fort en colere contre lui ; il avoit dit que Mr. d'Autun étoit amoureux d'elle ; comme il me l'avoit dit, cela ne me paroiſſoit pas nouveau. Elle me dit mille biens de Madame Fouquet, & que ce n'étoit pas une perſonne à donner occaſion de mal parler d'elle ; qu'elle étoit d'une ſolide vertu ; que ſa fille n'étoit pas de même ; elle étoit au déſeſpoir de ce qu'il ne bou-

geoit de chez elle ; que c'étoit Mr. le Maréchal de Créquy qui l'y avoit mené ; qu'elle ne le vouloit point ; qu'il y alloit les après-dînées, les soirs se promener avec elle ; que lorsqu'il entroit chez Mlle. Fouquet, il jettoit ses gants & son chapeau, & demandoit du chocolat, du thé, du café ; & quoique la mere pût dire, il y venoit tous les jours lorsqu'il revenoit de Choisy. Quand il alloit à la promenade, il disoit : J'ai mandé à Choisy que je suis malade ; que sa belle-fille lui contoit tout cela, & elle me disoit : Comment Mr. Rollinde ne sait pas tout cela ? Il s'en retourne les soirs chez lui à pied. (Me. Fouquet logeoit au quartier St. Honoré ; quand il l'auroit su, il ne me l'auroit pas dit) Elle m'ajouta : Il meurt de peur que vous ne le sachiez. Je lui dis un jour qu'il disoit avoir été malade : Ne fûtes-vous pas hier prendre l'air auprès d'Auteuil avec Mlle. Fouquet ? Il étoit vrai qu'il y avoit été ; il fut dans un grand embarras. Un jour qu'il n'étoit pas venu à Choisy, & qu'il avoit été malade, & m'avoit envoyé faire des excuses, ceux de mes gens qui avoient été à Paris, me dirent qu'ils l'avoient vu tourner du côté de Me. de la Fayette, & qu'après ils passerent devant la maison de cette Dame, & y avoient vu

le carroſſe de Mr. de Lauzun & celui de Me. de Monteſpan. J'envoyai à Verſailles, & je priai Me. de Monteſpan de me mander quel myſtere c'étoit, que j'avois appris que Mr. de Lauzun l'avoit été voir chez Me. de la Fayette. Le lendemain Mr. de Lauzun vint à Choiſy comme je dînois, il vint avec la Comteſſe de Fieſque. Il me dit : Je fus hier toute la journée au lit, je ne ſortis point. Je lui répondis : Il faut ſe rejouir de votre guériſon; & tout de ſuite : Me. de Monteſpan fut hier à Paris; deux de mes gens la virent chez Me. de la Fayette, j'ai envoyé un Page ſavoir de ſes nouvelles : cela lui fit faire une mine. Dès que j'eus dîné, je montai en carroſſe pour aller à Vêpres aux Camaldules, c'étoit le jour de ma naiſſance le 29 de Mai : il me ſuivit, puis il s'en alla à une maiſon d'un homme d'affaires de ſa connoiſſance, & demanda ſi on ne vouloit rien mander à Paris. Je lui dis que non, à mon retour je le trouvai qui revenoit; il dit qu'il n'y avoit perſonne, & revint à Choiſy. Je reçus une lettre de Madame de Monteſpan, qui me manda qu'elle avoit la migraine, qu'elle ne pouvoit écrire. Dès qu'il eut vu le Page qui n'avoit point de lettre, il s'en alla, j'y renvoyai encore : elle me manda que

c'étoit un long détail qui ne ſe pouvoit écrire, qu'elle eſpéroit que j'irois bientôt à Verſailles. Je jouois quand le Page arriva, j'allai lire la lettre dans mon cabinet. Comme je revins : Oſeroit-on, dit-il, demander s'il n'y a rien de nouveau? Je lui dis que non : il fut aſſez embarraſſé tout ce jour-là. La Marquiſe d'Alluye vint qui joua avec moi; au jeu elle parla fort d'Amboiſe, de tout ce qui lui faiſoit des divertiſſements, qu'il avoit des promenades. Et elle diſoit : C'eſt beaucoup pour un homme de la Cour. Croiroit-on que Mr. de Lauzun ne s'ennuyât pas dans une petite Ville? Je diſois : Il me mandoit bien tout cela, nous parlions ſouvent de vous. Elle recommençoit : Vous ſouvenez-vous de Me. Tiquet que j'avois oubliée? Elle étoit fort jolie, nous en avions encore quelques autres; Mr. de Lauzun s'ajuſtoit; il faiſoit des merveilles, nous donnoit des collations, perdoit des diſcrétions, faiſoit venir des bijoux de Blois; cela n'avoit-il pas bon air? Quand j'eus quitté le jeu, (elle étoit venue avec Me. de la Force) elles s'en allerent. Lorſqu'elles ſortirent, je leur dis : Dans votre route, allez conter la ſcene d'aujourd'hui à Mlle. Fouquet, vous ne mentez jamais. Le lendemain il revint; dès le matin j'al-

lai à Verſailles, il faiſoit le miçlos, & avoit un air de bonne humeur, afin de me prier à mon départ de parler à Mr. Colbert. J'allai à Paris par eau, & je dînai dans le bateau; il fit mille ſingeries; le bateau étoit fort joli, peint, doré & meublé de damas cramoiſi avec des franges d'or : le Roi me l'avoit donné, il avoit été fait au Havre, Mr. de Seignelay m'en avoit fort fait ſa cour.

J'arrivai à Verſailles, j'allai chez Me. de Monteſpan, qui me dit que Mr. de Lauzun ſouhaitoit commander l'armée en Italie, & qu'il ſeroit fort utile pour le ſervice du Roi dans ce pays-là : il étoit fort des amis de Me. de Savoye; elle n'étoit pas encore déclarée ouvertement, elle en vouloit aux Eſpagnols, elle avoit pourtant ménagé le matiage de ſon fils avec l'Infante de Portugal, plus pour demeurer la maîtreſſe en Savoye, que pour ſon avantage : bien des gens aimeroient mieux être Ducs de Savoye que Rois de Portugal. Le petit homme fut de cet avis, & n'y voulut pas aller; l'Ambaſſadeur venu à Turin pour l'y mener s'en retourna, & il reprocha à ſa mere les raiſons pour leſquelles elle ſe vouloit défaire de lui, qui n'étoient ni tendres ni reſpectueuſes. Ainſi elle faiſoit d'une pierre deux coups,

elle se procuroit des troupes du Roi, & se défendoit des Espagnols qu'elle avoit désobligés, & se donnoit la protection du Roi; & comme elle avoit fort connu Mr. de Lauzun, elle croyoit qu'il reviendroit en faveur, & qu'elle en auroit une grande protection. Elle en écrivoit fort pressamment à Me. de la Fayette, & même avoit écrit à Me. de Montespan, qui ne voulut pas recevoir la lettre. Elle dit : Quand vous aurez demandé permission à Mademoiselle, qu'elle l'aura bien voulu, & qu'elle s'en mêlera, vous ne pouvez jamais rien faire à la Cour que par elle; n'attendez jamais rien du Roi par d'autres voies; lorsqu'elle me commandera de parler, je le ferai avec plaisir, autrement je n'agirai point; & pour Me. de Savoye, je ne veux avoir aucun commerce avec elle, je ne me mêle de rien. Mes grandes vapeurs me prirent, on me délaça, je le chassai, & ne lui parlai plus; je lui demandai s'il vous en avoit parlé, il me dit que non, & qu'il ne vous en parleroit point, qu'il me supplioit d'en faire de même. Je lui dis : Si Mademoiselle m'en parle, je ne lui puis rien céler; si elle ne m'en parle pas, je ne dirai mot. Me. de Montespan avant cela, quand elle alloit & revenoit de Paris, où elle ne couchoit pas en ce temps-là, disoit toujours :

On ne voit jamais Mr. de Lauzun; & lui se plaignoit que je ne l'en avertissois point: il est pourtant vrai que je n'oubliois point de le lui faire savoir.

Je trouvai le lendemain que j'arrivai à Versailles Mr. Colbert comme j'allois à la messe. Je lui dis: Mr. de Lauzun sera-t-il toujours-là? Il me répondit: Il ne se conduit pas bien, le Roi n'est pas content: il ne se conduit pas bien aussi à votre égard, & c'est ce qui déplaît au Roi. Arrivée à Paris, où je retournai quelques jours après, je ne faisois qu'aller & venir, quoique les séjours de Versailles fussent plus longs que ceux de Paris. Je lui dis ce que Mr. Colbert m'avoit dit: il se fâcha, & fit tout ce qu'il put pour me fâcher; que l'on n'avoit guere d'égard pour moi, après tout ce que j'avois fait. Il n'eut pas contentement. Je lui dis: Le jour que vous fûtes si malade à Paris que vous n'aviez bougé du lit, vous fûtes chez Me. de la Fayette chercher Me. de Montespan que vous importunâtes fort; elle avoit la migraine. Il est vrai que je l'avois oublié, je me levai le soir, & je passai par hasard devant le logis de Me. de la Fayette, je vis le carrosse de Me. de Montespan, & j'y entrai. Ne lui parlâtes-vous de rien, lui dis je? Non, me répondit-il, elle se trou-

voit mal. Vous donna-t-elle la réponſe qu'elle avoit faite à la lettre de Mᵉ. de Savoye? Quelle lettre? Ah! vous en faites le fin. Eh bien, quand elle me voudroit pour commander ſes troupes, auroit-elle tort, & ne feroit-ce pas un avantage pour moi? Et comment cela ſe feroit-il qu'un homme qui ne voit point le Roi aille commander une de ſes armées? Ne devriez-vous pas faire tout ce que vous pourriez pour cela? Je lui répondis: Votre Madame Royale a tant de crédit & eſt une ſi grande Dame, qu'il ne faut pas qu'une petite Demoiſelle comme moi ſe mêle de rien, où eſt ſon nom? C'eſt donc ſur cela que vous me diſiez que vous ne croyiez pas une Princeſſe plus heureuſe dans l'Europe que votre Mᵉ. Royale, (il en diſcouroit tant, qu'il en fatiguoit les oreilles à force d'en parler,) honorée & eſtimée de toute l'Europe, pour laquelle le Roi a tant de conſidération, qu'il ne lui refuſe rien. Je lui dis: Vous vous moquez des gens; on ſe moque d'elle; & quand on la veut faire agir, on n'a qu'à donner de l'argent au Comte de Mazin, & pour peu elle fait ce que l'on veut, il y a peu d'argent en ce pays-là. Feue Madame Royale, qui s'appelloit juſtement ainſi, avoit fait tant de libéralités, que les Etats de Savoye ne s'en

remettront pas de long-temps. Je ne voyois pas qu'il eût raiſon de me dire cela : quand je ſus ſon deſſein, & que je lui reprochai ſa conduite, il me diſoit : Vous n'avez pas le crédit que vous devriez avoir pour faire pour moi ce que je puis eſpérer du Roi, elle achevera ce que vous avez commencé, & que vous laiſſez imparfait, vous lui en devriez être obligée, ſi vous me conſidérez autant que vous dites. Je lui répondis bruſquement : J'ai fait & voulu faire pour vous plus que perſonne ne ſauroit jamais faire ; ſi par votre mauvaiſe conduite vous avez tout gâté, prenez-vous-en à vous-même, & très-volontiers je ne me mêlerai jamais de vos affaires. Nous nous ſéparâmes ainſi. Le lendemain il revint doux, un air, & un diſcours flatteur, & c'étoit de deux jours l'un des accès. Pour ſon procédé, il me paroiſſoit fort intéreſſé, ce que je ne croyois pas, ni perſonne de ceux qui le connoiſſoient avant ſa priſon ; il paroiſſoit jetter tout par les fenêtres, & en bien des occaſions il en uſoit ainſi. Ses manieres cachées & extraordinaires faiſoient qu'il ne ſe montroit que dans ſes beaux jours, & que l'on ne connoiſſoit que ſes beaux moments; il connoiſſoit ſon humeur, & la ſavoit cacher ; ſa priſon, au-lieu de l'avoir corrigé, l'avoit fait ſi fort

abandonner à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouille à Rollinde au coin de son feu devant Montaigu, la Hilliere, & le Chevalier de Lauzun, de ce qu'il ne m'avoit pas empêchée d'acheter Choisy & d'y faire de la dépense, & qu'il auroit trouvé cet argent, qu'il auroit bien su se le faire donner. Ces M^rs^. furent tous étourdis. Rollinde lui dit: Vous m'avez donné à Mademoiselle comme un honnête homme, & j'aurois été un frippon si j'avois eu d'autres égards que de la servir à sa mode, & de m'être voulu ingérer de lui donner des avis qui s'opposassent à sa satisfaction. Ensuite il lui demanda: Où est l'argent de la chaîne de perles que M^e^. de Nogent m'a dit qu'elle avoit vendue quarante mille écus? Vous pouvez, lui dit-il, le demander à Mademoiselle; elle fait ce qu'il lui plaît de son argent. Il me demanda, le jour qu'il vit mes pierreries, s'il n'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles. Je lui dis qu'oui, que je l'avois vendue pour bâtir Choisy. Il me dit un jour qu'il étoit à ma promenade: Voilà un bâtiment bien inutile; il ne falloit qu'une petite maison à venir manger une fricassée de poulets, & point pour y coucher; tous ces bâtiments coûtent des

ſommes immenſes, à quoi cela eſt-il bon ? Quelqu'un lui dit que cela n'étoit pas trop beau pour moi ; il ſe mit à jurer qu'il étoit bien aiſé à ceux à qui cela ne coûtoit rien d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien fait que par les avis de Mr. Colbert. Il dit : Vous le payera-t-il ? Pour moi j'ai ſujet de le trouver à dire, vous auriez mieux employé cet argent de me le donner. Je lui répondis doucement : Je vous en ai aſſez donné, & fait donner, pour que vous ſoyez content, & j'en ai auſſi donné pour racheter votre mauvaiſe conduite. Il alloit jouer par-tout un fort gros jeu ; quand il perdoit, il étoit au déſeſpoir, il venoit chez moi, & grondoit. Un jour je faiſois mettre mes pierreries en œuvre, on avoit beſoin de deux diamants pareils ; Rollinde dit : On les pourroit trouver dans ceux que Baraille & lui gardoient à Mr. de Lauzun : je ne les voulois point, Baraille m'en preſſa, je les pris, il ne valoient pas plus de 200 liv. piece. Quand il revint, je dis à Rollinde : Je lui veux donner 4 diamants pour lui ſervir de boutons de manches, ils ſeront fort beaux de mille piſtoles les quatre. Rollinde lui en porta à choiſir, il en prit, les mit à ſes manchettes, & les montra à des Dames qui jouoient avec moi. Le lendemain il

dit : Tout le monde les a trouvé vilains, & qu'ils ne valoient pas ce prix-là. Rollinde lui dit : Il vaut mieux, Monſieur, que vous preniez les mille piſtoles, & vous en choiſirez à votre fantaiſie. Mr. de Lauzun lui dit : J'en ai trouvé de beaux, il faudroit encore deux cents piſtoles. Je ne voulus pas les donner, il prit les mille piſtoles, & 8 jours après on parloit au jeu de pierreries; il dit à Me. de Palaiſeau qui étoit auprès de lui : J'ai vendu les diamants que Mademoiſelle m'avoit donnés pour vivre, je n'avois pas le ſou. On n'a jamais entendu de pareils diſcours, c'étoient tous les jours des farces dont tout le monde ſe moquoit. Il alloit dans un carroſſe de louage, il n'en vouloit pas avoir qu'il ne fût Duc, & qu'il ne pût mettre le manteau Ducal à ſes armes. Il eſt vrai qu'on m'avoit promis qu'il le feroit, ſes manieres n'avançoient pas ſes affaires, l'on ſe moquoit de lui. J'ai ſu que Me. Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle, & qu'il lui fit dire qu'il épouſeroit ſa fille dès qu'il ſeroit Duc, que juſques-là il ne vouloit pas ſe marier. Me. Fouquet ne donna pas dans ce panneau, elle vouloit mettre ſa fille en Religion, elle ne vouloit pas aller en celle où ſa mere vouloit; elle alla à l'Abbaye-aux-Bois, où

il y avoit toutes ſortes de gens : c'étoit une vieille Me. de Launoy qui avoit bonne opinion de tout le monde, Mr. de Lauzun n'en bougeoit.

Le temps des eaux vint, je parlai de mon voyage de Forges. J'allai un jour pour dîner à Choiſy : le Duc du Maine y vint avec moi, Mr. de Lauzun y vint l'après-dînée, il avoit été à la chaſſe avec Monſeigneur à Vincennes ; il alloit ſouvent lui faire ſa cour à ces voyages-là. Monſeigneur le traitoit fort bien, il avoit dîné ce jour-là avec lui. Mr. de Lauzun me témoigna la douleur qu'il avoit que le Roi lui eût défendu d'aller à Eu, qu'il auroit été ravi d'y venir. J'écrivis à Me. de Monteſpan, qui me manda que cela étoit faux, & que le Roi trouveroit bon qu'il me ſuivît, & qu'il me fît ſa cour par-tout où je ſerois. Je lui montrai la lettre, ce qui le fâcha beaucoup, quoiqu'il voulût paroître bien-aiſe ; il étoit au déſeſpoir de n'avoir point d'équipage, comme ſi à Paris on ne trouvoit pas en un moment tout ce qu'on avoit affaire. Je partis, il me dit fort qu'il me ſuivroit le plutôt qu'il pourroit, il fut trois ſemaines ſans venir ; pendant ce temps-là il écrivoit tous les jours pour marquer ſon impatience, c'étoit de mauvaiſes excuſes. Il alla à la noce de Mr. de Blain-

ville, fils de Mr. de Colbert, qui épousa Mlle. de Tonnay-Charente, une héritiere de la Maison de Rochechouart : la noce se fit à Sceaux, Me. de Montespan y étoit, elle m'écrivit qu'elle avoit été fort étonnée d'y trouver Mr. de Lauzun : il se faisoit fête chez Mr. Colbert, & y étoit venu sans être prié ; qu'elle lui avoit dit qu'il étoit-là fort hors d'œuvre, & s'il n'avoit pas honte de n'être pas à Eu ; & qu'il avoit répondu qu'on ne trouvoit aucune sorte de voiture pour aller à Eu ; que cette réponse lui avoit paru extraordinaire. Je lui mandai qu'il avoit dit tant de fois que l'on ne manquoit de rien, quand on vouloit & que l'on avoit de l'argent ; on lui disoit qu'il trouvoit toujours des expédients à tout, que cette fois-là étoit pour lui comme le chien du Bâteleur pour le Roi d'Espagne, boîteux quand il faut sauter. Elle me répondit que la comparaison étoit fort juste, & qu'il étoit fort désagréable pour des gens qui obligent, après tant de graces reçues, de parler ainsi d'eux, que l'ingratitude lui étoit insupportable. Après trois semaines il vint accompagné de Mr. l'Evêque de Dax ; il trouva le château beau, qu'il avoit un air de grandeur, & il est vrai que je l'avois fort bien fait accommoder. Le lendemain j'allai me pro-

mener à la chaſſe à la terraſſe, puis il galoppa, il ſe perdit dans la plaine, & ne revint qu'à neuf heures du ſoir que j'étois prête à me retirer. Je prenois des eaux, je me levois matin pour les prendre; tout le monde me venoit faire la cour à cette heure, lui ne venoit qu'à onze heures lorſque j'allois à la Meſſe, puis il alloit dîner & ſe repoſer après, & ſouvent il montoit à cheval, & ne revenoit qu'à l'heure que j'ai dite. En 17 jours qu'il fut à Eu, on le vit très-peu. Il alla un jour à la Ville, on m'a dit que c'étoit pour parler à un Courier que Mr. le Prince lui avoit envoyé; quelqu'un de mes gens le connurent, je le queſtionnai quand il revint, & inutilement. Comme Mr. le Prince ne lui avoit jamais fait l'honneur de l'aimer, j'en fus ſurpriſe, il le voyoit ſouvent chez Me. de Thiange depuis ſon retour, je n'en ſus pas davantage. Un jour ou deux après, il reçut des lettres, & il dit qu'on lui mandoit que Madme la Comteſſe de Lauzun ſe mouroit: il parut affligé, & même il pleura, & s'en alla dans le deſſein de l'aller trouver pour voir s'il ne contribueroit point à ſa converſion, elle étoit de la Religion. Lorſqu'il fut à Paris, je ſus qu'elle étoit guérie. Dès que mes eaux furent finies, je m'en allai à Paris, afin de ſuivre

le Roi à Chambort. Mr. de Lauzun vint au-devant de moi à une lieue en-deçà de Gisors, fort fâché, à ce qu'il disoit, d'avoir été obligé de partir d'Eu où il se plaisoit beaucoup. On partit pour Chambort, Mr. & Me. Colbert lui conseillerent d'aller voir Me. de Lauzun sa mere, pendant que le Roi n'étoit point à Paris: le Parlement en vacance, il ne restoit à Paris que des marchands, qu'il se donneroit quelque mérite auprès du Roi d'aller travailler à la convertir. Il apportoit toutes les difficultés imaginables à ce voyage; je ne comprenois ni pourquoi il en usoit ainsi, ni pourquoi ils le pressoient tant de le faire: on l'attribua au grand empressement qu'il avoit pour Mlle. Fouquet, qui paroissoit ridicule à tous ses amis, d'autant plus que la Demoiselle l'étoit beaucoup. Enfin, il se détermina, il partit 15 jours après la Cour. Le Comte d'Auvergne me dit: J'ai laissé Mr. de Lauzun à Orléans ce matin, il est allé à Beauregard chez Fieubet. Au sortir de la Comédie, je trouvai un Gentilhomme qu'il m'avoit envoyé; il m'écrivoit qu'il me prioit d'aller le lendemain voir Me. de Fieubet, & d'y mener Me. de Montespan, que nous ne lui pourrions pas refuser cette grace. Me. de Montespan lui

manda qu'il étoit fou, & qu'il devoit paſſer le plus vîte qu'il pourroit; qu'il ne ſongeoit pas qu'il étoit à deux lieues du Roi, & qu'il écrivît une lettre lorſqu'il partiroit de Beauregard qu'on pût montrer au Roi. Tout d'un coup quand j'en fus-là de ma lettre, elle me dit : Envoyons-lui un modele de la lettre qu'il écrira; ce qui fut fait : il en prit l'occaſion de demeurer encore au Beauregard, dont nous le grondâmes bien; on montra la lettre au Roi, qui l'approuva fort, & Me. de Maintenon auſſi.

Il ne ſe paſſa rien à Chambort dont je me reſſouvienne; on revint à Fontainebleau, & moi à Choiſy; j'étois fort enrhumée, la Reine la fut auſſi, ç'a été le commencement de ſon mal. Je reçus une lettre de l'arrivée de Mr. de Lauzun chez lui, où il diſoit s'ennuyer beaucoup, quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il y étoit; il avoit écrit à Mr. de Périgueux, qui eſt ſon Evêque, pour le prier d'aller à Lauzun voir Me. ſa mere, pour tous enſemble faire leur poſſible pour la convertir; qu'il lui avoit mandé qu'il étoit malade, & qu'il avoit bien peur de revenir ſans le voir. Je trouvai cette lettre de fort mauvais ſens, de n'avoir pas été voir Mr. de Périgueux, au-lieu de lui avoir envoyé

un Gentilhomme, & de vouloir revenir ſans s'être donné aucun mouvement pour une affaire pour laquelle il étoit allé exprès, & de l'importance dont elle étoit par l'impatience de retourner à Paris, où il n'avoit que faire. Je lui écrivis ce que je viens de dire, ma lettre le trouva à Paris, où il lui arriva une belle aventure. Je fus fort étonnée, ſans le ſavoir arrivé, comme je me promenois, de le voir entrer dans le jardin de Choiſy; je trouvai fort à redire à ſon retour, à quoi il n'eut rien à répondre, ni aux raiſons qui le devoient obliger de demeurer plus long-temps à Lauzun : il dit ſeulement qu'il s'ennuyoit, & qu'il n'aimoit pas la campagne. C'étoit la veille de la Touſſaints, il s'en retourna, & ſa viſite fut fort courte : il n'aime pas à être contrarié, quoiqu'il contrarie volontiers les autres. Un jour ou deux après, un homme qui étoit amoureux d'une Demoiſelle qui étoit à l'Abbaye-aux-Bois, crut avoir un rival; il vit ſortir du même lieu un homme en chaiſe, il fit arrêter les porteurs, & commença par lui dire qu'il lui donneroit mille coups. M^r^. de Lauzun ſortit, & parla, & cet homme lui fit de grandes excuſes, & lui dit : Je crois, pour qui il avoit deſſein : on ſe moqua fort de lui,
&

& il l'a bien désavoué. Je le sus quelques jours après, quoiqu'on eût pris grand soin de me le cacher, comme on faisoit tout ce qui le regardoit. Au retour de Chambord, Me. la Princesse d'Harcourt, qui s'attache fort à la faveur & peu aux personnes, donnoit tous les jours à connoître son caractere, & combien son amitié étoit intéressée : quand Me. de Montespan y étoit, elle ne bougeoit de chez elle, & elle a diminué comme la faveur. Il y en avoit encore assez en ce temps-là pour en être importunée, & elle disoit toujours : Cette créature est bien accablante, elle est parleuse, fort sotte & impertinente en ses manieres, quoiqu'elle fasse la dévote. Elle étoit un soir de bonne heure chez Me. de Montespan ; comme j'y fus pour être plus à portée pour le souper, elle nous dit : Vous ne me demandez pas des nouvelles de mon affaire avec Mlle. de Guise, elle ne veut pas que la principale Terre de sa Maison, & dont ses ancêtres qui étoient de si grands personnages portoient le nom, tombe en des mains étrangeres ; elle a voulu choisir le plus digne sujet de sa Maison, & celui en qui les créanciers ont plus d'assurance pour leurs dettes, & par la probité avec laquelle on agira avec eux. Madame de

Montefpan lui dit : Quel conte ! Tout le monde connoît Mr. votre mari ; on fait votre peu d'argent, & on ne fauroit croire qu'on fe fie plus à vous qu'à d'autres : je vous demande pardon fi je vous parle ainfi, on fe moquera de vous fi vous faites ces contes à d'autres gens ; pour moi je ne dirai mot. Elle lui rabattit fort bien fa vanité fur leur mérite, leur probité, & leur argent comptant : affurément ce font les derniers de la Maifon de Lorraine.

Je paffai à mon ordinaire l'hyver à aller & venir de Paris à Verfailles. Mr. de Lauzun venoit tous les foirs à l'heure du jeu chez moi ; fon humeur périodique lui continuoit toujours ; encore que je le connuffe bien, & que j'en fuffe fort laffe, je voulois foutenir la gageure, & je ne voulois pas, après avoir tant fait pour lui, le laiffer-là fans achever, c'eft-à-dire, le faire Duc, & qu'il retournât à la Cour. La faveur de Me. de Maintenon augmentoit, celle de Me. de Montefpan diminuoit ; le Roi y alloit pourtant tous les jours avant & après fouper ; elle étoit encore maîtreffe de fes enfants. Mr. de Montchevreuil étoit Gouverneur de Mr. le Duc du Maine ; il fe caffa un bras, cela obligea de mettre Mr. de Juffac auprès de lui. C'étoit un homme d'efprit qui avoit eu

l'honneur d'être à Monsieur Capitaine de la porte, le Roi l'avoit donné Gouverneur à Mr. de Vendôme. Il avoit de l'esprit, savoit la Cour, & avec cela des manieres particulieres; étoit savant, faisoit joliment des Vers, & écrivoit bien. Me. de Montespan ne le connoissoit point, elle me demanda quel homme c'étoit. Je crois que c'étoit Me. de la Fayette qui lui en parla. Mr. le Duc de Verneuil mourut, le Roi donna le Gouvernement de Languedoc à Mr. du Maine: dès l'instant que le Roi en eut la nouvelle, il l'envoya querir pour lui dire qu'il le lui donnoit, & lui dit d'aller à ma chambre me le dire. Je montai chez le Roi qui étoit dans la galerie, il vint au-devant de moi, & me dit: Il faut bien que je lui fasse du bien à votre exemple, je ne lui en saurois tant faire que vous lui en avez fait, je crois vous avoir fait plaisir. Je lui répondis: J'en viens remercier V. M.; puis j'allai chez Me. de Montespan, où je trouvai Mr. le Duc de Noailles. Le Roi m'avoit dit qu'il le faisoit Commandant en Languedoc sous Mr. le Duc du Maine, comme Mr. le Maréchal de Schomberg l'avoit été sous Monsieur. Je lui fis compliment, il me dit qu'il s'en alloit chez moi pour me le dire; il me pria de parler au Roi pour le Chevalier d'Aulnay, qui

étoit Lieutenant des Gardes de Mr. de Verneuil, afin qu'il le fût de Mr. le Duc du Maine. Il avoit été son Page, je le connoissois, & j'étois bien-aise de faire plaisir à un Gentilhomme qui avoit été à mon oncle; Me. de Montespan dit qu'elle en parleroit aussi au Roi. Mr. de Noailles dit qu'il étoit propre à cela, & qu'il en répondoit. J'en parlai, & l'affaire ne fut pas difficile à faire. Le Roi ne parla tout le soir que de ce Gouvernement, il étoit bien-aise d'avoir fait cela; Mr. le Prince de Conti l'avoit demandé, & Me. la Princesse de Conti le demanda pour Mr. son mari; ils furent tous deux fort fâchés, & en témoignerent publiquement leur ressentiment. On dit que Monsieur l'avoit aussi demandé, & que le Roi avoit répondu que pendant la vie du feu Roi, mon pere & mon oncle n'ont jamais eu que celui d'Auvergne, & on n'en donne point aux Fils de France. Mr. le Prince de Conti n'avoit pas une conduite qui fût agréable au Roi, il hantoit beaucoup de gens qui ne lui plaisoient pas, il se donnoit des airs de libéralité, qui en étoient plutôt de déréglement; il empruntoit pour donner, sans songer s'il seroit en état de payer, & ses amis disoient: Les Princes ne sauroient trop donner, ils ne

manquent jamais de rien ; mais quand on meurt ſans avoir payé, ces ſortes de louanges ne ſauvent pas les gens. Il avoit paru fort dévot dans ſa jeuneſſe, tout d'un coup il avoit planté-là ſes amis réglés, & la dévotion, pour être toujours avec des débauchés, & ſe piquoit de l'être: ces inégalités ne conviennent à perſonne. Il étoit beau & bien fait, & on voyoit bien à ſa taille qu'il étoit fils d'un boſſu auſſi-bien que Mr. ſon frere, que l'on nommoit le Prince de la Roche-ſur-Yon. Mr. le Prince de Conti n'avoit point de nom à lui donner ; il me demanda la permiſſion de lui faire porter celui-ci, dont j'ai la terre, & qu'un cadet de la Maiſon de Montpenſier avoit porté. Mr. le Prince de Conti avoit beaucoup d'eſprit, & un eſprit ſavant, contraint & diſtrait, qui convenoit mieux à la dévotion qu'à la galanterie. J'ai oui-dire que le Roi ordonna à Mr. de la Feuillade de le faire ſuivre par un Officier des Gardes, qu'il s'en apperçut, & qu'il eut un grand démêlé avec lui ; je n'en ſais pas le détail, & je n'ai ſu ceci qu'après ſa mort. Il eut un démêlé avec le Chevalier de Lorraine, que j'ai oublié de dire qui étoit revenu d'Italie plus favori de Monſieur que jamais. Cette affaire fit grand bruit, & tel que

cela ſera écrit en bien des endroits, je n'en ai pas chargé ma mémoire. Toutes ces circonſtances déplurent fort au Roi, & firent qu'il le traita moins bien qu'il n'avoit accoutumé.

La Cour fit un voyage à Compiegne, & enſuite en Allemagne; je n'y allai point, je demeurai à Choiſy. Ces voyages de la Cour donnoient beaucoup de chagrin à Mr. de Lauzun, & m'attiroient de grands reproches tous les jours au-lieu de remerciments; il ne me parloit jamais ſans m'en faire. Il me dit un jour que tout le monde s'étonnoit de la maniere dont je le traitois, le peu de cas que je faiſois de lui, qu'il devroit tout faire chez moi comme le Chevalier de Lorraine chez Monſieur, qu'il me feroit mieux ſervir que je n'étois, que mon équipage ſeroit plus propre, plus magnifique; que je ne devrois pas prendre qui que ce fût que de ſa main, quand j'aurois affaire d'argent le lui demander, qu'il feroit bien mieux rendre compte à mon Tréſorier que mes gens ne font. Je répondis à cela qu'il n'y penſoit pas bien quand il me faiſoit ce diſcours, qu'on ſe moqueroit bien de moi; & vous avez tant blâmé Monſieur de ſe laiſſer gouverner, voudriez-vous que je donnaſſe dans la même faute? J'aurois bien à faire,

quand je voudrois de l'argent, de vous en envoyer demander. Une autre fois il me dit qu'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, fans favoir où donner de la tête, qu'il auroit cru que j'aurois fongé dès qu'il a été forti de prifon à lui faire meubler un logis, faire un équipage, & qu'il n'avoit rien trouvé; que c'eft ce qui l'a obligé d'acheter une maifon dans l'Ifle Notre-Dame pour n'être pas comme un gueux; que fi je faifois bien, j'ôterois mes Pages & de mes gens qui étoient du côté de Choify, que je lui ferois faire un appartement bien meublé, & qu'il y viendroit quelquefois loger, que je lui ferois ordonner une table, & qu'il pourroit y mener de fes amis manger, que cela auroit un bon air, & que je devrois avoir auffi un carroffe à fix chevaux qui ne fût que pour lui quand il logeroit dans cet appartement. Ces difcours ne fe faifoient pas en même jour, il les partageoit tantôt par forme de reproche, & grondoit, & tantôt il demandoit gracieufement : il n'étoit jamais un quart-d'heure de même maniere. Après qu'il avoit ainfi parlé, je lui répondois: Vous vous moquez, ce font des vifions, il n'eft pas poffible que vous penfiez cela. Le Roi, ne le comptez-vous pour rien? Souffriroit-il cela? En vérité, vous devriez

faire plus de réflexion à ce que vous dîtes, & comprendre que si je le voulois faire, vous ne le devriez pas vouloir, par la véritable affection que vous devez avoir pour moi. Il ne dit mot. Comme le temps de Forges vint, avant que de partir pour Eu, j'allai dire adieu à Mr. Colbert; nous nous promenâmes lui & moi une heure & demie dans son cabinet à parler de Mr. de Lauzun. Il me disoit : Il empire ses affaires, il ne sait ce qu'il fait, il tient des discours qui lui nuiroient s'il les faisoit à d'autres qu'à moi. Je le pressai fort de me les dire, il ne voulut pas; enfin, je lui dis : Il m'en fait de bien extraordinaires, & me cite beaucoup le Chevalier de Lorraine. Nous nous contâmes l'un à l'autre tout ce qu'il avoit dit, & il se trouva qu'il nous avoit tenu les mêmes discours; qu'il lui avoit répondu : Si Mademoiselle étoit capable d'agir ainsi, le Roi vous chasseroit, & ne souffriroit pas qu'elle jouît de son bien; il y mettroit quelqu'un pour le gouverner. Il ajouta : Je vous plains fort, Mademoiselle, d'avoir fait du bien à un homme qui en est si peu reconnoissant, & qui ne vous donne que du chagrin; Dieu veuille qu'il change! je crains bien qu'il ne le fasse pas, & que vous ne soyez obligée de de-

mander au Roi avec autant d'empressement que l'on le chasse, que vous en avez eu à le faire revenir ; vous trouverez de la différence, l'un s'obtiendra plus promptement que vous n'avez fait l'autre. Cette conversation m'étonna, d'ailleurs j'eus beaucoup de sujet d'être fort contente, il entra dans des grands détails de mes affaires : dès que vous serez de retour, je veux travailler avec Rollinde à vos affaires, il faut que votre bien augmente, que vous trouviez toute la facilité pour cela par le Roi, je veux que l'on me donne part de tout, je crois que vous le trouverez bon; enfin il n'y eut marque d'affection qu'il ne me donnât, & cela fort sincérement, il étoit homme de bonne foi.

Mr. de Lauzun vint à Eu peu de jours après que j'y fus; il alloit souvent à la chasse, ce qui faisoit qu'il ne s'ennuyoit pas tant que l'autre année. Un jour qu'il se promenoit avec moi dans la galerie, il me tint de longs discours sur son retour à Paris & à la Cour, & sur les mauvais offices qu'on lui rendoit, & qu'on croyoit qu'il avoit de grandes prétentions sur mon bien ; qu'il n'y songeoit pas ; & que si je le croyois, je le donnerois tout à Me. de Montespan pour aller après elle au Comte de Toulouse ; que je la ferois appeller Me.

de Montpensier, afin de ne plus porter le nom de ce vilain homme qui lui étoit si odieux; & que l'on me donnât une pension plus forte que mon bien; que je n'aurois plus besoin de gens d'affaires; que je saurois ce que j'avois de bien à point nommé, & que je serois fort heureuse. Je lui dis : Le Roi & Mr. Colbert ne sont pas immortels, où est la garantie? Si cela arrivoit, n'en seroit-ce pas une bonne que Me. de Montespan? J'ai assez donné, je n'en donnerai pas davantage, & vous me donnez un mauvais conseil. Il appella la Comtesse de Fiesque, & lui dit : Comtesse, écoutez ce que je dis à Mademoiselle, & si elle ne devroit pas le faire; & recommença ce que je viens de dire, & ajouta que je ne pouvois pas mieux faire.

La Cour étoit de retour, on ne parloit que de plaisirs dans toutes les lettres. Un jour j'avois pris médecine pour finir mes eaux; Mr. de Lauzun étoit à la chasse, j'avois reçu des lettres de l'Ordinaire, qui ne parloient point de la Reine; j'entrai dans mon cabinet, il faisoit chaud, je n'avois pas fermé la porte, j'entendois quelqu'un derriere moi, je vis un Page que j'avois laissé à Paris. Je lui demandai : Qu'est-ce que c'est? Il me dit, Mr. de Jarnac m'envoye vous dire que la Reine

eſt morte. Je pris mes lettres ſans les ouvrir, & je revins dans un ſallon où tout le monde étoit étonné & en pleurs. J'envoyai chercher Mr. de Lauzun; on le trouva qui revenoit, je courus au-devant de lui au haut du degré; on étoit ſi troublé que l'on ne ſavoit ce que l'on faiſoit. Je lui dis, Monſieur, que dites-vous de la nouvelle? Il me répondit : Je n'en ſais point. Je la lui dis. Il faut faire mettre en priſon les gens qui ſont aſſez hardis pour dire de pareilles ſottiſes, me dit-il; oſe-t-on parler ainſi de la Reine? Il fut une heure à parler ſur ce ton-là, ce qui nous ſurprit fort : à la fin on lui montra les lettres, & il convint que les Reines ſont mortelles comme les autres. Quand le valet-de-pied que je lui avois envoyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit: Je ne ſais à quoi il tient que je ne te donne de mon épée dans le ventre : ce pauvre garçon fut fort effrayé, & moi bien étonnée de ce diſcours. Tout le ſoir ſe paſſa en lamentations, ma médecine me demeura dans le corps. Je partis le lendemain, je croyois arriver en deux jours : la médecine ne m'empêcha pas de dormir au premier gîte; & comme la premiere nuit que j'avois appris cette nouvelle, je n'avois pas dormi, auſſi je n'allai qu'en qua-

tre jours à Paris. Mr. de Lauzun alla devant, je le trouvai à mon arrivée avec le deuil : on ne parloit que de la mort de la Reine. J'allai le lendemain à Fontainebleau, je fus descendre chez Me. de Montespan, qui étoit à la promenade avec Monsieur ; ils revinrent, Monsieur ne voulut pas que je misse ma mante, parce qu'elle sentoit bon. Monsieur me conta la mort de la Reine ; & dans son récit, il tira une boîte de ces senteurs d'Allemagne, & me dit : Sentez, je l'ai tenue deux heures sous le nez de la Reine comme elle se mouroit : je ne la voulus pas sentir. Me. de Montespan disoit : Voilà des récits de gens bien affligés. Il me conta tout ce que l'on faisoit. Il est toujours fort occupé de cérémonies. Je montai en-haut, j'allai dans le cabinet du Roi, qui me parut fort triste ; puis on soupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte, je restai quelques jours à Fontainebleau, puis je m'allai reposer à Choisy ; je ne faisois que quitter mes eaux, cela me dispensa de lui allai donner de l'eau bénite en cérémonie avec Madame, & d'accompagner son corps, ce qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les Mousquetaires qui la menerent, chasserent dans la plaine de St Denis, & on rit beaucoup

dans les carrosses. Madame de Montespan vint à Choisy, comme elle retournoit à Fontainebleau; elle en étoit fort scandalisée, elle lui avoit rendu ses devoirs pendant sa maladie à merveille; & comme c'est une femme d'esprit, elle sait bien ce qu'il faut faire. Après m'être un peu reposée, je retournai à Fontainebleau. Le premier voyage j'avois vu un moment Mr. Colbert, il partit pour Versailles, & étoit déja malade; quand le temps du service fut venu, je m'en retournai à Choisy, & me rendis à Paris le jour que Monseigneur & Madame s'y devoient rendre: nous allâmes à Saint-Denis ensemble, & nous résolûmes de ne nous pas quitter le temps que nous serions à Paris. Lorsque nous entrâmes dans l'Eglise de St. Denis, Madame & moi nous nous mîmes fort à pleurer de voir les Officiers de la Reine qui pleuroient beaucoup, & cela continua tout le Service à la vue d'une Chapelle ardente au milieu du Chœur, qui est un terrible spectacle à nous qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint-Denis sont toujours fort tristes, c'est un lieu où sont nos peres, & où nous serons enterrés avec eux. La Reine étoit une bonne-femme, je l'aimois, & je n'ai à me reprocher

que de ne l'avoir pas assez ménagée; si j'avois voulu, j'aurois été sa favorite, & j'ai toujours fort négligé de gouverner personne; je ne pouvois me contraindre pour rien que pour mes grands devoirs, à quoi je ne manque pas. Quand on sort de ces lieux-là, on est las, chacun s'en va chez soi, Monseigneur alla pourtant le soir chez Madame. Le lendemain il alla à Versailles. J'allai chez Madame d'assez bonne heure. Le soir comme nous allions sortir pour aller aux Tuileries voir Monseigneur, Monsieur qui marchoit devant rentra pour nous dire que le Roi étoit tombé, & qu'il s'étoit cassé le bras; c'étoit Mr. le Marquis de Mosny qui étoit parti sur le champ pour porter cette nouvelle sans qu'on l'en eût chargé. J'allai chez Monseigneur, je vins chez Monsieur, nous continuâmes notre chemin, & allâmes chez Monseigneur qui parloit à du Saussoi, Ecuyer du Roi. Le Roi l'avoit envoyé pour dire que le bras n'étoit que démis, que son cheval étoit tombé dans un fossé, & avoit fait tomber le Roi; qu'on lui avoit bandé le bras avec la cravatte de Guery, Officier des Gardes, & qu'il étoit revenu à Fontainebleau, avoit remonté le degré à l'ordinaire; que Felix lui avoit fort bien remis le bras, & que ce ne feroit

rien; qu'il avoit de la douleur; qu'il défendoit à Monſeigneur & à Monſieur d'y aller, & qu'on achevât la cérémonie du Service qui ſe devoit faire. Monſeigneur devoit voir ce ſoir-là un cheval qui comptoit, & qui faiſoit des merveilles avec le pied, que l'on montroit à la Foire St. Laurent qui tenoit pour lors, & où le Roi nous avoit à tous défendu d'aller, ni au Cours, ni aux Tuileries. On ne jugea pas que cela dût empêcher ce médiocre divertiſſement; que ſi l'on ramenoit le cheval ſans l'avoir vu, on diroit que le Roi ſeroit plus mal: ainſi on eut cet amuſement. Auſſi-tôt après que nous y fûmes arrivés, comme Mr. de Lauzun faiſoit ſa cour à Monſeigneur, il ne le quitta point tout ce voyage. Après le Service de Notre-Dame, où je dis des nouvelles du Roi aux Préſidents & aux Gens du Roi qui étoient proche de moi, j'en avois eu à minuit, & Monſeigneur n'en avoit pas de plus fraîches, on cauſa un peu; c'eſt une matiere aſſez grande pour parler, & on a aſſez de plaiſir en pareille occaſion de débiter les nouvelles quand elles ſont bonnes. Après le ſervice, Monſeigneur & Monſieur partirent, & Monſieur ne voulut pas que Madame partît que le lendemain; je n'oſai pas partir ſans elle, & nous

partîmes le lendemain de fort bonne heure. A notre arrivée nous allâmes chez le Roi qui étoit dans son lit ; il nous conta son aventure, & qu'il avoit beaucoup souffert. Nous y retournâmes le soir, & il commença à se lever, & vint un moment chez Me. la Dauphine, & Monsieur alloit chez lui.

Avant que de passer plus avant sur tout ce qui arriva en ce temps-là à la Cour, où il arriva assez d'affaires, je veux conter une remarque considérable que Madame m'a contée elle-même au sujet du bras du Roi. Elle songea un jour devant, qu'elle étoit à la chasse avec le Roi, qu'il étoit tombé, & qu'elle avoit eu une terrible frayeur. Je lui dis : Les songes ne signifient rien. Elle ajouta : Les miens ne sont pas comme ceux des autres. Cinq ou six jours avant que la Reine tombât malade, je lui contai, dit-elle, & à Madame la Dauphine, que j'avois fait un songe horrible, que j'étois entrée dans une Eglise que je ne connoissois point, qui étoit toute tendue de noir, & qu'on avoit ouvert une cave à un des côtés de l'Autel ; qu'on y est descendu, & que ces gens-là ont dit : Il n'y a point de place ; qu'ils ont rangé les bieres, & qu'ils ont dit qu'ils avoient trouvé le caveau plus long qu'ils ne

croyoient, & qu'ils y avoient mis le corps de Madame : & je m'éveillai là-deſſus fort étonnée. La Reine dit : C'eſt pour moi aſſurément ce ſonge, j'ai fait la même remarque au ſervice de la Reine d'Angleterre, & que le caveau eſt placé de la même maniere. Madame fut fort fâchée d'avoir dit cela, & il ſe trouva que le caveau étoit plein, & que l'on fit une rupture pour mettre le corps de ma mere, qui étoit tout au bout. Je la ſuppliai de ne jamais ſonger de moi.

La nouvelle de la mort de Mr. de Colbert vint le 6 de Septembre. Je fus très-fâchée ; je dis au Roi qui alloit à la meſſe : V. M. veut bien que je prenne part à la perte qu'elle a faite. Il donna ſa Charge de Contrôleur-Général à Mr. le Pelletier, Conſeiller d'Etat ; & comme il ſe levoit dans ce temps-là, il donna un ſouper dans la chambre de l'ovalle, qui eſt un cabinet où il n'y avoit que 10 ou 12 perſonnes. Avant ſouper on fit une loterie de bijoux ; le Roi avoit partagé avec Monſeigneur ſes pierreries & ſes bijoux, les paſtilles étoient encore dans les boîtes. Avant que le monde fût venu, Me. la Dauphine & moi fûmes long-temps avec le Roi : il n'y avoit que Me. de Richelieu ; il dit qu'il avoit ôté la Charge des bâti-

ments à Blainville, & que c'étoit un pareſſeux qui n'en étoit pas capable. Je lui dis : Il y a long-temps que je l'ai oui dire à V. M., & qu'elle lui ôteroit cette Charge ; j'aurois ſouhaité que V. M. l'eût fait devant la mort de ſon pere, ou qu'elle eût un peu attendu ; je crains que cela ne faſſe pas un bon effet dans le monde : je demande pardon à V. M. de parler ſi librement, je crois qu'elle ne le trouvera pas mauvais. Il me dit : Cela étoit réſolu, & je l'avois dit à ſon pere, il s'y attendoit, & voyoit bien que je ne pouvois faire autrement. Quand on manda à Bourbon, où étoit Me. de Louvois, que l'on avoit donné cette Charge à Mr. ſon mari, elle dit : Je ne m'en réjouis pas, on en fera un de ces jours autant à mes enfants.

Quelques jours avant, on eut nouvelle que l'armée qui n'avoit rien fait cette campagne avoit aſſiégé Courtrai ; Mr. de Vermandois partit pour s'y en aller, Mr. de Lauzun partit auſſi de Paris pour faire ce voyage. Il y avoit peu que Mr. de Vermandois étoit revenu à la Cour, le Roi n'avoit pas été content de ſa conduite, il s'étoit trouvé dans des débauches, & ne le vouloit point voir ; il étoit fort retiré ſans voir perſonne ; il ne ſortoit que pour aller à l'Académie, & le matin pour

aller à la Meſſe : ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au Roi. Ce ſont de ces hiſtoires que l'on ne ſait point, & que l'on ne voudroit point ſavoir : cela donna beaucoup de chagrin à Me. de la Valliere ; il fut fort prêché, il fit une confeſſion générale, & on croyoit qu'il ſe fût fait un fort honnête homme. Après que le Roi fut guéri, j'allai à Eu fort fatiguée des cérémonies des morts, elles m'avoient donné des vapeurs : c'étoit après la Notre-Dame de Septembre, Me. de Monteſpan m'envoya un Courier. Elle m'écrivit que Mr. de Vermandois étoit mort ; que le Roi avoit donné ſa Charge d'Amiral à Mr. le Comte de Toulouſe. Il tomba malade au ſiege de Courtrai d'avoir trop bu d'eau-de-vie ; on dit qu'il avoit donné de grandes marques de courage, & on ne parloit de ſon eſprit & de ſa conduite que comme l'on a accoutumé ſelon que l'on aime les gens. Pour moi je n'en fus pas fâchée, j'étois bien-aiſe que Monſieur du Maine n'eût aucun de ſes freres devant lui. Quand j'arrivai à Paris, la ſaiſon étoit avancée, & les plaiſirs étoient ſurſis par la mort de la Reine ; il n'y avoit que cette circonſtance qui en fît ſouvenir & le deuil, ſans cela elle étoit oubliée. Me. la Dauphine occupa ſon appartement.

Quand Mr. de Lauzun revint de l'armée, j'étois à Eu, il en passa assez près, il ne prit pas la peine d'y venir, & il me manda de Paris qu'il avoit été étonné de ne m'y pas trouver. Quand j'arrivai, il vint au-devant de moi, je le trouvai à la porte de Pontoise; il me dit qu'il avoit couché à Beaumont, où il croyoit me trouver. Il ne me parla que de la perte que le Roi & l'Etat avoient faite de Mr. de Vermandois, & le mettoit au-dessus des plus grands hommes qui eussent jamais été. Je lui dis: Modérez ces louanges pour qu'on les puisse croire, un homme de cet âge ne peut avoir toutes les qualités que vous lui donnez. Après tout ce que l'on avoit dit de Me. de la Valliere, il ne lui convenoit point de louer ainsi son fils, il me sembloit que c'étoit pour dépriser Mr. du Maine, de dire que personne ne l'égaleroit jamais. Je lui en dis mon sentiment aussi inutilement qu'à l'ordinaire, il n'étoit pas encore tout-à-fait corrigé. Il se mit plus que jamais dans le grand jeu; il alloit chez le Président Robert, où étoit souvent la Présidente le Brun, qui est une femme assez bien faite, qui n'est pas trop jeune: il en faisoit l'amoureux, & l'alloit attendre au sortir de la Messe des Quinze-Vingts, l'accompagnoit à son carrosse avec

des respects admirables : on dit qu'elle se moquoit fort de lui. Cette Eglise, quoique de fondation Royale, me paroît trop crottée pour qu'il s'y passe des scenes que l'on pût mettre dans un Roman de M^{lle}. Scudéry. Cette Présidente a épousé M^{r}. de Courtenai. M^{r}. de Lauzun étoit fort inquiet de ses affaires, & en tourmentoit les autres : un jour à l'appartement, M^{e}. de Montespan me dit qu'elle me vouloit entretenir; nous allâmes dans la galerie, je la trouvai de fort mauvaise humeur sans savoir de quoi, ni à qui elle en vouloit. Elle me gronda sur mille affaires que je ne comprenois pas, & me cita souvent M^{r}. de Lauzun : je crus qu'il avoit tâché de nous brouiller, je m'en allai dans la salle où le Roi jouoit au Billard. M^{e}. de Maintenon y étoit, qui me dit : Qu'avez-vous, je vous trouve toute étonnée ? Je lui dis : Ce n'est rien. D'où venez-vous ? Je viens de me promener dans la galerie avec M^{e}. de Montespan. Je vois bien ce que c'est, elle vous a grondée, vous avez cela de commun avec votre cousin germain, elle l'a souvent grondé, & il ne s'en est pas vanté. Je vous connois, vous êtes tous faits les uns comme les autres.

Le lendemain M^{e}. de Montespan me

ſit froid, je ne ſavois ce que c'étoit. Mr. de Lauzun m'écrivit une grande lettre, pour demander au Roi qu'il le fît ſervir d'Aide-de-Camp auprès de ſa perſonne; qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit; que s'il lui vouloit rendre juſtice, il le feroit ſervir de Lieutenant-Général devant tous les autres, à prendre du temps qu'il l'a été. Il me piquoit d'honneur de faire ſon affaire, comme s'il eût été honteux que l'on m'eût refuſée, & que je ne m'en plaigniſſe pas. J'allai chez Me. de Maintenon; je lui dis : Je ne ſais plus de quel côté me tourner; tout le monde me gronde, voyez la lettre que Mr. de Lauzun m'écrit, vous ſavez ſi je ne veux pas qu'il vienne, & ſi je m'y oppoſe; je vous prie tous les jours de vous en vouloir mêler, & vous me refuſez. Elle me dit : Faites-lui réponſe, & me la montrez, je vous ſupplie. J'allai écrire à ma chambre, & je la lui portai; il me ſemble que je lui mandois que je lui avois donné aſſez de preuves que je ſouhaitois ſon élévation, & de le voir auprès du Roi; que je ne ſavois point ſi c'étoit par ma conduite que cela s'étoit détruit; qu'il devoit ſonger d'où cela pouvoit venir, pour tâcher d'y donner remede. Elle étoit plus étendue, & en voici le ſens. Me. de Maintenon en fut con-

tente. Je les montrai toutes deux à M^e^. de Montespan, qui me dit : Tout cela sont des paroles qui ne concluent rien ; & elle ne me paroissoit pas de bonne humeur. J'allai chez elle à mon ordinaire, & je ne cherchai point d'être tête-à-tête avec elle. Un soir avant le départ du Roi, elle me dit : Si M^r^. de Lauzun s'en va à l'armée, qu'il reste auprès du Roi, qu'il le prie de le souffrir ; voulez-vous que le Roi le chasse, parce que vous ne l'en avez pas prié, & auriez-vous la cruauté de ne pas vouloir qu'il se raccommodât de cette maniere, puisque vous ne voulez pas agir ? Je me fâchai, & je lui dis qu'il me sembloit que ce n'étoit pas à elle de parler ainsi, quelle savoit quelle instance j'avois faite, & combien je l'avois priée & M^r^. Colbert de vouloir agir sans qu'il l'eût voulu faire, & combien elle m'avoit rebutée, moi qui ne devois avoir d'elle que des agréments, comme elle m'avoit tant dit de fois. Je m'emportai beaucoup, & elle aussi. Voulez-vous que je dise au Roi que vous ne voulez pas que M^r^. de Lauzun aille à l'armée ? Je lui dis : Au contraire, je demande qu'il y aille, que le Roi le lui accorde à ma très-humble priere. Je ne compris point ce discours, je ne le comprends pas encore. Je l'allai voir : elle

me dit : J'ai parlé au Roi dans le ſens que vous avez voulu, & je plains fort Mr. de Lauzun.

Après que le Roi eût dîné, il me parla, & me dit : Me. de Monteſpan m'a parlé ſur Mr. de Lauzun d'une maniere que je ne comprends pas; voulez-vous conſentir qu'il aille à l'armée ſans que vous m'en priiez? Je trouve cela ridicule, j'ai mes raiſons pour ne le pas voir; quand je pourrai le faire, j'en ſerai bien-aiſe pour l'amour de vous, point pour lui; je ne lui accorderai jamais rien ſans votre participation, il doit tout tenir de vous, il n'eſt pas temps, êtes-vous contente? Je lui répondis : Je dois l'être des bontés de Votre Majeſté, voilà mon intention, & je n'y entends pas myſtere. Le lendemain il s'en alla ; j'allai à Paris, & j'y fus un jour ſans que Mr. de Lauzun me vînt voir. J'allai à St. Joſeph; comme j'y arrivai, je trouvai Me. de Monteſpan dans la rue, qui partoit; nous nous fîmes un adieu aſſez froid. Monſieur étoit demeuré pour quelques jours à Paris, Mr. de Lauzun me vint voir, j'allai à lui avec un air enjoué, & lui dis : Il faut que vous vous en alliez à Lauzun ou à St. Fargeau, puiſque vous ne ſuivrez pas le Roi; il ſeroit ridicule que vous demeuraſſiez à Paris, & je ſerois fort

fort fâchée que l'on crût que c'eſt moi qui ſuis cauſe que vous y demeurez. Il me dit : Je m'en vais, & vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. Je lui répondis : Elle auroit été heureuſe, ſi je ne vous avois jamais vu ; & il vaut mieux tard que jamais. Vous avez ruiné ma fortune, me répliqua-t-il, vous m'avez coupé la gorge, vous êtes cauſe que je ne vais point avec le Roi, vous l'en avez prié. Et tout cela eſt faux, lui dis-je, il peut dire lui-même ce qui en eſt. Il s'emporta beaucoup, & moi je demeurai dans un fort grand ſens froid. Je lui dis : Adieu donc, & j'entrai dans ma petite chambre, j'y fus quelque temps, je rentrai, & je le trouvai encore. Les Dames qui étoient là me dirent : Ne voulez-vous pas jouer? J'allai à lui, lui diſant ; A propos, tenez votre réſolution, & allez-vous-en. Il ſe retira, & alla chez Monſieur lui dire que je l'avois chaſſé comme un coquin, & ſe plaignit fort de moi. Quand j'eus conté à Monſieur comme l'affaire s'étoit paſſée, il trouva qu'il avoit beaucoup de tort ; les jours qu'il reſta à Paris, il les employa à jouer & à perdre ſon argent : il partit, ſon équipage étoit tout prêt, je n'ai jamais ſu ni compris ce que c'étoit que tout cela. Il alla au ſiege de Luxembourg que

faiſoit Mr. le Maréchal de Créquy, qui étoit ſon meilleur ami, & à qui il avoit beaucoup d'obligation. Vauban, qui a part à tous les ſieges que l'on fait préſentement plus que tous les Genéraux d'Armée, eut quelque démêlé avec Mr. le Maréchal; Mr. de Lauzun prit ſon parti, & ſe mit à décrier la conduite du Maréchal; il en uſoit mal avec tout le monde. Mrs. les Princes de Conti y firent des merveilles; l'aîné étoit à la tête d'un Régiment, & n'étoit pas plus content qu'à l'ordinaire; il prit la réſolution de s'en aller en Hongrie; il partit ſans prendre congé du Roi; le Comte de Soiſſons à qui il en avoit parlé, en avertit le Roi, on courut après, & on le rattrapa en Lorraine, & il revint. Un jour à table, je ne ſais chez qui, il dit que ceux qui l'avoient décelé étoient des coquins & de malhonnêtes gens. Mr. le Comte de Soiſſons y étoit; comme il fut un peu embarraſſé, & que l'on diſoit dans le monde que c'étoit lui qui avoit donné cet avis au Roi, ceux qui étoient-là rompirent la converſation, & on accommoda l'affaire.

J'avois oublié, & j'ai ſouvent dit cela, ce qui n'eſt pas agréable à répéter, je n'écris point pour me faire louer, ni pour faire dire que rien n'eſt mieux écrit; Me.

de Montespan m'a dit vingt fois quand elle se mettoit en colere, que j'y étois & qu'elle s'y mettoit aussi : Je meurs d'envie de vous rendre cette donation. Je lui disois : Madame, passez-la cette envie, vous me feriez plaisir. Et qu'est-ce que cela au prix de ce que le Roi lui peut donner ? Le Roi est bien puissant, & il peut donner à Mr. du Maine des Charges & des Gouvernements ; cependant 50000 écus de rente en Souveraineté à un homme à qui cela peut donner un rang, il faudroit bien de l'argent pour faire cette somme, & les Rois ne donnent guere une si grande somme ; des démembrements du Domaine, on n'en fait point pour les Bâtards. Autre oubli. Mr. de Seignelay venoit assez souvent chez moi, & depuis la mort de son pere, il a continué de garder de grandes mesures avec moi, & Mr. de Lauzun y venoit tous les jours, & l'y trouvoit : un jour entre les autres, il m'avoit dit qu'il n'étoit pas content de Mr. de Seignelay à l'égard de sa Charge de Bec-de-Corbin qu'il ne vouloit pas perdre. Mr. de Seignelay y vint, je lui en parlai ; il me répondit : Mr. de Lauzun me veut faire une querelle d'Allemand, il desire de moi une impossibilité, il fera tout ce qu'il lui plaira ; sans vous il y auroit long-temps que je

lui aurois fait fermer ma porte ; c'eſt un homme d'un mauvais commerce, & où il n'y a nulle ſûreté, & je m'étonne que vous ne vous en apperceviez pas auſſi-bien que les autres. Je fus fort fâchée de ce diſcours. Je lui veux parler devant vous, vous verrez l'embarras où il ſera. J'appellai Mr. de Lauzun. Je lui dis : Je parle de vous à Mr. de Seignelay, je trouve que vous avez tort de vouloir ce qu'il ne peut faire : il eſt aſſez de mes amis pour avoir de la bonté pour vous ; Mr. Colbert en avoit tant, & vous lui étiez ſi obligé, que Mr. de Seignelay ne voudroit pas en mal uſer avec vous. Il fut fort embarraſſé, & Mr. de Seignelay lui fit des honnêtetés d'une maniere fiere, & dit : Je fais ce que je dois à Mademoiſelle ; & par rapport à elle, vous verrez comment j'en uſerai toujours avec vous. Quand il fut ſorti, Mr. de Lauzun peſta fort contre lui, & je ſoutenois que Mr. de Seignelay n'avoit pas tort.

Me. de Noailles, qui témoignoit être des amies de Mr. de Lauzun, en parla fort librement : un ſoir elle me dit qu'elle l'avoit vu, & qu'il étoit au deſeſpoir d'être mal avec moi, qu'il ne pouvoit plus après tous les tours que je lui avois faits, me voir avec honneur ; qu'il avoit continué, qu'a-

près qu'il fut arrivé, Me. de Savoye avoit écrit au Roi pour le demander pour être Ambaſſadeur extraordinaire auprès de ſon fils qu'elle ne pouvoit plus tenir, & commander l'armée en ce pays-là, que je lui dis : Je ne me ſuis pas mêlée de cela, je ne l'ai ſu qu'après ; que j'avois prié le Roi de ne le faire pas ſervir à Luxembourg, diſoit-il, que ſon affaire étoit faite, que le Roi lui avoit promis. Je lui répondis encore que je ne ſavois ce que c'étoit, que j'avois parlé au Roi pour qu'il ſervît, qu'il m'avoit refuſée. Pour moi, dit Me. de Noailles, je lui ai dit : Après les obligations que vous avez à Mademoiſelle, il ſera mal-aiſé de vous juſtifier dans le monde : quand vous vous plaindrez d'elle, on trouvera toujours que vous avez tort. Elle me dit : Vous croyez donc que c'étoit une viſion que l'affaire de Savoye ? Je vais vous dire ce que Mr. le Chancelier le Tellier m'en a dit à l'occaſion de Mr. de Lauzun : Mademoiſelle me fait pitié, cet homme en uſe mal avec elle, il a bien peu de reconnoiſſance. C'eſt au commencement qu'il vint qu'il me dit cela ; le jour qu'il vit le Roi, il fut juſqu'à minuit avec mon fils, il lui parla du projet de Savoye ; que Me. de Savoye le ſouhaitoit paſſionnément ; que c'eſt le vrai moyen de l'éloigner

avec honneur. Que Mr. de Louvois lui avoit répondu : Comment se peut-il ? Vous sortez par le moyen de Mademoiselle, & vous entreprenez une affaire sans sa participation ? Vous sortez de prison, & vous demandez à commander l'armée du Roi sans titre ? Que dira le Roi de cette proposition ? Je le veux servir, dit Mr. de Lauzun, je ne puis demeurer inutile ; pour Mademoiselle, je lui ai obligation ; si c'avoit été de mon choix, elle ne se seroit pas mêlée de mes affaires, & dans la suite elle ne s'en mêlera plus. Mr. Colbert fait les affaires, la guerre n'est pas de son fait, je veux vous en avoir l'obligation. Mr. de Louvois fut fort étonné de ces discours, & des protestations que lui fit Mr. de Lauzun de vouloir être de ses amis, & il se moqua des manieres dont il en usoit pour cela. Il l'étoit allé chercher à Meudon à cheval le manteau sur le nez, & à Paris de même ; il ne disoit pas qu'il se cachoit, & on le voyoit bien, & tout cela par considération pour Mr. Colbert & pour moi. Me. de Montespan y avoit part aussi ; elle n'avoit aucune liaison avec Mr. de Louvois, au contraire elle n'avoit pas été contente de lui, & lorsqu'on proposa de marier sa fille avec son neveu de Mortemart, il répondit que sa fille n'avoit pas

aſſez de bien pour remettre les affaires de cette Maiſon, & elle le maria enſuite à la troiſieme fille de Mr. Colbert, qui reçut cette propoſition avec beaucoup de reſpect, & le tenoit à honneur. Les deux aînées avoient épouſé le Duc de Chevreuſe, fils de Mr. le Duc de Luynes; & l'autre, Mr. de Beauvilliers, fils de Mr. le Duc de Saint-Aignan; & Mr. de Seignelay en premieres noces, Mlle. d'Alegre, une très-grande héritiere d'Auvergne, qui mourut & laiſſa une fille qui eſt morte après : il a depuis épuiſé Mlle. de Matignon; & Mr. de Matignon n'avoit plus de garçon, ils étoient morts, il lui reſta deux filles : les autres s'étoient faites Religieuſes du vivant des freres; l'aînée épouſa le Chevalier de Matignon ſon oncle, & l'autre Mr. de Seignelay. Elle étoit fort riche, il y avoit plus de 40000 écus de rente dans cette Maiſon, une des plus illuſtres de France; la grand'mere étoit de la Maiſon d'Orléans-Longueville, fille de Bourbon; ainſi ils ont l'honneur d'être auſſi proches parents du Roi que Mr. le Prince. Marie de Bourbon étoit couſine germaine du Roi mon grand-pere; cela donna un grand air à Monſieur de Seignelay, qui naturellement avoit aſſez de vanité.

Mr. le Prince de Conti continuoit à

vouloir aller en Allemagne ; le Roi le lui permit & à Mr. son frere ; ils partirent avec un grand équipage ; force gens de qualité les accompagnerent ; ce ne furent pas les aînés de Maisons, ni les gens qui espéroient beaucoup à la Cour. Les noms & le nombre firent un grand éclat dans les Pays étrangers : ils furent fort bien reçus par-tout où ils passèrent : Mr. le Prince de Turenne alla avec eux, il étoit mal à la Cour, il avoit été exilé parce qu'il avoit parlé d'une maniere désobligeante de Me. la Dauphine à Monseigneur pour l'en dégoûter, & dès-lors il commença à vivre moins bien avec elle. Pendant qu'il étoit en voyage, Mr. le Prince de Conti avoit beaucoup de commerce à Paris ; il s'avisa d'envoyer un Page qui s'appelloit Mersit ; quand il revint, on eut envie de savoir qui leur écrivoit ; on l'arrêta à Strasbourg, on vit toutes ses lettres que Mr. de Louvois porta au Roi avec beaucoup de douleur, comme on peut croire : il y en avoit une de son gendre dans celle de Me. la Princesse de Conti. Elle rendoit compte à Mr. son mari d'une fille qu'elle avoit prise fort promptement, de peur qu'on ne lui en donnât une de St. Cyr. On sait assez ce que c'est que cette Maison pour que je n'en parle pas davantage. Il y avoit

eu une grande fête à Sceaux, que Mr. de Seignelay avoit donnée, où étoit toute la Cour. Mr. de Liancourt, fils cadet de la Rochefoucault, écrivoit une longue lettre à Mr. le Prince de Conti, où il faisoit force railleries de tout le monde, & même cela alloit jusqu'au Roi & Me. de Maintenon, & Mr. de la Rocheguyon avoit écrit dans cette lettre que son frere ne lui laissoit rien à mettre; il approuvoit tout, & signa. Le Marquis d'Alincourt écrivoit aussi une lettre pleine d'ordures. Le Roi le dit à leurs peres, on peut juger de leur désespoir; ils dirent sur cela tout ce qui se peut dire des deux enfants de Mr. de la Rochefoucault, des fils & petits-fils des Duc & Maréchal de Villeroi. Quelle douleur pour eux! Mr. de la Rocheguyon alla à une de ses terres en Poitou, Mr. de Liancourt en prison dans une tour de l'isle de Ré, & le Marquis d'Alincourt à une terre. Cette affaire fit grand bruit, & il y avoit de quoi. Mrs. les Princes de Conti revinrent après avoir été à un siege & à une bataille; l'Histoire dira les faits, je dirai seulement qu'ils firent merveille. Ils ne furent pas bien reçus à la Cour, Mr. le Prince de la Roche-sur-Yon n'y fit pas un long séjour, il s'en alla à l'Isle-Adam, & de-là à Chantilly avec Mr. le Prince. On

étoit à Fontainebleau quand ils revinrent, j'y allai ; M^e. la Princeffe de Conti tomba malade ; fon appartement donnoit fur le jardin de Diane, on alloit favoir de fes nouvelles à la porte ; un foir que j'y voulus aller, Dodart fon Médecin vint à moi. Il me dit : N'entrez pas, je fais comme vous craignez la petite-vérole, on ne fait pas ce que ce fera : elle parut le lendemain, & le Roi me l'envoya dire. Je m'en retournai à Choify ; M^r. fon mari la prit, & en mourut en peu de temps ; elle en fut à l'extrêmité, elle demanda à voir le Roi qui avoit eu du chagrin contre elle depuis les lettres ; elle lui dit qu'elle mourroit contente, pourvu qu'il lui pardonnât avec un peu de tendreffe : elle fut fort longtemps fans fe montrer, & ce mal la changea beaucoup. J'écris toutes ces circonftances dont je me fouviens, à mefure qu'elles me viennent. Ma fœur la Grande-Ducheffe avec laquelle je n'avois point de commerce, comme j'ai dit, vint en France ; M^e. de Guife alla au-devant d'elle ; j'étois à Eu, elle comprit bien qu'elle feroit un mauvais perfonnage fi elle ne me voyoit, & que je n'étois pas d'humeur de la chercher ; elle s'avifa de m'écrire de Lyon, pour me remercier de ce que les Officiers du Parlement de Dombes lui

avoient été faire la révérence, & enſuite me témoignoit le plaiſir qu'elle auroit de me voir, comme ſi elle avoit gardé de grandes meſures avec moi. Je lui fis réponſe fort honnêtement, & n'en avançai point mon voyage d'un moment : elle alla demeurer à Montmartre, d'où elle ne devoit ſortir que pour voir le Roi quand il lui commanderoit, & l'envoyeroit querir dans l'un de ſes carroſſes ; on la reçut fort bien, & on la trouva fort changée. La Comteſſe de Fieſque me mandoit : Me. votre ſœur eſt ſi à la mode, que le Roi l'envoye querir fort ſouvent; il paroît ſe plaire à ſa converſation; cela a un air admirable. Je ne crois rien de tout cela, & je jugeai ce qui en arriveroit, comme il a fait, moi qui connois la Cour & le Roi.

Le lendemain que je fus à Paris, j'allai à Montmartre; la Grande-Ducheſſe me fit des excuſes de ne m'être pas venu voir, parce qu'elle ne ſortoit point. Son changement m'effraya, elle me parut d'une grande gayeté, nous ne parlâmes de rien que de la joie qu'elle avoit d'être en France. Je m'en allai à Verſailles, le Roi me demanda ſi j'avois vu ma ſœur : Oui, Sire. Vous l'avez trouvé changée, & qui parle beaucoup. Il me paroît, Sire, que c'eſt la

mode d'Italie. Monſieur me dit : Votre ſœur parle furieuſement, elle s'empreſſe & veut être de tout, elle ne ſera de rien, le Grand-Duc ne le veut pas ; je ne ſais ſi elle a apporté des cabinets & des tables de Florence. Je lui dis que je n'en ſavois rien. Si elle en a, elle vous en donnera. Un jour ou deux après, elle vint après-dîner, & elle parla beaucoup, & le Roi lui répondit peu. Elle lui dit : Sire, je ſais où je ſuis demeurée la derniere fois, afin que V. M. commence par-là à me mener, c'eſt au Labyrinthe. Le Roi lui répondit : Je vous y menerai à l'heure de la promenade. Le Roi envoya querir la Reine, je demeurai après la Reine, le Roi m'appella, je crois qu'il ne ſavoit que lui dire, puis on monta en calêche, & le Roi nous ramena au château, & lui dit : Il eſt 6 heures, il faut rentrer à 8 à Montmartre, & s'en alla prendre les Dames, & ſe promenerent. En ce temps-là on jouoit au Hocca ; la Reine ſe mit à y jouer ; après avoir fait collation, le Roi revint à 9 heures, & dit à ma ſœur : Quoi ! vous voilà encore ? que dira M^e. de Montmartre ? Elle ſe mit à rire, & dit : Je ne viens pas ici tous les jours ; quand j'y ſuis, il faut bien employer mon temps ; c'eſt aſſez que j'arrive à minuit, c'eſt l'heure que les Religieuſes ſe levent pour

aller à Matines, elles sont couchées présentement, je les aurois réveillées. Le Roi & la Reine se regardoient, & Monsieur me regardoit. Quand je vis Me. la Comtesse de Fiesque, je lui dis : Comtesse, ma sœur n'a pas si bon air à la Cour que vous m'aviez dit, & je crains qu'elle ennuyera si elle y va souvent. Elle trouva Mr. le Prince d'Harcourt, & le fit mettre dans son carrosse pour l'escorter; on trouva cela fort ridicule quand on le sut. Me. du Desan étoit sa Dame d'honneur, qui faisoit tous les jours mille fautes ; elle l'étoit de Me. de Guise aussi : elle fit venir sa fille, ne parut plus, & mourut ensuite bien à propos ; on commençoit à connoître que toute son habileté n'avoit consisté qu'à gagner 40000 écus tant du Roi que du Grand-Duc pour avoir fait venir ma sœur en France, qui n'avoit autant d'envie d'y venir que sur un horoscope qu'on lui avoit fait qu'elle gouverneroit le Roi. Cela faisoit que la Reine ne la pouvoit souffrir, elle n'avoit rien à craindre, elle ne le vouloit gouverner que pour faire rendre les Etats au Duc de Lorraine, & l'épouser ; elle n'avoit que cela dans la tête, dessein assez chimérique à une femme qui a un mari & trois enfants. Elle disoit qu'il y avoit des Casuistes à Rome qui avoient

dit qu'elle n'étoit pas mariée, parce qu'elle n'y avoit pas consenti. Elle avoit toujours conservé un commerce avec M^{r}. de Lorraine jusqu'à ce qu'il fût marié avec la sœur de l'Empereur, veuve du Roi Michel de Pologne; & ce qui est de plus surprenant, est que M^{e}. de Lisle-bonne conduisoit toute cette intrigue avec la participation de M^{e}. de Guise & de M^{e}. de Montmartre. Je ne comprends pas comme des personnes qui avoient autant d'esprit & de vertu, pouvoient se flatter dans une telle chimere; quand Monsieur de Lorraine se maria, elle eut la jaunisse; & quand il mourut, elle affecta de ne pas le regretter; il étoit son cousin germain, & elle pouvoit témoigner du regret de la perte d'un homme de ce mérite-là: elle affecta ce jour-là une grande gayeté.

Depuis que M^{lle}. de Nantes commença à avoir dix ans, M^{r}. le Prince songea à la faire épouser à M^{r}. le Duc. Madame la Princesse qui ne venoit jamais à la Cour, y fit de longs séjours. Un soir que l'on soupoit chez le Roi, j'étois enrhumée, je toussai beaucoup: M^{lle}. de Bourbon qui n'est pas belle, s'avisa de trouver cela plaisant, & d'en rire avec Madame la Princesse de Conti; & à mesure que je toussois, elle rioit & regardoit Monsei-

gneur. Le Roi vit que cela me faisoit de la peine; il dit : Mon fils & la Princesse de Conti se sont souvenus d'un homme qui est la plaisanterie du dernier voyage; je toussai encore, cela continua; je sortis de table, & je m'en allai dans la chambre du Roi, où je restai un demi-quart d'heure jusqu'à ce que ma toux fût passée, & à mon retour, je dis : J'avois peur que ce ne fût manquer de respect de demeurer avec mon rhume & ma toux. On sortit de table, Me. la Dauphine demeura peu à l'appartement, je la suivis, & lui dis : Je crois que vous aurez bien remarqué les ris de Me. la Princesse de Conti & de Mlle. de Bourbon. Cela m'a paru fort impertinent, me dit-elle, & vous avez vu que le Roi a fait ce qu'il a pu pour les en empêcher sans y pouvoir réussir. Le lendemain tout le monde en parla, & l'on s'adressa à moi; je disois : Ce sont de jeunes créatures qui ne savent de quoi elles rient, elles ont besoin d'avoir des gouvernantes pour leur apprendre à vivre, & des amis pour leur dire que cela leur sied fort mal. Me. la Princesse de Conti rougit trop lorsqu'elle rit, & l'autre laidit. Mr. le Prince & Me. la Princesse furent au désespoir; depuis que Mr. de Vermandois fut mort, ils songeoient à la

faire épouser à Mr. du Maine, & ils ne vouloient pas qu'elle me déplût : cela fit beaucoup de bruit. Mlle. de Bourbon avoit le bras droit incommodé, il paroissoit plus court que l'autre, & même elle ne l'allongeoit pas aisément. Je me souviens qu'on m'avoit dit qu'elle avoit eu les écrouelles, & que des drogues que l'on lui avoit mis l'avoient estropiée. Je le dis à Me. de Montespan : Ce sera un beau couple, si Mr. du Maine l'épouse. Un boîteux & une manchotte : elle me dit qu'on n'y songeoit pas. Me. de Montespan conta à Me. de Thianges l'aversion qui m'avoit prise pour Mlle. de Bourbon sur son rire; la peur que j'avois qu'on ne songeât à la marier au Duc du Maine; & tout ce que j'avois dit : Me. de Thianges le dit à Mr. le Prince, & Madame de Montespan le dit au Roi. Un jour que j'étois chez Me. de Maintenon, le Roi y vint, & me parla de cela, & me dit qu'il ne falloit pas m'inquiéter que l'on mariât le Duc du Maine sans ma participation; qu'il m'avoit trop d'obligation; qu'il ne falloit pas aussi que je me fâchasse si aisément, & que je prisse des aversions pour si peu; que Mr. le Prince & Me. la Princesse étoient au désespoir. Je dis qu'il n'en falloit plus parler, & que si

elle épousoit Mr. le Duc du Maine, je ne les verrois ni l'un ni l'autre. Le Roi étoit fort embarrassé, & moi fort fiere; je les laissai, & je m'en allai. Quelque temps après, le mariage de Mlle. de Nantes se fit sans que personne m'en donnât part, que Me. de Montespan, qui m'écrivoit comme elle auroit fait d'une autre nouvelle: je ne m'en souciois guere. Avant que de partir, je voyois tous les jours Mr..... à Clagny, qui faisoit sa cour à Mlle. de Nantes, qui étoit belle comme les Anges, & lui ford laid, gros, la taille gâtée, beaucoup d'esprit, qui promettoit beaucoup.

Quand je retournai à Paris, j'allai à Fontainebleau où étoit la Cour. Mr. le Cardinal de Bouillon fut exilé aux noces de Me. la Duchesse, parce qu'il voulut manger à la table du Roi, qu'on lui refusa; il ne fit point le mariage. Depuis la mort de Mr. le Prince de Conti, Mr. son frere n'avoit point sorti de Chantilly auprès de Mr. le Prince: ce séjour-là lui a été fort avantageux pour le rendre le plus honnête homme du monde; Mr. le Prince l'aimoit chérement. On fit au jour de l'an Mr. le Duc de Chartres, Mr. le Duc de Bourbon & Mr. le Prince de Conti, Cordons bleux. Celui-ci arriva le matin à Versailles, y dîna, & s'en retourna à

Chantilly; on admira ſon bon air, ſa bonne mine. Mr. de Lauzun vivoit à ſon ordinaire, jouoit beaucoup chez Monſieur, voyoit moins Monſeigneur, faiſoit le dévot, c'eſt-à-dire, des retraites aux PP. de la Doctrine Chrétienne: Me. la Comteſſe de Lauzun vint à Paris loger chez lui, & ſe fit Catholique. L'Abbaye de Saintes, qu'avoit Me. de Foix, fut vacante par ſa mort; le Roi la donna à Madame de Lauzun, qui étoit Religieuſe dans cette maiſon. La converſion de Me. de Lauzun lui avoit fait avoir commerce avec le P. de la Chaiſe, & ce fut par-là qu'elle l'eut. Me. de Nogent maria ſa fille à un Gentilhomme de Périgord, & un an après, la cadette qu'elle aimoit paſſionnément, le fut à Mr. de Brion; elle me fit part de ces deux mariages. La Grande-Ducheſſe couchoit quelquefois à Verſailles, & à St. Germain, dans des appartements d'emprunt; le Roi ne lui en vouloit pas donner; on commença à la négliger, le Roi en faiſoit peu de cas, on la trouvoit ennuyeuſe, elle parloit beaucoup & peu agréablement; elle faiſoit ſans ceſſe des hiſtoires de ſon domeſtique, des chevaux qu'elle achetoit, des noms qu'ils avoient, d'où ils venoient, enfin, des détails de maquignons & de De-

moiſelles de campagne qui vont aux foires avec leurs maris, & elle s'habille preſque de même. Je ne marque ni année ni temps, j'écris ſelon qu'il m'en ſouvient; on pourra juger que ces Mémoires ont été faits par intervalle & ſans ſuite. La Ducheſſe de Bourbon (elle s'appelloit ainſi pour lors) eut la petite-vérole à Fontainebleau, Me. de Monteſpan s'enferma avec elle, & Me. ſa belle-mere; Mr. le Prince qui étoit à Chantilly, s'y enferma auſſi. Le Roi voulut l'aller voir, Mr. le Prince vint devant la porte, & lui dit qu'il l'empêcheroit d'entrer : il y tomba malade, & y mourut le 11 de Septembre 1686. Ce fut une grande perte pour l'Etat dans les conjonctures préſentes; il auroit bien ſervi le Roi, il paroît que ſa tête étoit auſſi bonne que ſon cœur, puiſque le plus grand Capitaine que l'on ait préſentement étoit ſon diſciple, Mr. de Luxembourg; il a appris ſous lui. Il écrivit au Roi une fort longue lettre, pour lui demander pardon de ce qu'il avoit fait qui avoit pu lui déplaire; elle étoit fort chrétienne, auſſi-bien que ſa mort.

J'aurois voulu qu'il n'eût pas prié le Roi que Me. ſa femme demeurât toujours à Châteauroux; j'en fus fort fâchée, je rappellai notre ancienne amitié, &

j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait. J'étois malade dans le temps qu'il mourut, j'avois une colique qui m'avoit duré 4 jours, pendant lesquels Mr. de Lauzun venoit tous les jours à ma porte.

Il y eut quelque mouvement en Angleterre, qu'excita Mr. de Monmouth, dont je ne parlerois point sans que cela obligea Mr. de Lauzun à demander permission d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage a été loué des uns, & blâmé des autres; il n'en revint pas fort content, il rapporta beaucoup d'effets. J'étois à Eu quand il passa à Abbeville; il envoya un Gentilhomme pour me faire ses compliments; je crois qu'il m'écrivit, je ne lui fis point de réponse. Il acheta force marchandises de la Chine, il m'en envoya une quantité de très-jolies à Choisy; je ne voulus pas les recevoir, le Gentilhomme les étala sur des tables chez Rollinde qui y a une maison, je ne pus m'empêcher de les aller voir, & je m'empêchai bien de les recevoir depuis qu'il étoit mal avec moi; mes sœurs qui s'étoient tant déchaînées contre lui, ne perdoient pas d'occasion d'en dire du bien, & de le louer. La Grande-Duchesse s'accoutuma d'aller à St. Même tous les étés, & delà à Alençon, & tous les jours elle venoit quand Me. de Guise

étoit à Paris, dîner & jouer chez elle. Depuis la mort de ma belle-mere que ma sœur est allée à Alençon, elle y va toutes les années depuis l'Ascension jusqu'à la St. Martin en été. Il prit fantaisie à la Grande-Duchesse de me dire : On m'a ordonné les eaux de Forges pour mon mal de gorge, j'ai envie d'aller avec vous à Eu pour les y prendre ; c'étoit à Versailles dans la promenade qu'elle me fit cette proposition ; je lui répondis : Je serois bien-aise de vous faire ce plaisir, & vous devez songer que j'ai des mesures à garder avec le Grand-Duc qui a toujours parfaitement bien vécu avec moi. Je vais bien à Alençon, me dit-elle. Je lui répondis : Ce n'est pas de même, Me. de Guise n'est pas si bien avec lui que moi. Elle me répliqua en colere : Vous menagez ce ridicule pendant que tout le monde s'en moque, je ne l'ai pas fait quand je suis venue ici ; je lui ai fait accroire que je me voulois faire Religieuse à l'Hôpital de Poitiers ; il l'a cru, je me moque de lui, je ne lui tiendrai rien de tout ce que je lui promettrai. Elle continua sur ce ton-là de longs discours dans de grands emportements que j'écoutois avec pitié ; je lui laissai tout dire, & ne lui répondis rien. On nous vint avertir que la Reine sortoit le soir, je demeurai à son

coucher; & comme le Roi ſortoit, je le ſuivis dans ſon petit ſallon, je lui contai ce qui s'étoit paſſé; il me dit que j'avois bien fait, & que le Grand-Duc ne vouloit pas qu'elle allât hors de Montmartre, que c'étoit une folle. Elle bouda, & il n'en fut ni plus ni moins.

Me. de Guiſe me fit deux tours admirables: depuis la mort de ſa mere, elle étoit extrêmement brouillée avec Mlle. de Guiſe, de maniere qu'elle ne vouloit plus loger avec elle; je pris l'occaſion de me décharger ſur elle de la moitié du palais de Luxembourg, que je m'étois obligée de prendre tout entier après la mort de ma belle-mere par un traité que j'avois ſigné avec elle, & qui avoit été fait par l'avis de Mrs. le Maréchal d'Etrées, Colbert & le Pelletier, Miniſtres d'Etat, que le Roi avoit commis pour nous régler. Ma ſœur vint loger au Luxembourg, & quelque temps après elle s'aviſa de vouloir le vendre à Mr. le Duc le Luxembourg; il a toujours eu grande envie de l'avoir, & elle avoit oublié que par les termes de notre contrat, elle n'en pouvoit diſpoſer que de mon conſentement. L'Evêque d'Autun, dont le manege & la bonne foi ſont aſſez connus, s'étoit mélé de cette négociation: il l'avoit commencée par

accommoder ensemble Me. & Mlle. de Guise, & par les vouloir faire demeurer ensemble. Me. de Guise vendoit à Mr. le Prince le Luxembourg, & prenoit pour une partie du prix l'hôtel de Condé, où Me. & Mlle. de Guise devoient loger ensemble. Quand les affaires furent ainsi disposées, Mr. le Prince vint me trouver, & me dit : J'ai sous votre bon plaisir fait un traité du Luxembourg, c'est-à-dire de la part de Me. de Guise ; je crois que vous aimerez mieux nous avoir logés avec vous qu'elle. Je lui parus surprise, & je lui répondis : Nous sommes bien ensemble, nous ne le serons peut-être pas si nous logeons dans la même maison. Je lui demandai ensuite s'il en avoit parlé au Roi. Non, me répondit-il, j'attendois votre agrément. Je lui dis : Je crois que Me. de Guise ne le peut vendre, que le Roi a les droits de la Grande-Duchesse qui y avoit une part ; on vous amuse d'une affaire qui ne se peut faire : je continuai de lui en parler en Normande. Le soir je le dis au Roi, qui me parut surpris, & qui me dit que j'avois raison de n'y pas consentir, que Mr. le Prince ne lui en avoit jamais parlé. Je lui dis que j'irois le lendemain à Paris pour voir si Mr. le Prince pouvoit l'acheter, que je croyois

que M^e. de Guise s'étoit embarquée mal-à-propos, comme elle faisoit souvent avec son bon esprit. Il y a apparence que le Roi leur témoigna ne les pas approuver : M^r. le Prince vint le lendemain me voir, je revenois de la messe des Carmes à pied, je le trouvai au bas du degré dans sa chaise, qui avoit la goutte. Il me dit : En quelque état que je sois, j'ai voulu venir ici pour vous faire les excuses de mon fils, & pour vous dire que je ne savois rien de cette affaire; on ne peut pas mieux en user que vous avez fait; & sur cela il me fit mille honnêtetés. Je vis l'après-dîner M^r. de Longueville, qui me dit : C'est l'Evêque d'Autun & Gourville qui mettent cela dans la tête de M^r. le Duc; le Luxembourg est trop grand; il est si petit, & toute sa famille, que feroit-il là? Mon frere en a été fort fâché.

Quand M^r. le Duc épousa M^lle. de Nantes, M^e. de Guise crut qu'après ce mariage on pouvoit accabler tout le monde; on crut la conjoncture d'autant plus favorable, que M^r. le Prince & moi étions mal ensemble; il feroit bien-aise de faire voir de nouvelles marques de sa faveur; jamais M^e. de Guise ne s'étoit tant empressée à me faire des amitiés, elle me rendit des soins. J'eus un petit abcès derriere

riere la tête, qu'il fallut ouvrir; elle y voulut être, elle ſe mit la tête contre la muraille, & pleura quand on y mit une tente. Ces actions me furent ſuſpectes, & je dis en ce temps-là à Rollinde & à d'autres : Madame de Guiſe a machiné contre moi; elle me fait beaucoup d'amitié, & je la connois. Un jour que je revenois de Verſailles, je dînai à Paris pour aller coucher à Choiſy, où je ne voulois être qu'un jour; il y vint un de mes amis, un Officier des troupes, qui me demanda ſi je ſavois que le marché que Me. de Guiſe avoit fait du Luxembourg avec Mr. le Prince étoit rompu. Je lui dis : Je ne ſais ce que c'eſt, contez-moi ce que vous en ſavez. Il dit qu'il venoit de voir un tel, qu'il me nomma, cet homme que je connois m'a dit : Savez-vous ce que c'eſt que l'affaire de Me. de Guiſe avec Mr. le Prince, & Mademoiſelle le ſait-elle? Je lui répondis : Il y a quelques jours que je n'ai pas vu Mademoiſelle, je n'en ſais rien, & peut-être ne le ſait-elle pas auſſi. Vous lui pouvez dire que comme j'étois chez Mr. de Gourville ce matin, Mr. de Charmont y eſt venu, & Gourville eſt allé à lui, & lui a dit : Vous pouvez mander à Me. de Guiſe (elle étoit partie pour Alençon) que Mr. le Prince lui eſt fort obligé

de l'honneur qu'elle lui a fait, que c'eſt une affaire rompue tout-à-fait ici, le Roi ne l'a pas trouvé à propos. Charmont s'en alla, & Gourville, à qui cet homme demanda ce que c'étoit, lui répondit que Mᵉ. de Guiſe vouloit vendre ſa part du Luxembourg, & que le Roi ne l'a pas voulu. Je fus fort ſurpriſe de cela, & fort obligée au Roi d'en avoir ſi bien uſé pour moi, ſans que je lui en aye parlé; je fus preſque tentée de m'en retourner à Verſailles, mais cela auroit paru trop affecté. Je demeurai le Samedi à Choiſy, le Dimanche j'allai coucher à Verſailles, & n'en parlai à perſonne; le Lundi avant que le Roi vînt, je me trouvai en tiers avec Mᵉ. la Dauphine & Madame. Je leur dis: Comme vous n'êtes pas dévotes non-plus que moi, que nous ſommes de bonne foi, & que nous ne voulons tromper perſonne, je m'en vais vous dire un tour que Mᵉ. de Guiſe m'a fait. Elles furent ſurpriſes, & condamnerent ſon procédé. J'attendis le Roi dans le dernier cabinet, Monſieur qui alloit devant le Roi me dit: Que faites-vous-là, voulez-vous parler au Roi? Je lui répondis: Paſſez votre chemin; le Roi s'arrêta, & Mʳ. de Duras qui étoit en quartier, paſſa. Je commençai par rendre mes très-humbles graces au Roi de ce

qu'il avoit eu la bonté de ne me pas laiſſer mettre ſur le carreau, & d'être obligée d'aller louer une chambre garnie dans la rue de la Huchette. Qui vous a dit cela, me dit le Roi? Je répondis : Je n'en demande pas davantage, je ſais ce que c'eſt. Je vous aſſure qu'il n'en eſt rien, répliqua le Roi. Je ſuis charmée, Sire, des bontés de V. M.; on ne peut pas être plus reconnoiſſante que je ſuis, ni plus contente que vous connoiſſiez ma ſœur telle qu'elle eſt, pendant qu'elle fait la dévote. Vous devez être ſûre de mon amitié; ma couſine, cela n'eſt point, allez dîner. Sire, je ſais ce que j'en dois croire : Monſieur étoit en grande curioſité; lorſqu'il eut dîné, il alla chez le Roi, je lui dis : J'irai chez vous vous dire ce que j'ai dit au Roi. J'y allai, il me dit qu'il avoit demandé au Roi ce que c'étoit, que le Roi lui avoit dit : Je ſuis étonné que ma couſine ſache une affaire ſi ſecrete; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne le ſût pas, jugeant bien qu'elle ſe fâcheroit de ce que ſa ſœur de Guiſe a voulu faire, qui eſt de vendre encore ſa part du Luxembourg à M^{r}. le Prince, à qui je dis lorſqu'il m'en parla : Et ma couſine, comment ſerez-vous unis? Vous n'êtes déja pas trop bien avec elle. Il me répondit : M^{e}. de Guiſe ma aſſuré

qu'elle en feroit fort contente: & moi je vous affûre du contraire, dit le Roi, & qu'elle n'y confentira jamais. Si Votre Majefté ne le veut pas, je n'y fongerai point. Le Roi lui dit: Ce n'eft pas moi, je vous réponds qu'elle n'y confentira jamais, & que cette affaire vous fera de l'embarras, il eft bon même qu'elle n'en fache rien. Monfieur m'ajouta: Vous êtes fort obligée au Roi, il m'en a parlé avec beaucoup de bonté. Je me plaignis à quelques amis & amies, de M^e^. de Guife & de fon procédé. Elle écrivit une lettre à l'Evêque de Dax, où elle défavouoit l'affaire, & dit qu'elle n'en avoit pas entendu parler. Je répondis fimplement: Je la connois il y a long-temps, elle eft fille de fa mere, je la reconnois par-là. Quand elle revint, elle me fit auffi bonne mine que fi elle en avoit bien ufé avec moi. M^r^. le Prince fut honteux; un jour chez M^e^. de Montefpan il en parla à la Comteffe de Fiefque, & lui dit: Je n'en aurois jamais parlé au Roi fans que M^e^. de Guife m'en preffa fort; elle m'affûroit que Mademoifelle en feroit ravie, à moins de cela comment y fonger? Trouvez moyen de placer cela dans quelques converfations, & que Mademoifelle le fache. Il s'ennuyoit d'être mal avec moi, fon

humeur inquiete ne lui permettoit pas de demeurer long-temps dans une même ſituation, & moi je ne lui faiſois pas mauvaiſe mine. Je voyois que j'avois eu tort dans mon chagrin de dire quelques petits défauts de Mlle. de Bourbon, ce qui avoit fort fâché Mr. le Prince qui vivoit encore dans ce temps-là. Je ne laiſſai pas dans les occaſions de voir Me. la Princeſſe. Me. la Princeſſe Palatine mourut, j'y allai, & je trouvai Mr. le Prince, à qui je fis mille amitiés. Il me dit : Je ſuis ſenſible à tout ce que vous me faites de bien & de mal. Je lui dis, j'ai toujours les mêmes ſentiments pour vous; & ſi j'ai agi d'une maniere qui vous ait déplu, les gens qui ſont prompts doivent pardonner à ceux qui le ſont comme eux. Je crois ne l'avoir pas vu depuis ce jour-là. Mr. de Lauzun vivoit à ſon ordinaire, toujours dans l'obſcurité, il faiſoit parler de lui, & ſouvent par des aventures qui me fâchoient. Quand je revins d'Eu en 1688, on habilla mes gens de neuf. Un jour comme je me promenois dans le parc de Verſailles, je rencontrai le Roi, il s'arrêta pour me parler.

Fin des Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier.

SUITE
DES
MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,
OU
DIVERSES PIECES
De la composition de cette Princesse, ou qui servent à son Histoire.

* *Lettre de Mademoiselle à Madame de Motteville.*

A St. Jean-de-Luz, le 14 Mai 1660.

M'ÉTANT trouvée auprès de vous l'autre jour, lorsque vous causiez chez la Reine avec de vos amies du bonheur de la vie retirée, il me sembla que

* Voyez les Mémoires, Tome V, pag. 117.

votre converſation n'avoit jamais été plus charmante & plus agréable. Je l'écoutai avec plaiſir, & depuis j'ai paſſé de bonnes heures à y penſer. Le lieu où nous ſommes eſt le plus propre du monde à entretenir de ſemblables penſées; car l'on rêve bien doucement lorſqu'on ſe promene ſur le bord de la mer. Ainſi, Madame, je me ſuis imaginée que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous fiſſe part des ſentiments que vous m'avez donnés, & de l'opinion que j'eſtime qu'il faut avoir pour rendre cette retraite dont vous parliez, divertiſſante. Premiérement, Madame, il faudroit, à mon avis, que les perſonnes qui voudroient ſe retirer de la Cour ou du monde, s'éloignaſſent de l'un & de l'autre ſans en être rebutées; mais qu'elle le fiſſent par la connoiſſance du peu de ſolidité qu'on trouve dans ce commerce, & même parmi ſes amis. Il y a eu de fort honnêtes gens de tout ſexe, qui n'ayant pas eu autant d'habileté que vous & moi à la Cour, ont pu néanmoins s'en éloigner par le mépris de la fortune, & il eſt aiſé de ne pas s'en ſoucier quand on eſt parvenu par ſes ſoins ou par ſa naiſſance à en avoir une honnête & ſelon ſa condition. On peut auſſi ſe trouver en âge où l'ambition eſt moins

vive, & où les perſonnes fort raiſonnables peuvent s'en guérir facilement. Car je tiens qu'il y a des temps qu'il ſeroit auſſi honteux d'en être tourmenté, qu'il l'avoit été de s'y être montré toujours inſenſible. Comme on doit faire ce raiſonnement en toutes ſortes de conditions, & qu'il eſt, comme vous ſavez, des héros & des héroïnes de toutes manieres, auſſi nous faut-il de toutes ſortes de perſonnes pour pouvoir parler de toutes ſortes de choſes dans la converſation, qui à votre goût & au mien eſt le plus grand plaiſir de la vie, & preſque le ſeul à mon gré. Néanmoins j'opinerois aſſez qu'il n'y eût point de gens mariés, & que ce fuſſent toutes perſonnes veuves, ou qui euſſent renoncé à ce ſacrement; car on dit que c'eſt un embarquement fâcheux. Vous ſavez ſi l'on dit vrai, & ſi l'on eſt heureux d'en être dehors. Pour moi je décide là-deſſus d'une maniere que ceux qui ne me connoîtront pas ne devineront pas qui je ſuis par ce que j'en dis. Il ſeroit bon de concerter tous enſemble du lieu de l'habitation, & délibérer ſi l'on choiſiroit les bords de la Loire ou ceux de la Seine. Quelques-uns aimeroient mieux les bords de la mer. Pour moi qui n'aime pas naturellement l'eau, j'aimerois mieux la vue de la mer

& des rivieres un peu en éloignement; & que ma maiſon fût ſituée dans le voiſinage d'un grand bois, & que l'on y arrivât par de grandes routes, où le ſoleil ſe feroit voir à peine en plein midi. Je la bâtirois de la plus agréable maniere que je pourrois l'imaginer. Les dedans ſeroient de même fort propres & point magnifiques, non plus que les meubles : car il ne convient pas, quand on mépriſe tout, & que l'on veut paroître au-deſſus de toutes choſes, d'avoir la foibleſſe de s'attacher à la ſuperfluité. Je voudrois que cette maiſon fût environnée de jardins, & que le terroir en fût propre à produire les plus excellents fruits. Je prendrois un grand plaiſir à faire planter, & à voir croître tous ces arbres différents. S'il y avoit de quoi faire des fontaines, je n'en ferois pas fâchée; mais j'aimerois mieux la vue que l'eau. Pour mieux dire, chacun feroit bâtir ſa maiſon à ſa fantaiſié, les uns dans le fond d'un bois, les autres au bord de la riviere. La ſituation que je choiſis pour moi, laiſſe de quoi choiſir aux autres, parce qu'au bas de la côte où je m'imagine cette belle forêt, & d'où l'on pourroit ſe faire une ſi belle vue, je prétends qu'il y auroit de grandes prairies, & qu'elles feroient coupées de

ruiſſeaux d'une eau claire & vive, qui en ſerpentant ſur l'herbe, iroient gagner la riviere. On ſe viſiteroit à cheval, en calêche ou avec des chaiſes roulantes ; quelquefois à pied, quelquefois en carroſſe, ſi ce n'eſt que je penſe que peu en auroient. Le ſoin d'ajuſter ſa maiſon & ſon jardin occuperoit beaucoup. Ceux qui aiment la vie active travailleroient à toutes ſortes d'ouvrages, comme à peindre ou à deſſiner, & les pareſſeux entretiendroient ceux qui s'occuperoient de la ſorte. Je penſe qu'on liroit beaucoup, & qu'il n'y auroit perſonne qui n'eût ſa bibliotheque. On ne romproit point le commerce qu'on auroit avec ſes amis de la Cour & du monde; mais je penſe que nous deviendrions tels, qu'il leur ſeroit plus glorieux de nous écrire, qu'à nous de leur faire réponſe. Je me perſuade que dans ce bois que je me figure, ou dans quelque belle allée, il y auroit un jeu de mail. C'eſt un jeu honnête, & un exercice convenable à la ſanté du corps, qu'il eſt bon de ne pas négliger en ſongeant à celle de l'eſprit. On nous envoyeroit tous les livres nouveaux, & tous les Vers, & ceux qui les auroient les premiers auroient une grande joie d'en aller faire part aux autres. Je ne doute point que nous n'euſſions quelques per-

ſonnes qui mettroient auſſi quelques Ouvrages en lumiere, chacun ſelon ſon talent, puiſqu'il n'y a perſonne qui n'en ait tout-à-fait de diſſemblables quand on veut ſuivre ſon naturel. Ceux qui aiment la muſique, la pourroient entendre, puiſque nous aurions parmi nous des perſonnes qui auroient la voix belle, & qui chanteroient bien, & d'autres qui joueroient du luth, du claveſſin, & des autres plus agréables inſtruments. Les violons ſe ſont rendus ſi communs, que ſans avoir beaucoup de domeſtiques, chacun en ayant quelques-uns auxquels il auroit fait apprendre, il y auroit moyen de faire une fort bonne bande quand ils ſeroient tous enſemble. Je ne trouverois point à redire, que lorſqu'on ſeroit obligé d'aller à la Cour ou aux grandes Villes, ſoit pour affaires, ou pour rendre quelques devoirs de parenté, on ne s'en diſpenſât point. Je ne voudrois pas que l'on fît les farouches, en diſant : Je ne veux aſſiſter à nulle fête, je ne ferois pas une viſite pour mourir : & quand j'y ſerois, je voudrois m'accommoder aux autres, & me rendre commode. Néanmoins je crois que je m'ennuyerois fort, & que j'aurois grande joie de retourner; mais je ne le témoignerois pas, de crainte que cette affectation ne me

fît haïr & ne m'exposât à la raillerie d'autant plus dangereuſe qu'elle ſeroit bien fondée, & qu'on ſe l'attire par des façons ridicules. Comme les perſonnes du monde ſe déguiſent préſentement, & que cette façon de faire qui n'étoit pas bienſéante aux gens de condition autrefois, s'eſt maintenant miſe en uſage, je ne déſapprouverois pas que parmi nous on prît auſſi quelquefois ce divertiſſement, mais d'une maniere moins folle. Je voudrois qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies; qu'on eût des houlettes & des capelines, qu'on dînât ſur l'herbe verte de mêts ruſtiques & convenables aux bergers, & qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'Aſtrée, ſans toutefois faire l'amour, car cela ne me plaît point en quelque habit que ce ſoit. Lorſqu'on feroit revêtu de celui de berger, je ne déſapprouverois pas qu'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages & des gâteaux, puiſqu'il faut manger, & que je ne prétends pas que le plan de notre vie ſoit fabuleux, comme il eſt en ces romans, où l'on obſerve un jeûne perpétuel, & une ſi ſévere abſtinence. Je voudrois au contraire qu'on pût n'avoir rien de mortel que le manger. Mais il faut finir par ce qui doit être la fin de toutes choſes.

Après avoir beaucoup rêvé ſur le bonheur de la vie, après avoir exactement lu les Hiſtoires de tous les temps, examiné les mœurs & la différence de tous les pays, la vie des plus grands Héros, des plus parfaites Héroïnes & des plus ſages Philoſophes de tous les ſiecles paſſés, je ne trouve perſonne en tout cela qui ait été parfaitement heureux, & j'ai remarqué que ceux qui n'ont point connu le Chriſtianiſme le cherchoient ſans y penſer, s'ils ont été fort raiſonnables; & ſans ſavoir ce qui leur manquoit, s'appercevoient bien qu'il leur manquoit quelque choſe. J'ai remarqué auſſi, que ceux qui l'ayant connu l'ont mépriſé, & n'ont pas ſuivi ſes préceptes, ont été malheureux, ou en leurs perſonnes, ou en leurs états; qu'il eſt difficile enfin de faire rien de bon ſans ſonger à ſa fin. La nôtre doit être notre ſalut. Ainſi toutes perſonnes y doivent penſer. Je voudrois que dans notre déſert, il y eût un couvent de Carmélites, & qu'elles n'excédaſſent point le nombre que Sainte Théreſe marque dans ſa Regle. Son intention étoit qu'elles fuſſent Hermites, & le ſéjour des Hermites eſt dans les bois. Leur bâtiment ſeroit fait ſur celui d'Avila, qui fut le premier. La vie d'Hermite nous empêcheroit d'avoir un commerce trop fré-

quent avec elles. Mais plus elles feroient retirées du commerce du monde, plus nous aurions de la vénération pour elles. Ce feroit dans leur Eglife qu'on iroit prier Dieu. Comme il y auroit d'habiles Docteurs retirés dans notre défert, on ne manqueroit pas d'excellents Sermons; ceux qui les aimeroient iroient plus fouvent, les autres moins, fans être contraints dans leur dévotion. J'approuverois fort qu'il y eût auffi une belle Eglife fervie par des Prêtres féculiers, habiles & zélés, & qui iroient inftruire les villages voifins. Je ne voudrois pas néanmoins qu'ils prêchaffent fans miffion, car j'aime l'ordre en toutes chofes. Je voudrois que nous euffions un hôpital où l'on nourriroit de pauvres enfants, où on leur feroit apprendre des métiers, & où l'on recevroit des malades. L'on fe divertiroit à voir travailler les uns, & l'on s'occuperoit à fervir les autres. Enfin, je voudrois que rien ne nous manquât pour mener une vie parfaitement morale & chrétienne, de laquelle les plaifirs innocents ne font pas bannis. Au contraire, on peut dire que c'eft-là qu'on les goûte véritablement.

Devine fi tu peux, & réponds fi tu l'ofes.

RÉPONSE

de Madame de Motteville.

IL eſt juſte, grande & illuſtre Princeſſe, que vos idées ſurpaſſent les miennes, que leur perfection & leur beauté conviennent à la hauteur de votre naiſſance, & que toutes les productions de votre bel eſprit nous marquent en toutes choſes la différence qui eſt entre vous & les autres perſonnes de votre ſexe. Dans l'inclination que j'ai toujours eue d'eſtimer la ſolitude, j'avois ſouvent trouvé que les bois, les prés, les ruiſſeaux & les rivieres qui formeroient un agréable déſert, ſeroient ſans doute une délicieuſe retraite pour des perſonnes raiſonnables qui voudroient mépriſer le monde, & qui le connoiſſant bien la voudroient pour vivre dans une vie innocente, & entiérement ſoumiſe aux divines Loix de l'Evangile. J'avois cru que cette vie ſeroit heureuſe ſi l'on pouvoit joindre à la piété Chrétienne la ſageſſe des Philoſophes, & la politeſſe des fabuleux bergers de Lignon. Mais, belle Amelinte, je n'aurois jamais cru qu'on pût perfectionner cette ſorte de vie

au point que vous avez fait, qu'on pût aſſembler tant de contraires enſemble, & trouver le moyen, en fuyant la ſuperfluité, d'orner nos déſerts de pompe & de grandeur. Il eſt vrai que vous avez bâti une demeure qui me paroît plus propre à une Princeſſe qu'à une Bergere : vous y avez introduit des calêches & des carroſſes, & vous ne voulez garder les brebis que par divertiſſement. Mais je vois bien ce que c'eſt : Vous êtes née pour commander & pour porter des Couronnes. Cela vous eſt ſi naturel, & il eſt ſi raiſonnable que cela ſoit ainſi, que je ne m'étonne pas de ce que ſans y penſer vous vous êtes établie notre Souveraine. Cette puiſſance, grande Princeſſe, vous eſt légitimement due, en tous les lieux que vous habiterez ; & ſans être Merlin, je prédis que bienheureux ſeront les Peuple que vous daignerez commander. Si votre Philoſophie vous convie à chercher nos bois plutôt qu'un Empire, je ſuis aſſurée que la félicité de vos ſolitaires ſujets ſera ſi grande, que tous les Rois du monde auront ſujet de l'envier. Vous ferez honte à ces anciens Légiſlateurs qui ont donné des loix aux Grecs & aux Romains. Ces illuſtres Sages n'ont établi qu'une fauſſe ſageſſe, & n'ont gouverné que des Peuples abandonnés à la volupté

& à tous les déréglements que le Paganiſme leur promettoit. Mais les vôtres, aimable & vertueuſe Princeſſe, ſont beaucoup plus parfaites ; car elles banniſſent les paſſions, ordonnent la pratique de la vertu, & font régner l'innocence même dans les plaiſirs. Par elles vous faites dominer l'Auteur de tout être créé, & vous imprimez dans le cœur de tous vos ſujets cette admirable vérité, que *les choſes viſibles ſont pour un temps, mais que les inviſibles ſont éternelles*, & qu'il faut par conſéquent leur donner les prémices de nos deſirs & de nos ſoins. C'eſt pour quoi, généreuſe Princeſſe, nous nous y ſoumettons fort volontiers, & vous ſupplions de nous commander, & de nous conduire dans le chemin de la ſageſſe. Mais comme il eſt de l'ordre de la raiſon que les inférieurs vivent différemment de leurs Souverains, nous choiſiſſons d'être toujours bergers, & d'avoir pour principale occupation de garder nos troupeaux, parce que nous croyons que la longue habitude de la vie ſolitaire nous fera acquérir ce que vous poſſédez naturellement ; c'eſt-à-dire, nous donnera beaucoup d'eſprit & de lumiere, nous élevera l'ame à la contemplation des choſes céleſtes & aux belles connoiſſances, & nous rendra dignes d'être gouvernés par la plus grande

Princeſſe du monde. Nos premiers peres, qui étoient eux-mêmes de grands Princes, n'ont pas mépriſé cette occupation, & le ſoin de leurs troupeaux ne les a pas empêché de pénétrer juſques dans les Cieux, & d'appercevoir les premiers les différents effets de leurs influences. C'eſt pourquoi nous tiendrons à gloire de leur reſſembler, & d'enrichir notre ſimplicité des plus riches tréſors de la vie. Nous ne voulons que de petites cabanes, dont nous bannirons non-ſeulement le magnifique, mais où nous ne voulons ſouffrir que le néceſſaire. Chacun de nous choiſira la ſituation du lieu de ſa demeure ſelon ſon inclination particuliere; & comme vous préférez la vue aux autres beautés de la campagne, je ſouhaiterois pour la mienne l'obſcurité d'un bois, où je voudrois que la nature fît trouver un ruiſſeau, qui, ſelon votre goût, iroit en ſerpentant dans une prairie que je ſouhaiterois fort proche de mon habitation. Les autres en uſeroient de même; car la liberté gouvernée par la raiſon & la juſtice, feroit un de nos plus ſenſibles plaiſirs. Je voudrois que dans toutes les petites maiſons, il y eût des chambres lambriſſées de bois tout uni, & dont le ſeul ornement feroit la netteté, & que chacun de nous eût un cabinet qui,

ſelon vos ordres, belle Amelinte, fût rempli de Livres, & dans leſquels les hommes ſavants produiroient des ouvrages dignes d'éterniſer notre champêtre république, & où nous autres bergers nous apprendrions du moins à perfectionner notre vie & nos mœurs, & à jouir de ce repos que nous aurions préféré aux turbulentes agitations de la Cour & du monde. Je voudrois que par vos loix il ne nous fût permis d'avoir que deux ou trois perſonnes pour nous ſervir; car on a toujours remarqué que la quantité de valets trouble le calme des familles. Ce nombre ſuffiroit pour nous apporter les choſes néceſſaires au ſoutien de la vie, & au ſoin de la netteté, & pour garder nos troupeaux quand les ſaiſons fâcheuſes nous empêcheroient de nous y occuper nous-mémes avec plaiſir. Nos habits, grande Princeſſe, ſeroient fort ſimples, mais fort propres, & je crois que vous approuveriez qu'ils fuſſent auſſi éloignés de la vanité que de la laideur. Car il me ſemble qu'il eſt néceſſaire pour la ſociété civile de ſe plaire les uns aux autres; & pourvu que cet agrément ne paſſe point des yeux au cœur, vous auriez ſujet d'être ſatisfaite de la ſageſſe de vos ſujets. C'eſt avec grande raiſon, belle & charmante Amelinte, que vous avez ban-

ni la galanterie de leur commerce, pour y établir ſeulement le plaiſir de la converſation, qui aſſurément eſt le ſeul eſtimable parmi les honnêtes gens. Mais j'ai grande peur, ma Princeſſe, que cette loi ſi ſage & ſi néceſſaire ne fût mal obſervée; & comme en cela vous ſeriez contrainte d'y apporter du remede, je penſe qu'enfin vous vous trouveriez obligée de permettre cette erreur ſi commune, qu'une vieille coutume a rendue légitime, & qui s'appelle mariage. Il eſt fâcheux d'être malade, & plus encore de prendre médecine pour ſe guérir; mais comme les hommes les plus ſains ſont ceux qui ſont le moins malades, & que les plus parfaits ſont ceux ſeulement qui tendent le plus à la perfection, de même, belle Amelinte, ceux de vos bergers qui approcheroient le plus de celle que vous leur inſpireriez par votre exemple, & que vous leur commanderiez par vos ordonnances, ſeroient les plus louables; vous eſtimeriez ceux-là, & pardonneriez aux autres, & vous tireriez cet avantage de leur imperfection, que vos Loix & votre République, par leur durée, rendroient votre gloire immortelle. Il faut auſſi que votre ſévérité ſouffre que vos ſolitaires ſujets puiſſent avoir l'eſprit galant; car, belle Amelinte, il eſt bon de per-

mettre aux jeunes gens d'aimer les Vers, & même d'en faire. Il feroit affez difficile, cela étant, d'empêcher que les bergers ne les écoutaffent, & même il leur feroit honteux d'en ignorer la beauté. Il faut favoir connoître le péril pour l'éviter, & je fouhaite que vos bergers foient fages par leur choix & par leur inclination, plutôt que par coutume; car l'ignorance & la ftupidité ne peuvent jamais produire rien de bon. Les plus belles apprendroient en vous voyant, qu'on peut être fort belle, fort fpirituelle, & fort fage tout enfemble. Par vos fages préceptes, vertueufe Amelinte, vous leur perfuaderiez que les graces que nous recevons du Ciel ne nous doivent pas convier à l'offenfer, & qu'elles feroient bien miférables d'en faire un mauvais ufage dans les déferts, puifque vous, grande Princeffe, avez confervé tous ces avantages dans toute leur pureté au milieu de la Cour, & dans la royale maifon des Rois vos aïeux, où vous avez eu fans doute des efclaves que vous avez méprifés, où l'on vous a donné des louanges fans que vous ayiez daigné les écouter, & vous avez été l'admiration des hommes & des femmes, & celle de toute l'Europe, qui eft par-tout remplie de l'éclat de votre gloire.

REPLIQUE

DE MADEMOISELLE.

JE m'apperçois par votre réponſe que vous n'avez qu'à oſer, que vous pouvez tout ce qu'il vous plaît, & que j'avois eu tort d'en être en doute. Mais je ſuis dans une extrême étonnement lorſque vous me voulez prouver par de vives raiſons, qu'il eſt non-ſeulement à propos, mais auſſi néceſſaire de ſe marier. Pour moi je ne le comprends pas. Cependant comme il faut avoir beaucoup de connoiſſance des choſes pour en parler pertinemment, comme il faudroit avoir de bonnes raiſons pour détruite les vôtres, & que c'en feroit une fort mauvaiſe de vous dire que ce n'eſt pas mon avis, je me ſervirai en cela de cette autorité que me donne le ſang de tous les Rois dont vous dites que je ſuis ſortie. Je vous maintiendrai avec aſſurance, qu'il ſemble que l'on doit déférer à mon ſentiment, que mon avis doit être le maître des autres. Enfin, ce que diſent mes peres, que tel eſt mon plaiſir, & tant pis pour ceux qui n'y trouveront pas le leur. Néanmoins pour

vous faire voir que je n'agis pas si absolument, je tâcherai de vous faire connoître que ce n'est point une chose sans exemple, que de voir les personnes accommoder leur inclination au goût & à l'humeur de ceux de qui on dépend. La Marquise de Seneçay m'a dit que dans le village de Randan en Auvergne, jamais une veuve ne s'est remariée, & n'en avoit témoigné la moindre envie à quelque âge qu'elle eût perdu son mari, parce que feue la Comtesse de Randan en a usé ainsi. Apparemment la Comtesse de Fleix, ni la Marquise sa mere ne feront pas changer cette bonne coutume. Par-là vous pouvez connoître le pouvoir des bons exemples, & combien il prévaut sur les méchantes coutumes; & n'aurois-je pas lieu de croire que l'autorité du mien pourroit détruire dans nos déserts cette erreur qui s'est tournée en bienséance? Mon empire la borneroit-là; c'est pourquoi personne n'auroit droit de murmurer contre moi. Même j'étendrois ma bonté jusqu'à permettre que ceux qui auroient envie de se marier, nous quittassent plutôt que rendre notre solitude une habitation de gens sujets aux infirmités de la nature. Tout le monde n'a pas la force de la surmonter. Mr. de Luynes nous apprend que la grace n'est pas tou-

jours

jours la maîtresse. Peut-être conviendrez-vous qu'il est plus aisé de ne se pas marier que de ne s'être jamais marié, & je demeure d'accord que cela peut être; mais rien ne me persuade qu'on puisse avoir envie de se marier quand on est guéri de l'ambition. Or dans notre désert on y renonce absolument, & à toute sorte d'intérêt. Il n'y a donc que l'amour seul qui puisse inspirer cette fantaisie. Et c'est pour cela qu'il me semble que je n'avois pas mal fait de la bannir d'entre nous. Vous voulez qu'il y demeure; mais vous le dois-je permettre? Et s'il vous plaît de songer que de l'amitié on va souvent à l'amour, n'avez-vous point aussi pensé quelquefois à ces Vers:

C'est un penchant si doux, qu'on y tombe
 sans peine;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'amour qui s'y forme est digne de pitié!

Je serois d'avis que dans toutes les maisons, ces Vers fussent écrits en quelques endroits remarquables, comme une sentence infaillible, parce qu'assurément on en pourroit profiter. Mais comme rien ne nous lie & ne nous contient dans nôtre société, nous nous garantirons encore

du mariage par cette liberté que nous nous conſerverons. Elle feroit plutôt un frein pour les paſſions, qu'une obligation contraignante; au-lieu que dès qu'on eſt obligé à quelque choſe, on la hait, on la déteſte, & on voudroit en être dehors. Cette chere liberté nous feroit connoître qu'il ſuffit de pouvoir les choſes pour ne les pas vouloir. La raiſon & le bon ſens feroient notre ſeul but & nos ſeules obligations. On conſidéreroit cependant ſa douceur pour plaindre ceux qui s'y laiſſeroient tomber; & pour n'y pas gliſſer nous-mêmes, on remarqueroit que le retour en eſt fâcheux, & quelle pitié c'eſt de revenir de l'amour à l'amitié. L'une eſt commode, honnête, & néceſſaire au commerce de la vie & à ſa douceur. Ce bon ſens & cette raiſon dont je fais tant de cas, y portent tout-à-fait. C'eſt un plaiſir de durée, de toutes ſortes de perſonnes, d'âges & de conditions, commandé même par les Loix divines. L'autre, au contraire, eſt défendu; ſon commerce eſt honteux, il eſt volage & inégal, ſans foi & ſans probité : c'eſt un enfant ſans raiſon, & qui ne la connoît pas. Il ne cauſe que des inquiétudes, des embarras & des jalouſies : ſi l'on penſe l'avoir arrêté, il échappe, & les pleurs, les gémiſſemens

ne le font point revenir. Enfin, ſous quelque prétexte que ce ſoit, il ne me ſemble nullement propre à demeurer avec nous. C'eſt un impie, il ſe moque du Sacrement, il n'en uſe que comme les Turcs qui ſont aux galeres, leſquels pour quitter leurs chaînes, ſe font baptiſer, & puis s'en retournent en leur pays plus Turcs que jamais. Voilà comme il eſt fait. Vous y fieriez-vous après cela, & voudriez-vous voir des Renégats parmi nous? Tout de bon, cela ſeroit terrible, & encore plus que ce ſoit vous qui l'ayiez propoſé; j'en ſuis honteuſe pour vous : mais je vois bien à quoi il en faudra venir, & ce ſera d'expliquer la galanterie, qui de ſoi eſt une choſe honnête, bien que ſouvent on la prenne en mauvaiſe part dans le monde, & qu'on la tourne du mauvais côté, comme on peut faire toutes choſes lorſqu'on eſt mal intentionné. Cette belle galanterie que vous ſouhaitez parmi nous eſt aſſurément bienſéante, l'air galant peut convenir à tout; & puiſque l'on a dit * que Sainte Thérеſe avoit l'eſprit galant, qui ne le voudroit point avoir?

* Le grand Evêque d'Oſma dit que cette Sainte avoit le même air & la même façon naturelle de s'expliquer, qu'avoit la grande Iſabelle, Reine d'Eſpagne.

puisqu'on voyoit le même air dans tout ce que faisoit l'Infante Isabelle, qui ne voudroit pas que sa maniere d'agir imitât la sienne? Enfin, cette galanterie générale & sans objet, est ce qui se peut permettre parmi nous. Je conviens qu'on la peut chercher dans nos habits avec la propreté & cette modestie que vous y desirez, & qui sont aussi fort à mon gré. Je souffrirois même que cet ajustement se pût louer comme la bonne santé qui paroît sur le visage. Cela n'étant dit que quand il seroit vrai que cette louange ne paroîtroit point une cajolerie; car les louanges qui sont véritables se peuvent donner par un esprit de cordialité & d'amitié, que j'approuverois fort, aussi-bien que les soins & la complaisance que l'on auroit les uns pour les autres. Toutefois je m'en dispense moi-même, parce que ce n'est pas mon esprit; peut-être aussi n'en serois-je pas capable, parce que sans que je m'en apperçoive, la bonté de mon naturel souvent me fait faire des choses que je ne ferois pas si j'y songeois; car je crois n'être pas complaisante naturellement. Je voudrois que les hommes eussent pour les Dames ces déférences que les honnêtes gens doivent avoir, & qu'ils fussent toujours devant elles dans un esprit d'hon-

nêteté & de galanterie ; ce que ne font point ceux qu'on appelle les galants du temps ; car ils n'ont nulle civilité pour les femmes. Je ne voudrois pas aussi qu'ils en usassent tout-à-fait comme les galants qui sont décrits dans ses Romans ; mais j'en voudrois quelque chose. Je prendrois de tout un peu, pour perfectionner les habitants de l'un & de l'autre sexe. Mais comme rien n'a été parfait en ce monde, il me seroit aussi difficile d'exprimer ce qui est nécessaire pour cela ; j'ajouterai seulement, & vous conviendrez avec moi qu'il seroit bon que toutes nos Dames eussent eu une conduite nette & sans reproche, & contre qui la calomnie n'eût pu faire d'impression ; car pour n'avoir jamais connu sa malice, c'est une chose presque impossible. Les hommes qui blasphêment sans cesse contre le Créateur, peuvent bien blasphêmer contre les créatures. Je souhaiterois par la même raison, que ceux qui seroient de profession à porter l'épée fussent braves, & qu'ils eussent acquis de la gloire dans leur métier : que nos Docteurs eussent une science extraordinaire, & que leurs mœurs fussent capables de servir d'exemples ; & ainsi de tous les autres. Mais pour conclure par où j'ai commencé, vous souffrirez encore que je vous

dise que ce qui a donné la supériorité aux hommes a été le mariage, & que ce qui nous a fait nommer le sexe fragile, a été cette dépendance où le sexe nous a assujetties, souvent contre notre volonté, & par des raisons de famille, dont nous avons été les victimes. Enfin, tirons-nous de l'esclavage; qu'il y ait un coin du monde où l'on puisse dire que les femmes sont maîtresses d'elle-mêmes, & qu'elles n'ont pas tous les défauts qu'on leur attribue, & célébrons-nous dans les siecles à venir par une vie qui nous fasse vivre éternellement.

A cela Madame de Motteville repartis ainsi:

Il est difficile que je puisse trouver des raisons pour combattre vos sentiments, auxquels j'ose dire que les miens ont quelque rapport. Je n'ai été soumise à ce lien qui vous déplait si fort que deux seules années de ma vie. Je n'avois que vingt ans quand la liberté me fut rendue, elle m'a toujours semblé préférable à tous les autres biens que l'on estime dans le monde; & de la maniere que j'en ai usé, il semble que j'ai été habitante du village de Randan. Ces illustres veuves, Madame la Marquise

de Seneçay & Madame la Comteſſe de Fleix ſa fille, qui ſe ſont ſignalées par mille belles qualités qu'elles poſſedent, & par la gloire de leur veuvage, ſont des Héroïnes que j'ai toujours eſtimées dignes d'être la gloire de toutes les autres femmes. Je vois toujours avec joie que la chaſteté a fait de grands Saints, & j'envie aux Païens l'honneur qu'ils ont eu d'avoir des * Veſtales parmi eux, qui ont mérité par leur pureté, que Dieu qui, parmi toutes ſortes de Nations, eſt toujours le protecteur de la vérité & de l'innocence, fît des miracles en leur faveur. C'eſt pourquoi, grande Princeſſe, je ſuis beaucoup plus diſpoſée à vous admirer qu'à vous contredire, & à vous obéir qu'à vous réſiſter. Vous décrivez ſi éloquemment les défauts de ce petit Dieu qui cauſe tant de maux aux hommes, qu'il ſemble que ce ſeroit une entrepriſe trop hardie, que d'oſer ſeulement y ajouter une parole. Vous reſſemblez à ces grands Capitaines qui ſont accoutumés à vaïncre; dès auſſi-tôt que vous l'avez voulu combattre, vous l'avez taillé en pieces; après l'avoir défait, vous

* C'eſt une théologie de femme. Ces miracles étoient faux, parce qu'il n'y avoit ni vérité, ni innocence.

l'avez envoyé aux galeres; & n'étant pas resolue de le bien traiter en aucune condition, vous ne l'en avez tiré qu'à sa honte. Mes armes sont trop foibles pour espérer de lui pouvoir faire du mal après vous. Mais comme j'ai une haine implacable contre lui, je vous supplie très-humblement, illustre Amelinte, de souffrir que je sois un des soldats de votre armée, & que je puisse au moins m'enrôler au nombre de ses ennemis, que je lui porte quelques coups, & que je puisse, tout abattu qu'il est à vos pieds, lui dire encore quelques injures. Il est toujours à craindre que n'osant se défendre contre vous par le respect qu'il vous porte, il ne puisse à la dérobée tirer quelques fleches par le monde, & peut-être que quelques-unes de vos bergeres, malgré toutes vos précautions, en pourroient bien avoir leur part. C'est pourquoi il n'y a pas danger que petits & grands lui courent sus. On ne sauroit trop le diffamer pour les mauvais tours qu'il fait au genre humain. Certes, la tyrannie qu'il exerce sur notre sexe nous doit obliger à l'outrager en toutes occasions où nous pourrons nous venger de lui. Les hommes par lui sont nos cruels ennemis. Lorsque les Dames les aiment, c'est alors qu'ils croyent avoir plus de

droit de les perſécuter, & le bien qu'elles leur font leur cauſe toujours beaucoup de mal. Ils cachent ſous ces beaux mots d'adoration, de reſpect & de paſſion, ce venin dont ils offenſent leur gloire. Elles ſouffrent par leurs trahiſons de violentes douleurs ; & l'amour légitime, par la froideur de ſon poiſon, les prive ſouvent de bonheur. Ceux même qui ſont aſſez foux pour croire que ſes peines ſont préférables aux autres plaiſirs, nous avoueront que

El mas felice eſtado
Enque pone el amor, el que bien ama
En fin trae un cuidado.

Je ſais toutes ces verités, belle Amelinte, je ſais de plus que les Loix qui nous ſoumettent à leur puiſſance ſont dures & inſupportables ; je ſais qu'ils nous donnent en partage la vanité, les louanges, & la bauté, pour mieux uſurper ſur nous le commandement de la Mer & de la Terre, les Sciences, la valeur, & la puiſſance de juger & d'être les maîtres de la vie des humains, les dignités en toutes conditions ; & ôté la quenouille, je ne vois rien ſous le ſoleil qu'ils n'ayent mis de leur côté. Cependant leur uſurpation n'eſt fondée ſur aucun juſte prétexte. Les Hiſtoi-

res font pleines de femmes qui ont gouverné des Empires avec une ſinguliere prudence, qui ont acquis de la gloire en commandant des armées, & qui ſe ſont faites admirer par leur capacité. La politique n'a point de ſecrets qu'Iſabelle de Caſtille, Iſabeau d'Angleterre, la Ducheſſe de Parme, & Catherine de Médicis dans notre dernier ſiecle n'ayent ſus & pratiqués; & dans le nôtre, nous avons vu que les ſciences, qui, malgré les hommes, ſe ſont rendues familieres en tous les temps à beaucoup de femmes, ont enrichi l'eſprit de Me. de Braſſaz, ſans lui ôter ſa modeſtie & ſon humilité. La chaſteté eſt en nous une vertu néceſſaire, ſans laquelle toutes les autres perdent leur luſtre; c'eſt pourquoi il eſt injuſte de nous borner à celle-là. Je penſe même que les hommes ne nous l'auroient pas donnée en partage, ſans qu'ils ont penſé que comme elle nous eſt facile à pratiquer, ils prétendent auſſi que nous en méritons fort peu de louanges. J'en demeure d'accord, & crois que ce ſentiment ſeroit pour nous une choſe fort aiſée de nous délivrer de cet eſclavage par la liberté de notre cœur & la pureté de nos ſentiments; car je ne doute pas que beaucoup de Dames d'elles-mêmes ne ſoient capables de cette perfection. Mais,

ma Princeſſe, vous voulez des hommes dans votre Etat, & vous ne voulez pas vous ſouvenir que leur corruption ſe pourra communiquer à celles de notre ſexe qui ne feront pas auſſi fortes que vous. C'eſt pourquoi j'avois propoſé le mariage comme un remede néceſſaire à ceux & à celles qui honteuſement diſent avec Amarillis :

S'el peccar' è ſi dolce,
E'l non peccar' ſi neceſſario.....

J'avois cru qu'il étoit de votre prudence d'obvier aux inconvénients qui pourroient arriver à vos ſujets, dont la vertu ne peut pas être égale en tous, n'y ayant rien de ſi naturel en l'homme que le défaut & le changement. Il me ſemble même qu'il y auroit plus d'honneur à fuir cet engagement par choix & par eſtime que vos Bergers auroient pour la liberté, que par la défenſe que vous leur auriez faite. Je ne doute pas que votre ſeul exemple ne couvrît cet uſage de honte; car c'eſt aſſez l'ordinaire des peuples, de haïr ce que les Souverains ne pratiquent pas; & ce qui ſe fait à l'égard des mauvaiſes coutumes, ſe doit beaucoup plutôt eſpérer en faveur des bonnes. Que ſi par

malheur les moins parfaites y contribuoient, elles auroient les maximes de St. Paul pour les défendre contre celles de votre fierté ; au-lieu qu'étant convaincues d'une foiblesse qui passeroit pour une espece de crime dans vos Etats, elles & leurs Bergers seroient inconsolables de perdre en même-temps vôtre estime, leur gloire, & leur agréable patrie. Votre générosité se trouveroit soulagée de la peine que votre rigueur leur feroit souffrir ; car sans doute vous n'auriez pas de facilité à faire du mal ; & si cette loi sévere s'établit dans votre République solitaire, il est à craindre que votre vertu ne soit souvent occupée à faire des malheureux. Il me semble même qu'il seroit assez à propos de les laisser quelquefois tomber dans les dégoûts qui suivent la condition du mariage, leur détrompement leur seroit salutaire, tant les hommes & les femmes connoîtroient par leur expérience, que ceux qui cherchent de la satisfaction & des contentements dans cette vie, n'en sauroient trouver ; que tout ce qui est sous le soleil est vanité & affliction d'esprit, & que pour être véritablement heureux, il ne faut chercher de volupté que celle qu'on reçoit à vivre vertueusement, & à faire de bonnes actions. Je sais que je dé-

ſends le parti des foibles, & qu'il m'eſt honteux de ſoutenir ceux qui n'ayant pas mon eſtime, ne peuvent avoir de leur côté que ma ſeule pitié. Mais dans un Etat bien policé, il faut que le boîteux, l'aveugle & le difforme trouvent leur ſubſiſtance & ſa protection auſſi-bien que le plus parfait. C'eſt pourquoi, ma Princeſſe, je prends la liberté de vous repréſenter toutes ces raiſons, afin que ma compaſſion attire la vôtre, & que vous donniez des remedes à tous les maux qui pourroient troubler le repos de vos ſolitaires ſujets. A l'égard des autres loix que vous leur donnez, elles ſont toutes belles; & pourvu qu'il s'en trouve, comme je n'en doute pas, d'aſſez parfaits pour les obſerver, il n'y aura rien de plus admirable que leur vie & leurs ſentiments. Mais comme je crois que leur nombre ſera trop petit pour remplir votre Etat, & qu'il vous en faudra ſouffrir de moins parfaits, je veux vous faire part d'une méditation que j'ai faite ſur ce ſujet, afin de vous obliger à compatir aux foibleſſes ordinaires des hommes, & à rendre graces au Ciel de ce que vous en êtes exempte. Quand nous naiſſons, ce qui premiérement occupe notre cœur, c'eſt l'amitié & la tendreſſe que nous avons pour nos proches,

pour ceux qui nous ſervent, & pour les perſonnes de notre âge. Ces ſentiments ſe conſervent en quelques-uns, & ſe perfectionnent par la raiſon & par la vertu, & ceux-là ſont les véritables ſages, & les véritables heureux, qui ne tombent point dans des déréglements qui perdent tant de perſonnes, & qui ſont tant de malheureux. Mais pour l'ordinaire, de cette innocente jeuneſſe, on paſſe avec les années à des paſſions plus violentes qui dominent l'ame, & troublent le repos du cœur. C'eſt alors que l'on paſſe ſouvent de l'amitié à l'amour ; les uns, à ce qui s'appelle galanterie, qui quelquefois n'eſt pas tout-à-fait déshonnête, mais qui toujours eſt fort blâmable ; les autres qui ſemblent plus ſages, à des engagements légitimes. Les premiers conduiſent ordinairement les hommes & les femmes à des fautes qui ſont cauſe de leur perte, & les moins coupables à beaucoup d'inquiétudes & de peines ; les autres ſe lient à une condition fâcheuſe, laquelle, pour être accompagnée d'innocence, ne l'eſt pas toujours de bonheur. C'eſt ce qui vous fait dire ſans doute qu'il eſt dur de changer l'amour en amitié. En effet, quand l'ame a paſſé ce trajet qui mene de l'un à l'autre, je ſuis aſſez perſuadée de ce que vos Vers

nous enſeignent, qu'elle ne peut revenir à cette médiocrité; & ne le pouvant, je crois qu'en ce cas l'amour & l'amitié s'anéantiſſent entiérement, & que peu de perſonnes de celles qui ont laiſſé régner cette paſſion dans leur ame, hormis ceux que la brutalité aſſujettit toute leur vie, peu, dis-je, peuvent demeurer expoſés aux tourments que cet état violent leur donne : * parce que je m'imagine que cette jalouſie que les Poëtes nous dépeignent ſi difforme, la perfidie, & l'infidélité dont on ne voit que trop d'exemples dans le monde, laſſent les ſouffrants, uſent leur patience & leur tendreſſe, les font enfin devenir plus inſenſibles; & cette inſenſibilité, à ceux qui ont de belles inclinations, les rend toujours plus raiſonnables & plus ſages. Je dis bien davantage, que l'ingratitude que l'on rencontre dans l'honnête & pure amitié parmi les amis & les amies, parmi les proches & dans le commerce des honnêtes gens qui ne le ſont guere, fait ſur nous le même effet. L'expérience qui nous apprend qu'il n'y a preſque point de bonté dans le monde, nous endurcit, & nous dégoûte, & fait que nous ne ſaurions pas jouir d'un plai-

* Ceci eſt un peu brouillé.

ſir dans la vie. Mais comme il eſt plus rare de trouver des criminels dans l'amitié que dans l'amour, parce que la raiſon & l'innocence ſont les ordinaires compagnes de l'amitié, & que les déréglements & la trahiſon ſont naturellement celles de l'amour, je conviens avec vous, ma Princeſſe, que pour rendre vos ſujets heureux, il faudroit qu'ils en demeuraſſent toujours à ce premier degré de l'amitié, & je ſouhaite pour votre commodité que vous puiſſiez mettre des bornes entre l'amour & l'amitié, pareilles à celles qui ſont entre la France & l'Eſpagne. Je voudrois que comme la neige des Pyrénées refroidit les pays circonvoiſins, vous puſſiez produire le même effet à l'égard de leurs ſentiments, & que ceux qui s'engagent dans les paſſions y trouvaſſent autant de difficulté, que ces montagnes en font trouver aux voyageurs qui vont d'un Royaume à l'autre. Alors, belle Princeſſe, il ſeroit facile d'obſerver les belles loix que vous donnez à vos ſujets; ils pourroient avoir l'eſprit galant ſans tomber dans la galanterie; ils pourroient ſeulement avoir cette politeſſe que vous leur ordonnez, & qui eſt aſſurément la ſeule choſe qu'il leur faut permettre; leur civilité n'auroit plus d'autre objet que l'honnêteté & la bien-

séance, & toutes choses feroient réglées selon l'ordre & la raison, qui est tout ce que vous voulez, & que vos justes loix ordonnent. Mais comme je compte toujours sur ce qui se pratique ordinairement plutôt que sur ce qu'il est presque impossible de faire, & que vous avez à commander à des hommes, & non pas à des Anges, je vous dis encore une fois qu'il est fort à propos de permettre le mariage; car si vous ne le faites, il arrivera indubitablement que vos Bergers abuseront de la permission que vous leur donnez, de l'esprit galant ils iront à la galanterie, & sans y penser, vous bannirez l'amour légitime pour introduire parmi eux le criminel. Car il est difficile qu'ils ayent toute cette innocente galanterie sans objet, que vous leur ordonnez & que je leur souhaite. Les hommes ne sont presque jamais vertueux en effet, ils se soucient seulement de le paroître. Ce qui se passe intérieurement ne leur donne point de honte, & vous jugerez aisément que de cette mauvaise source il pourroit naître beaucoup de troubles dans vos Etats. Si j'avois autant de lumiere & d'éloquence que vous en avez, je pense qu'il ne me seroit pas impossible de vous convaincre, & vous persuader de recevoir mes avis comme très-salutai-

res. Il me souvient d'avoir lu autrefois un livre qui traite de ces matieres. Son Auteur estime fort le mariage, & lui donne beaucoup de louanges. Pour moi je ne me puis pas résoudre d'en faire autant; car je ne saurois pas aller contre mes sentiments & mon inclination. Mais pour vous obliger à souffrir ce mal comme un remede à un plus grand mal, je voudrois à-peu-près me souvenir de ce que dit mon livre en sa faveur. Il me semble qu'il allegue pour ses raisons, que depuis la création du monde, ce petit enfant que vous haïssez si fort, & que je trouve en effet si méprisable, est pourtant aussi-bien que le soleil le pere de toutes choses; que par lui, & dans l'ordre du mariage établi de Dieu même en la personne du premier homme, les nations trouvent leur durée & leur perpétuité; que le mariage doit être révéré comme celui qui regle la naissance & les biens de tous les hommes; qu'il établit l'ordre sur la terre; qu'il est le seul lieu par lequel l'homme & la femme se peuvent aimer & s'engager ensemble, & mille autres choses que j'ai oubliées. Il fait plus : il maintient que l'amour en général est la source de toutes les vertus des hommes, & dit qu'il inspire la vaillance, qu'il fait aimer la gloire; &

bien-loin de le ſoumettre à l'ambition, il croit que la plus belle & la plus louable vient de lui, & que beaucoup de Héros ont tout haſardé pour arriver à quelque grandeur que l'amour leur avoit fait deſirer. Il nous repréſente toutes les femmes illuſtres qui ont ſacrifié leur vie à l'amour légitime, il cite celles de Brutus & de Seneque, & n'oublie pas celles qui ſe ſont rendues célebres par les larmes qu'elles ont répandues ſur le tombeau de leurs maris. En effet, grande Princeſſe, il faut avouer que dans notre ſiecle la douleur de Madame de Montmorency l'a rendue célébre, & même l'on peut dire que ces illuſtres Dames que je révere d'un reſpect tout particulier, Madame de Seneçay & Madame de Flex ont aimé leurs maris; mais qu'elles ne tiennent point à honte d'avouer qu'elles ont ſenti pour eux quelque petite étincelle de ce feu qui n'eſt pas blâmable quand l'inclination avec l'innocence l'a fait naître, & vous-même les eſtimez de ce que le ſouvenir de cette affection les empêche de ſe remarier. Pour moi, grande Princeſſe, comme j'ai déja dit, je ſuis fort ennemie de tout ce que vous défendez, & il ne me ſera pas fort difficile d'obſerver vos loix dans toute leur rigueur. Mais je vous dirai de plus

que les miennes particulieres vont encore au-delà ; car je suis lasse & fort rebutée du monde, je méprise tout ce qu'on y estime, & abhorre l'iniquité dont il est rempli. Tout en est mauvais ; car même les choses indifférentes ne demeurent guere en cet état, & se changent souvent en vanité, ou du moins en des occupations fort inutiles. Si bien que si jamais je puis me voir dans nos bois, la solitude assurément sera le plus grand de mes plaisirs.

Voilà mes sentimens particuliers, & mes opinions pour la conduite de nos Bergers. Si vous les désapprouvez, grande Princesse, je vous promets que je ferai mon possible pour aider à les perfectionner selon vos loix ; car je demeure d'accord que si elles peuvent subsister telles que vous les avez faites, elles contiennent en elles plus de perfection, & que ce seroit une chose admirable si on pouvoit bannir toute foiblesse de notre célebre République.

MADEMOISELLE, *parlant de l'esprit galant, soutient qu'il n'est point opposé à la véritable piété, & le prouve par le tour d'esprit, & le bel air qui paroissoit en tout ce que faisoit Sainte Thérese. Voici pour la confirmation*

de cette vérité, ce qu'en dit le grand Dom JEAN DE PALAFOX *& de* MENDOCE, *Evêque d'Osma.*

125.

„ COn esta occasion no puedo dexar „ de advertir, que aviendo leido yo „ algunas cartas de la santa Reyna Don„ na Isabella Catolica, gloriosa Prince„ sa, y de las mayores que han visto los „ siglos, he reparado que se parecen mu„ chissimo los estilos de esta gran Reina, „ y de la Santa, no solo en el modo de „ concebir los discursos, en explicar „ los, y en las reflexas, en los reparos, „ en dexar una cosa, tomar' otra, y bo„ luera la primera sin de la linno, sino „ con grandissima gracia.

„ Yo confesso que quando lei estas car„ tas, hize concepto, de que eran tan pa„ recidos estos dos naturales, entendi„ mientos, y espiritus de la Sennora „ Reina Catolica, y de Santa Teresa, „ que me parecio que si la Santa huniera „ sido Reina, fuera otra Catolica Donna „ Isabel, y si esta clarecida Princesa fuera „ Religiosa (que bien la fue en las vir„ dudes) fuera otra Santa Teresa.

Il y a quelques-unes des lettres de cette Princeſſe dans la Chronique de l'Ordre de Saint Jérome, écrite par le Pere Joſef de Siguença; elles ſont écrites à Hernando de Talabera, Archevêque de Grenade.

Le judicieux Palafox, qui, ſix ans après, les avoit, les relut pour voir s'il ne s'étoit point trompé, & dit : *Y aviendo buelto aora à leer las por' ſi me engannado, me hé confirmado en el miſmo dictamen.*

LES AMOURS
DE
MADEMOISELLE
ET DE
Mr. DE LAUZUN.

VOus devez, ſans doute, cher Lecteur, avoir oui dire qu'il y a environ deux ans ou plus, qu'on parla de marier Mr. le Comte de Saint-Paul à ſon Alteſſe-Royale Mademoiſelle; ce qui donna beaucoup d'occaſion à pluſieurs perſonnes de parler, comme vous ſavez que l'on fait en de pareilles rencontres, principalement aux Gens de Cour, leſquels, comme plus ſavants en ces ſortes de choſes, en parlent plus pertinemment & plus hardiment.

Il y avoit en ce même temps une fort célebre compagnie en un certain lieu de Paris ou ailleurs, je ne ſais pas aſſurément l'endroit: mais je ſais bien que c'étoit des intimes de Mr. le Comte de Lauzun, com-

me vous jugerez par leurs diſcours ; leſquels après avoir long-temps converſé enſemble, tomberent enfin ſur le mariage de Mademoiſelle ; & après en avoir dit chacun ſon ſentiment, & le peu de cas que ſon Alteſſe-Royale en avoit fait, un de la compagnie s'adreſſa à Mr. de Lauzun, & lui dit : Et vous, Monſieur de Lauzun, à quoi ſongez-vous, & d'où vient qu'un homme d'eſprit comme vous êtes, s'oublie dans une occaſion ſi belle & ſi noble ? Quoi, croyez-vous que cette affaire ne mérite pas bien que vous y ſongiez ? Vous pourriez bien plus mal employer votre temps. Cette harangue ſi peu attendue, ſurprit ſi fort Mr. de Lauzun, qu'un eſprit moindre que le ſien auroit eu aſſez de peine à répondre. En effet, après avoir reculé deux ou trois pas : Quoi ! Monſieur, répondit-il à celui qui lui avoit parlé ; moi, dites-vous ? moi ſonger à Mademoiſelle ? Ha ! Monſieur : je connois trop cette Princeſſe, & je me connois trop moi-même pour concevoir un deſſein dont le bruit m'épouvante, & dont la ſeule penſée me rendroit criminel : je n'ai garde d'en oſer ſeulement former le deſſein. Pourquoi non, reprit ſon ami ? Vous ſavez que l'on perd ſouvent faute de chercher ; quel mal y auroit-il quand vous tenteriez la fortune ?

fortune? Cette Princeſſe n'eſt pas inacceſſible, & à vous ſur-tout; car nous ſavons que vous êtes aſſez bien avec elle, & même qu'elle vous ſouffre, & qu'elle vous écoute plus volontiers qu'aucun autre; ainſi quel mal y auroit-il, encore un coup, quand vous la ſonderiez un peu? Ha! répondit Monſieur le Comte de Lauzun, je n'oſerois ſeulement pas y penſer; la réponſe que je ſuis obligé de faire à vos diſcours obligeants me met à la torture, tant je vois d'impoſſibilité à ce que vous me dites. Vous y ſongerez ſi vous voulez, s'écria alors toute la compagnie, nous ſommes tous de vos amis, & nous vous le conſeillons, parce qu'ayant tant d'eſprit & de conduite comme vous avez, & poſſédant l'oreille avec les bonnes graces de votre Roi, comme vous faites, rien ne vous eſt impoſſible; penſez-y, ſi vous nous croyez: c'eſt pour vous, & nous aurions tous la derniere joie ſi vous pouviez réuſſir, & vous n'agirez pas ſagemeut ſi vous ne nous croyez. Mr. de Lauzun ayant répondu à tous comme il avoit fait au premier, & s'en étant défendu par des raiſons les plus fortes & les plus apparentes, cette illuſtre compagnie ſe ſépara. Or comme naturellement nous aimons ce qui nous flatte, quoique la bienſéance ne nous permette

pas de le témoigner, nous nous défendons ſouvent d'une choſe, & la rejettons avec ardeur lorſque nous la ſouhaitons le plus; & plus l'eſprit de l'homme eſt capable de connoître la valeur & le mérite d'une choſe qu'on lui propoſe pour ſon avancement, plus il ſent enflammer ſon deſir à la poſſeſſion.

Mr. le Comte de Lauzun s'étoit retiré chez lui après avoir quitté ſes amis, où il ne fut pas plutôt arrivé, que tout ce dialogue qu'on lui avoit fait ſur Mademoiſelle lui repaſſa dans l'eſprit, & ce qu'il avoit rejetté comme fâcheux par le peu d'apparence qu'il y trouvoit, lui parut un peu moins rude & plus facile. Et comme il a infiniment de l'eſprit au-deſſus du commun, il commença à ne déſeſpérer pas entiérement: il y voyoit à la vérité beaucoup de difficulté; mais plus la choſe lui paroiſſoit difficile, plus elle excitoit ſon courage, ſachant bien que la plus grande gloire eſt attachée principalement aux plus grands obſtacles. Il voyoit d'un côté une des plus grandes Princeſſes de l'Univers, qui avoit mépriſé un grand nombre de Rois & de Souverains, comme ſi la nature n'avoit pas de quoi lui offrir un cœur digne d'elle. Il trouvoit dans cette Princeſſe l'humeur la plus fiere,

& le courage le plus grand & le plus élevé qu'on pût imaginer. N'importe, il passa par-dessus toutes ces considérations, après les avoir mûrement pesées pendant un mois, & après avoir très-souvent perdu le repos pour s'appliquer entiérement au grand projet qu'il avoit déja fait. Il fit ce que faisoient ces fameux Héros de l'antiquité, lesquels n'entreprenoient jamais que ce qui paroissoit presque impossible, ou du moins très-difficile. Et c'est par-là que plusieurs se sont immortalisés, & se sont fait eux-mêmes un tombeau de gloire. Enfin, après avoir repassé mille fois une infinité de pensées qui lui venoient en foule dans l'esprit, & ayant fait réflexion au prix inestimable que lui offroient déja ses travaux, s'il étoit assez heureux de pouvoir réussir, son grand cœur fait un puissant effort, & prend dès ce moment une forte résolution d'exécuter ce qu'il avoit projetté, voyant bien que s'il perdoit cette occasion il ne la recouvreroit de sa vie, & qu'il ne trouveroit jamais de si glorieux moyens pour élever & établir plus heureusement sa fortune. Le voilà donc qu'il recommence à redoubler ses soins pour rendre ses devoirs à Mademoiselle. Il n'eut pas bien de la peine de trouver accès auprès de cette

Princeſſe, ſon eſprit des plus adroits l'avoit depuis long-temps. Il la voyoit tous les jours, & n'en ſortoit que le plus tard qu'il lui étoit poſſible. Il ne lui parloit néanmoins que de reſpects, de devoirs, de nouvelles, & de mille autres gentilleſſes d'eſprit capables d'attirer l'eſtime de tout le monde. Et comme un grand eſprit goûte les belles choſes bien mieux qu'un moindre, qui à peine les diſtingue, goûte celles qui ſont médiocres, Mademoiſelle prenoit grand plaiſir à écouter Mr. de Lauzun avec une application merveilleuſe : de maniere que notre Comte, qui ne jouoit autrement ſon jeu que couvert & à l'inſu de tout le monde, ne manquoit jamais de nouvelles matieres & de nouveaux entretiens ; & ſon eſprit éclairé, qui lui faiſoit découvrir la façon obligeante avec laquelle il étoit écouté de la Princeſſe, lui fourniſſoit toujours de quoi ſatisfaire le plaiſir qu'elle témoignoit y prendre. Cependant Mr. de Lauzun commençoit déja à concevoir quelque rayon d'eſpérance, quoiqu'à la vérité foible. Il eſt vrai qu'il étoit bien reçu ; mais il l'étoit auparavant. Que ſi la Princeſſe lui témoignoit quelque bonté, ce n'étoit, ou ne pouvoit être qu'un effet de ſa généroſité ; ainſi il n'avoit pas un grand fon-

dement en ſes eſpérances. D'ailleurs, la grande diſproportion qu'il voyoit entre cette Princeſſe & lui, le mettoit au déſeſpoir, auſſi c'étoit ſon plus grand obſtacle; il pourſuivit toutefois ſon deſſein. Quelque-temps s'étoit paſſé de cette façon, lorſqu'il lui vint dans la penſée qu'il étoit temps de commencer ſon jeu un peu plus hardiment. Vous allez voir une leçon bien faite à ceux qui veulent ſe faire ſouffrir auprès d'une maîtreſſe; c'eſt qu'il faut ſur-tout étudier à ſe faire à ſon humeur. Voilà le ſeul & véritable chemin par où l'on peut ſûrement s'inſinuer.

Mr. le Comte de Lauzun voulut, à quelque prix que ce fût, mourir ou s'inſinuer dans l'eſprit de Mademoiſelle : il avoit beſoin de ſecours pour cela; il s'étoit fait une regle de ne rien emprunter que de lui ſeul; que fait-il? Son génie s'attache à conſidérer attentivement cette Princeſſe, il s'y attache ſérieuſement pendant quelque temps : & enfin, ayant remarqué que cette Princeſſe aimoit & la Cour & les beaux eſprits, & que naturellement (comme cela eſt ordinaire à ſon ſexe) elle étoit curieuſe, il ſe réſolut de prendre cette route, comme la plus courte & la plus aiſée pour arriver à la fin. Il étoit un jour chez cette Princeſſe, où, après mille beaux diſcours,

comme à son ordinaire, qui servirent comme de prélude à ce qu'il avoit médité, il tomba merveilleusement bien à propos sur son dessein; & parlant des affaires de la Cour les moins communes: Hé bien, Mademoiselle, lui dit-il, V. A. R. veut-elle être toujours particuliere, & ne jamais faire de commerce avec la Cour? Est-il possible que la Cour du monde la plus florissante n'ait rien qui vous puisse plaire? On y voit des gens qui y viennent incessamment des quatre coins de la terre pour voir la majesté & la magnificence du Louvre, & pour y admirer notre incomparable Monarque avec toute sa Maison Royale, qui est sans doute la plus belle & la plus charmante qu'il y ait dans l'univers. Est-il possible encore une fois, Mademoiselle, que tout cela, joint à la délicatesse des esprits qui y sont sans nombre, n'ait pas de quoi attirer votre Altesse Royale? Il est vrai, Mademoiselle, que V. A. R. a seule l'avantage d'être à la Cour sans sortir de chez elle, & vous pouvez, en ôtant le plus bel ornement de la Cour du Louvre, je veux dire, en la privant de la présence de votre Royale Personne, vous pouvez en composer seule toute entiere au Luxembourg ou ailleurs où V. A.

R. ſera. Vous voulez donc rire, Mr. de Lauzun, répondit Mademoiſelle, & votre eſprit toujours galant veut enfin me faire part de ſes galanteries. Ah! Mademoiſelle, repartit Mr. de Lauzun, à Dieu ne plaiſe que je ſorte jamais du reſpect que je dois à V. A. R. Je ſais trop comme je dois parler à des perſonnes de votre rang pour manquer jamais à mon devoir, & ce que je prends la liberté de vous dire n'eſt qu'un foible effet du zele que j'ai eu toute ma vie, & que je ſens augmenter à tous moments pour les ſervices de Votre Alteſſe Royale. Oui, Mademoiſelle, pourſuivit-il, j'ai un deſir, mais un deſir que je ne puis exprimer, de vous voir maîtreſſe de tout l'univers; & ſi j'étois aſſez heureux pour y pouvoir contribuer quelque choſe, ma vie ſeroit le moindre don que je voudrois pouvoir faire pour cela, tant il eſt vrai, Mademoiſelle, que je veux déſormais m'attacher aux intérêts de V. A. R. Ah! Mr. de Lauzun, répondit Mademoiſelle, vous êtes trop généreux, & vous me comblez de civilités; je ſouhaiterois d'être en état de vous témoigner ma reconnoiſſance: mais comme mes ſentiments ſont hors du commun, & très-rares dans le ſiecle où nous ſommes, il faudroit être quelque choſe plus que je ne

ſuis pas, pour pouvoir dignement les reconnoître. Mais ſouvenez-vous au moins que je conſerverai toute ma vie le ſouvenir de vos bons & généreux ſouhaits. Ce n'eſt pas, dit Mr. de Lauzun, une reconnoiſſance intéreſſée du côté des biens de la fortune, qui me fait parler ainſi; Mademoiſelle, Votre Royale Perſonne en eſt le ſeul motif; & la cauſe m'en paroît ſi glorieuſe & ſi juſte, que je ſerai toujours prêt à toutes ſortes d'événements pour tenir ma parole. Mais, Mr. de Lauzun, dit Mademoiſelle, que voulez-vous que je faſſe pour vous, après une ſi noble & ſi généreuſe déclaration? Quoi! ſera-t-il dit qu'un Gentilhomme aura par ſes hauts ſentiments mis une Princeſſe de ma qualité dans l'impoſſibilité de lui pouvoir répondre? Ha! de grace, contentez-vous de ce que je vous ai dit ſans me preſſer davantage, & attendez du temps & de la fortune quelque choſe de mieux, & vous ſouvenez ſur-tout de votre parole, & ſi vous ne l'oubliez pas, je m'en ſouviendrai. Non certainement, Mademoiſelle, dit Mr. le Comte de Lauzun, je ne l'oublierai pas; & lorſque V. A. R. me fera la grace de me demander des preuves, elle verra de quelle maniere je ſais exécuter ce que j'ai une fois réſolu. Et pour

mieux lui marquer ma ſincérité, je vais dès-à-préſent lui donner le moyen de m'éprouver. Vous ſavez, Mademoiſelle, que je ſuis aſſez heureux pour être bien dans l'eſprit de mon Roi, & qu'il ſe paſſe peu de choſes à la Cour que je ne ſache des premiers; de façon, Mademoiſelle, que je prétends, ſi vous m'honorez de votre confidence, de vous inſtruire de tout; je ne vous parle point de ſecret, V. A. R. n'a jamais manqué de prudence dans les occaſions les plus preſſantes; ainſi j'ai lieu de m'aſſurer là-deſſus. Enfin, Mademoiſelle, vous êtes aimée du Roi, & la ſerez encore davantage ſi vous voulez témoigner quelque empreſſement pour lui, vous ſerez de la table, & la premiere de tous les plaiſirs; le Roi ſera ravi de vous poſſéder: & vous êtes une Princeſſe à marier; indubitablement Sa Majeſté ne manquera point à vous pourvoir ſelon votre rang, s'il ne peut ſuivant votre mérite. Pour ce qui eſt de moi, Mademoiſelle, V. A. R. peut compter là-deſſus, comme ſur une perſonne qui lui eſt entiérement dévouée; & je vous proteſte, Mademoiſelle, que je ne laiſſerai jamais paſſer un moment où il s'agira de votre intérêt, ſans faire tout ce qui me ſera poſſible, ſoit envers le Roi, ou bien ailleurs: &

j'eſpere même que Votre Alteſſe Royale s'appercevra bientôt de mes ſoins pour elle.

Cet heureux commencement ne peut promettre à Mr. le Comte de Lauzun qu'une belle & glorieuſe fin; il parle à Mademoiſelle de ſavoir des ſecrets, de confidence, de plaiſirs, & enfin il touche en paſſant la corde du mariage. Ce furent de grands mots pour cette Princeſſe, & celui qui les diſoit ajouta tant d'éloquence & d'agrément, qu'elle ne put réſiſter à tant d'ennemis qui l'attaquoient à la fois; de façon qu'ayant écouté fort attentivement Mr. de Lauzun, cette Princeſſe y prit tant de plaiſir, qu'enfin elle ſe rendit à un diſcours ſi doux, & qui la flattoit ſi agréablement. Le premier témoignage qu'en a reçu Mr. le Comte de Lauzun, fut par ſa parole en cette maniere: Hé bien, Comte de Lauzun, que faut-il donc faire? Je ſuis prête à faire ce que vous me dites; mais le moyen? C'eſt, Mademoiſelle, répondit-il d'abord, qu'il faut qu'auparavant vous faſſiez une confidence particuliere avec quelqu'un ſur qui vous fier. Mais où prendre, repliqua Mademoiſelle en ſouriant, quelque perſonne ſur qui l'on ſe puiſſe aſſurer? Ah, Mademoiſelle, répondit Mr. de Lauzun,

que je ſerois heureux, ſi V. A. R. trouvoit en moi ſur qui s'aſſurer; ah, que je ſerois fidele! Oui, Mademoiſelle, ſi ce bonheur m'arrivoit, je me ſacrifierois plutôt que de manquer de fidélité. Et de plus, après que Votre A. R. auroit commencé à ſe fier à moi, elle ſeroit aſſurée de n'ignorer rien de ce qui ſe feroit ou diroit juſques dans le cabinet du Roi, ſoit qu'elle fût à la Cour, ou non. Eh bien, Mr. de Lauzun, dit Mademoiſelle, continuant à ſourire, je ſuis réſolue, puiſque vous dites qu'il le faut pour mieux & ſecretement faire, de me choiſir un confident à qui je découvrirai ma penſée fort ingénument pour l'obliger à en faire de même. Mais auſſi il peut bien s'attendre que ſi je viens à découvrir qu'il m'eſt fourbe, il en ſera tôt ou tard puni; au contraire, s'il en agit en galant homme, il ſera mieux récompenſé qu'il n'oſe peut-être eſpérer. Quoi! Mademoiſelle, répartit Mr. de Lauzun, après la charmante parole que V. A. R. vient de prononcer, ſe trouveroit-il bien un courage aſſez lâche pour manquer à ſon devoir? Ha, cela ne ſe peut, Mademoiſelle, & le Ciel eſt trop juſte pour permettre une ſi noire injuſtice. Que ſi par un malheureux haſard cela arrivoit, la grace que je demande dès à préſent à V. A. R., c'eſt

qu'elle me permette d'efpérer de fervir d'inftrument pour punir un fi horrible crime, ou de mourir dans une fi glorieufe entreprife. Eh bien, vous ferez pleinement fatisfait, Mr. de Lauzun, dit Mademoifelle, fi cela eft capable de vous fatisfaire, & vous feul punirez ce coupable, du moins s'il le devient. Mais auffi ne prétendez pas avoir lieu de révoquer votre parole, car ce n'eft pas des perfonnes de mon rang à qui l'on doit promettre plus qu'on n'a deffein de tenir. Oui, Mademoifelle, je vous la tiendrai cette parole, répondit Mr. de Lauzun, ou j'y finirai la vie. Mais fi dans le choix que je fais pour mon confident, vous y trouviez un véritable ami, ou un parent proche ou allié, enfin quelqu'un que vous aimaffiez plus que vous-même, que feriez-vous en cette rencontre? Car il eft bon de vous expliquer toutes chofes, afin que vous ne prétendiez point de furprife. Ha, Mademoifelle, Votre A. R. fait tort à mon courage, s'il m'eft permis de lui parler ainfi avec tout le refpect que je lui dois, & mon devoir m'eft plus cher que parents & amis, de même que la vie ne m'eft rien en comparaifon de mon honneur. Mais enfin, Mademoifelle, continua notre incomparable Comte, ne m'eft-il point permis de

demander, quel eſt cet heureux homme contre lequel V. A. R. ſemble avoir pris plaiſir de m'animer, comme ſi j'avois une armée nombreuſe à combattre? Comme l'ennemi, dit Mademoiſelle, que vous aurez en tête, ſi l'on me trahit, eſt puiſſant & fort en effet, quoique petit en apparence, j'ai été bien-aiſe de ſavoir ſi vous ne chanceleriez point à m'entendre parler. Moi chanceler, Mademoiſelle, reprit Mr. de Lauzun? Vous me verrez toujours ferme & inébranlable. Je ſuis pourtant aſſurée, dit Mademoiſelle, que ſon ſeul nom vous y fera ſonger plus d'une fois, & peut-être ſera-t-il aſſez fort pour vous faire répentir de tout ce que vous avez avancé ſur ce chapitre. Moi répentir, Mademoiſelle? répondit Mr. de Lauzun; toute la terre ni la mort même n'eſt pas capable de me faire dédire; & quand toutes les Puiſſances s'armeroient pour ma perte, je les verrois venir avec un courage intrépide, ſans rien diminuer de mon généreux deſſein. Sur quoi Mademoiſelle lui parla en cette façon: Préparez-vous donc à deux choſes; l'une, ou à m'être fidele juſqu'à la mort, ou à vous punir vous-même de ce crime ſi noir que vous voulez punir ſur un autre, ſi vous êtes aſſez malheureux pour en être jamais coupable:

c'eſt ſur vous ſeul que je veux me confier; je n'en connois point de plus capable, ni qui s'en puiſſe mieux acquitter : conſultez-vous bien avant que de vous engager, & voyez ſi vous êtes diſpoſé à me ſervir fidélement. Oui, Mademoiſelle, dit Mr. le Comte de Lauzun, je ſuis diſpoſé à tout ce qu'il faudra faire pour votre ſervice ; & puiſque V. A. R. me fait l'honneur de me préferer à mille autres qui le méritent mieux que moi, je lui proteſte de ne manquer jamais de parole.

Mr. le Comte de Lauzun n'eut pas plutôt pris congé de Mademoiſelle, qu'il commença à rêver ſur l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe; enfin, il pouvoit ſe vanter d'avoir aſſez bien réuſſi pour une ſimple tentative : auſſi ne manqua-t-il point à exécuter de point en point ce qu'il avoit promis à cette Princeſſe, qui d'ailleurs n'étoit pas peu aiſe de s'être aſſurée d'une perſonne, qui ſeule lui pouvoit donner des nouvelles certaines de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour. Elle voyoit que cette perſonne s'étoit entiérement attachée à elle, qu'elle prenoit un ſoin particulier de l'informer de tout ce qu'il y avoit de plus ſecret. Enfin, cette Princeſſe étoit dans une joie qu'elle ne pouvoit preſque contenir.

Quelque temps ſe paſſa de cette ſorte,

& Mr. de Lauzun qui pourſuivoit toujours ſa pointe, & qui continuoit toujours à redoubler ſes ſoins auprès d'elle, connut enfin qu'il étoit aſſez bien dans ſon eſprit pour eſpérer d'y pouvoir un jour être mieux, ſi le ſort lui étoit toujours auſſi favorable qu'il avoit été, & c'étoit l'eſpérance du ſuccès qui l'animoit toujours.

Un jour qu'il venoit un peu plus matin qu'à ſon ordinaire, ſoit par haſard, ou de deſſein formé, ou bien qu'il eût effectivement quelque nouveauté à apprendre à Mademoiſelle, il n'eut pas plutôt monté l'eſcalier, qu'ayant auſſi-tôt traverſé juſqu'à la chambre de cette Princeſſe, il ſe prépara pour y entrer comme il avoit accoutumé; & pour cet effet ayant entr'ouvert la porte, il apperçut cette Princeſſe devant ſon miroir, ayant la gorge découverte : d'abord il ſe retira, & enfin il referma la porte, le reſpect ne lui permettant pas d'avancer plus avant. Mademoiſelle qui entrevit quelqu'un, & qui entendoit la porte ſe fermer, cria aſſez haut, & demanda avec beaucoup d'empreſſement qui c'étoit; & dans le temps qu'on y vint voir, elle demanda : N'eſt-ce point Mr. de Lauzun? La perſonne qui y étoit venue voir, lui répondit qu'oui; qu'il entre, s'écria cette Princeſſe par pluſieurs

fois. Dans ce même temps Mr. de Lauzun étant entré, & ayant fait une profonde révérence, Mademoiselle lui dit: Hé pourquoi, Monsieur, n'entrez-vous pas sans faire toutes ces cérémonies? Quoi! poursuivit cette Princesse en souriant, est-ce par la fuite que l'on fait sa cour auprès des Dames? Mademoiselle, répondit-il, j'ai su jusqu'aujourd'hui ce que l'on doit aux Dames du commun; mais je n'ai jamais pu apprendre tout ce que je dois à des Princesses, ou, si je l'ai su, je l'ai oublié depuis peu. Mais qu'est-ce que vous voulez dire, lui dit Mademoiselle? Ce que je veux dire, Mademoiselle? répondit Mr. de Lauzun, quoi! V. A. R. voudroit-elle bien qu'en perdant le respect que je lui dois, je vinsse encore m'exposer à un combat où je prévois ma perte toute entiere? Mais encore une fois: Qu'est-ce donc que vous voulez dire, lui dit-elle en souriant? Je ne comprends rien à vos discours, expliquez-vous mieux, si vous voulez que je vous entende. Ha, Mademoiselle, répartit Mr. de Lauzun, je crains de ne m'expliquer que trop pour mon malheur; si toutefois V. A. R. feint de ne me point entendre, je m'en expliquerai plus ouvertement quand elle m'en donnera la permission. Je serois fort aise que

ce fût préſentement, reprit Mademoiſelle continuant ſon ſourire. Puiſque V. A. R. me le commande, dit Mr. de Lauzun, il faut lui obéir. A l'ouverture de la porte de votre chambre, commença-t-il, je n'ai pas eu ſitôt fait le premier pas, que le premier objet qui s'eſt préſenté à mes yeux a été votre Royale perſonne, mais dans un état ſi éclatant; que jamais mes yeux n'ont été ſi ſurpris, & cette ſurpriſe ou la crainte de manquer de reſpect, ou de faire naufrage, m'ont fait retirer avec la derniere précipitation : j'ai des yeux & un cœur comme un autre, j'aime les belles choſes autant que qui ce ſoit. Ainſi, Mademoiſelle, à l'entrée de votre chambre, j'ai apperçu, quoique de loin, comme un rayon du brillant éclat de votre Royale perſonne : je veux dire, Mademoiſelle, V. A. R. ſur qui les graces & les beautés enſemble faiſoient un aſſemblage de tout ce qui peut flatter la vue. Car quoique vous ſoyez charmante toujours, la blancheur des lys que vous cachez ſous du fil ou de la ſoie, cette gorge admirable, ce teint délicat du plus beau ſein du monde, ni ce ſein de neige, dont vous n'avez pas pu me dérober la vue; tout cela joint à la majeſté ſans égale de votre taille, auroit produit ſur moi les mêmes

effets que ſur les plus grands Princes du monde ; je n'aurois pu voir tant de merveilles enſemble, ſans les vouloir conſidérer attentivement. Je ſais que la conſidération des belles choſes donne du plaiſir, que le plaiſir allume le deſir, & enfin que le deſir n'aboutit qu'à la jouiſſance. En un mot, je n'aurois jamais pu éviter ce charme, qui par conſéquent auroit fait mon malheur. Hélas, je reconnois bien aujourd'hui que c'eſt une belle & avantageuſe qualité que celle de Roi ou de Souverain, puiſqu'il n'appartient qu'à eux d'aſpirer ſans crime à la poſſeſſion de ces belles choſes. Oui, je ſoutiens, Mademoiſelle, que celui qui peut légitimement aſpirer après ces beautés de V. A. R., celui-là eſt ſans doute le plus heureux homme du monde ; à plus forte raiſon le bonheur de celui qui les poſſédera, ſera encore plus grand. Je n'en attendois pas moins de vous, Mr. de Lauzun, dit Mademoiſelle, & je m'imaginois bien que la feinte que vous avez faite à la porte de ma chambre, ſe termineroit enfin par la galanterie du monde la mieux inventée & la mieux conduite. Ha, Mademoiſelle, reprit Mr. de Lauzun, que V. A. R. juge mal de moi ſi elle a cette penſée ! le reſpect que je dois avoir pour elle, & le vœu que j'ai

fait de finir ma vie pour ſon ſervice, ne me feront jamais déguiſer ma penſée; je publierai à toute la terre, quand il en ſera beſoin, ce que je viens d'avancer. Vous croyez donc, Monſieur, répondit Mademoiſelle, qu'il n'y a que les Rois & les Souverains qui puiſſent prétendre légitimement à la poſſeſſion des belles choſes? Quoi! ne ſavez-vous pas que c'eſt le ſeul mérite qui doit avoir cette prétention, & que le ſang ni le rang même n'augmente point le prix d'une perſonne, ſi elle n'a que cela pour partage? Vous ſavez qu'il y en a une infinité qui, ſans le ſecours de la naiſſance ni du ſang, ſe ſont mis en état eux-mêmes de pouvoir aſpirer à tout ce qu'il y de plus grand, & cela par leur propre mérite. Et je puis avancer ſans feinte, que M^r. le Comte de Lauzun, autrement M^r. de Peguillin, en eſt un des premiers, & que ſa vertu le diſtinguant du commun des hommes, cette même vertu le peut élever avec juſtice à quelque choſe d'extraordinaire. Je ne veux pas vous en dire davantage; mais je ſais bien que ſi vous ſaviez de quelle façon vous êtes dans mon eſprit, vous n'auriez pas ſujet d'envier un autre rang que celui où vous êtes, s'il eſt vrai que vous comptiez mon eſtime pour quelque

chofe pour vous. Ha! Mademoifelle, répondit Mr. de Lauzun, que je fuis obligé à Votre Alteffe Royale, & que je fuis heureux d'avoir l'honneur de vous avoir gratifié! Mais que je fuis doublement heureux d'avoir quelque part dans votre eftime! Oui, Mademoifelle, puifque V. A. Royale a eu la bonté de me laiffer efpérer un fi grand honneur, fouffrez de grace que je me laiffe emporter aux doux tranfports que me caufe la joie que je reffens, & que mon ame vous faffe connoître par quelque puiffant effort l'extafe dans laquelle vos dernieres paroles l'ont mife. Car s'il eft vrai, comme il n'en faut point douter, que votre ame foit fincere, n'ai-je pas raifon de m'eftimer le plus fortuné de tous les hommes? Et qu'eft-ce que je pourrois faire pour reconnoître tant d'obligations que j'ai à V. A. Royale, puifque je fuis affez malheureux pour ne pouvoir donner que des fouhaits, mais des fouhaits inutiles qui ne pourront jamais m'acquitter de la moindre de vos bontés? Je ne vous demande rien, lui dit Mademoifelle, finon la continuation de ces mêmes fouhaits, & l'exécution, fi l'occafion s'en préfente. Oui, Mademoifelle, répondit Mr. de Lauzun, je fouhaiterai, j'entreprendrai, & j'exécuterai tout pour

le fervice de V. A. R. jufques au dernier foupir.

Voilà une belle avance pour notre nouvel Amant, & à mon avis jamais il ne conduifit une entreprife fi douteufe & fi hardie avec tant de fuccès; auffi fut-ce une douce avance pour lui, que cette derniere converfation, où il trouva tout fujet d'efpérer. Et ce fut ce qui l'enhardit de pouffer fa fortune à bout.

Il paffa quelque temps dans cet état, à toujours rendre fes foins avec plus d'affiduité qu'à l'ordinaire à Mademoifelle. Et s'il remarquoit que cette Princeffe prît plaifir à le fouffrir, il ne manquoit pas auffi de faire tout ce qu'un bel-efprit eft capable de faire pour fe maintenir dans les bonnes graces d'une Princeffe; & il en avoit toujours l'occafion en main par cent belles chofes que fon génie lui fourniffoit; & dans tous les entretiens qu'il avoit avec elle, il faifoit paroître tant de refpect dans toutes fes actions, & un certain enjouement dans fon humeur, qu'enfin tout cela joint à la vivacité de fon efprit, & à la force de fon raifonnement, tout cela, dis-je, étoit trop puiffant pour y réfifter. Auffi Mademoifelle, qui mieux que qui ce foit avoit un efprit capable de juger de ces chofes, y trouvoit trop de quoi plaire

pour n'y pas prendre plaiſir, & par conſéquent pour ſe pouvoir défendre. Elle étoit même ravie quand elle le voyoit entrer chez elle, parce qu'elle le regardoit déja comme une conquête aſſurée, & elle auroit quitté toutes choſes pour avoir ſa converſation, ne trouvant rien où elle eût un ſi agréable divertiſſement. Ils en étoient-là lorſque Mr. le Comte de Lauzun devenant de jour en jour plus hardi & plus familier avec Mademoiſelle, à meſure qu'il en devenoit amoureux, il s'aviſa d'une invention pour ſavoir ſi ſon bonheur étoit vrai ou faux, s'il en étoit l'ombre ou le corps. Et c'eſt un coup aſſez extraordinaire, comme vous allez voir; mais qui lui réuſſit merveilleuſement bien, puiſqu'il s'aſſura de ſon entier bonheur.

Un jour qu'il étoit avec cette Princeſſe, [car il ne la quittoit que le moins qu'il pouvoit, & s'il témoignoit de l'empreſſement pour y demeurer, Mademoiſelle n'en faiſoit guere moins pour le retenir.] Il étoit donc un jour avec elle, où, après un aſſez long entretien, il témoigna à cette Princeſſe qu'il avoit quelque choſe de particulier à lui dire. Mademoiſelle, qui n'eut pas de peine à le reconnoître, le tira à part, & lui ayant dit qu'elle étoit

prête à l'écouter s'il avoit quelque chose à lui dire : Il est vrai, répondit Mr. de Lauzun à Mademoiselle, que j'ai une grace à demander à Votre Altesse-Royale ; mais je n'ose pas le faire sans sa permission. Il y a long-temps que vous l'avez toute entiere, Monsieur, dit Mademoiselle, vous n'avez qu'à parler, & demander hardiment tout ce qui dépend de moi, & vous assurer en même-temps de tout. Quoique Votre Altesse-Royale ait assez de bonté pour m'accorder ma demande, poursuivit Mr. de Lauzun, il n'est pas juste que j'en abuse ; & si tout autre motif que celui de vos intérêts me faisoit agir, je serois sans doute moins hardi & plus circonspect. Que ce soit votre intérêt ou le mien, dit Mademoiselle, tout m'est égal, parlez seulement avec assurance d'obtenir tout ce que vous voudrez. Mr. le Comte de Lauzun répondit à ces discours si obligeants de Mademoiselle par une profonde révérence, & poursuivit après en cette maniere : Il y a déja quelques jours, Mademoiselle, que je me suis mis en tête qne Votre Altesse-Royale doit être bientôt mariée ; & cette pensée s'est si fort imprimée dans mon esprit, que je me la représente comme un présage assuré, ou pour mieux m'exprimer, comme une cho-

ſe faite ; & la créance que j'y donne, & la joie que je m'en promets, m'ont forcé à prendre la liberté de vous faire une très-humble priere ; c'eſt, Mademoiſelle, que comme c'eſt une choſe infaillible ſelon toutes les apparences, puiſque les plus Grands du monde ont aſpiré à ce haut bonheur ; votre renommée a publié partout le pouvoir de vos charmes ; de maniere que parmi tous ceux qui ont appris les merveilles de votre vie, il y en a peu, ou pour mieux dire, il n'y en a point dont l'eſprit n'ait été agréablement ſurpris, & qui ne ſoupire pour vous. Ainſi dans cette foule de ſoupirants, il ne ſe peut, à moins que le Ciel ne le voulût rendre coupable de la derniere injuſtice, que vous ne ſoyez un jour à quelqu'un, & je ſais que ce ſera bientôt. Car enfin, je ne ſaurois faire ſortir cette penſée de mon eſprit, & mon imagination en eſt tellement préoccupée, qu'à tous moments, & même dans le peu de repos que je prends, je n'en ſuis pas exempt. Il y a déja longtemps que je ne rêve à autre choſe, de façon, Mademoiſelle, que la grace que je demande à Votre Alteſſe-Royale, c'eſt que comme elle m'a ſi ſouvent honoré de ſa confidence, il me ſoit permis d'en eſpérer une ſeconde. Alors Mademoiſelle, en le regar-

regardant d'un air doux & ſincere, repondit en ces paroles : Il eſt bien juſte, Monſieur, depuis qu'on a une fois choiſi quelqu'un pour confident en une choſe ; ce ſeroit démentir ſon choix, que de ne lui pas confier tout ſans réſerve. Pour moi, qui ne prétends pas démentir le mien, je veux vous faire l'unique dépoſitaire de mes penſées les plus ſecretes ; que ſi par haſard je manque de prudence en parlant, ſouvenez-vous qu'en qualité d'homme d'honneur comme vous êtes, vous êtes obligé par toutes ſortes de raiſons à en avoir pour garder le ſecret, & qu'il n'y a pas moins de ſcience à le ſavoir taire, qu'il y en a à bien parler. A propos, dites-moi donc ce que vous me demandez. Je ne vous parle point de vos galanteries, je ſouffre même, pour l'eſtime que j'ai pour vous, que vous m'en diſiez toujours quelqu'une en paſſant, parce que je ſais bien qu'un eſprit galant & de Cour comme le vôtre ne ſauroit s'en paſſer. Il n'y a qu'un Monſieur.... qui ſoit capable de cajoller de ſi bonne grace, juſques à vouloir faire paſſer une ſimple penſée pour inébranlable & aſſurée, lors même qu'elle n'eſt qu'imaginaire. Mais, Mademoiſelle, repliqua Mr. de Lauzun, de grace, que dites-vous ? Vous croyez donc que je

n'ai pas feulement penfé ce que je viens de vous dire? Que fi Votre Alteffe Royale pouvoit pénétrer jufqu'au fond de mon cœur, elle verroit bien la vérité de la chofe, & je m'affure qu'elle n'auroit pas lieu de douter de moi comme elle fait. Et pour faire voir à Votre Alteffe Royale que je fuis perfuadé de ce que je viens d'alléguer, c'eft que affurément elle en verra bientôt les effets; & fi mes vœux font exaucés, le temps en fera court. Et je demande à Votre Alteffe Royale, que comme ce fera une chofe que tout le monde faura tôt ou tard, que je fois le premier qui ait l'honneur de l'apprendre. Quoi! interrompit la Princeffe. Celui, pourfuivit M^r^. de Lauzun, pour lequel de tous vos foupirants Votre Alteffe Royale aura plus de penchant, foit de tous ceux de la Cour, foit hors du Royaume; tout le monde le faura un jour, & l'apprendra avec un plaifir extrême. Et comme je fuis infiniment plus à vous que le refte des hommes, c'eft pour cette feule raifon que je demande la préférence à Votre Alteffe Royale, afin que votre belle bouche m'ayant annoncé celui qu'entre les hommes elle veut rendre le plus heureux, je fois le premier auffi à vous en féliciter, & à vous témoigner la joie que j'aurai

quand je verrai approcher le moment qui vous doit donner celui que vous aurez honoré de votre choix, & que vous aurez trouvé digne de votre affection. Il finit ces derniers mots par un profond ſoupir, que Mademoiſelle ne laiſſa pas paſſer ſans le remarquer, car elle l'obſervoit de trop près pour perdre la moindre de ſes actions. Mais Mr. de Lauzun, dit Mademoiſelle, d'où vient que vous ſoupirez? Vous me prédites de ſi belles choſes, & cependant vous les finiſſez par un grand ſoupir? Et où eſt donc cette joie que vous vous en promettiez? Il me ſemble que ce n'eſt pas en ſoupirant que l'on reçoit de la joie & du plaiſir. Comment voulez-vous donc, pourſuivit cette Princeſſe en ſouriant, que j'explique ceci? Ha! Mademoiſelle, répondit-il, un eſprit auſſi intelligent comme eſt le vôtre, n'aura pas bien de la peine à une application juſte de cette action, ſurtout quand elle ſe ſouviendra que c'eſt après ces choſes que l'on deſire ardemment, que l'on ſoupire. Il eſt vrai, répondit Mademoiſelle; mais auſſi vous n'ignorez pas que les ſoupirs ne ſont pas moins les effets de la crainte que de la joie & du deſir. Ainſi un cœur qui pouſſe des ſoupirs embarraſſe fort un eſprit à en faire la différence pour ſavoir connoître

leur véritable cause ; car je n'en ai jamais oui que d'une même façon, & sur un même ton. Je vois bien, Mademoiselle, dit Mr. de Lauzun, que Votre Altesse Royale veut se divertir ; mais enfin, que répond-elle à ma demande ? Vous seriez bien trompé dans votre attente, interrompit la Princesse, si c'étoit le refus. Mais puisque je me suis engagée, je veux vous tenir ma parole ; je vous assure que je vous la tiendrai ponctuellement, & je vous dirai au vrai celui que j'aimerois le plus de tous ceux que je croirai pouvoir aspirer à moi. Mais quand sera-ce, Mademoiselle, répondit Mr. de Lauzun, avec un transport & un empressement inconcevable ? La Princesse, qui en devinoit sans doute la cause, quoiqu'elle ne le témoignât pas ouvertement, & qui même faisoit paroître au-dehors une partie de la joie qu'elle en avoit au fond du cœur, lui dit toujours en souriant que ce seroit dans trois mois. Ha, Mademoiselle, que ce temps va être long pour moi, répartit notre Amant, & qu'il va mettre ma patience à une rude épreuve ! Mais n'importe, continua-t-il, il faut attendre, puisque Votre Altesse Royale le veut.

Voilà le premier progrès de cet expédient qu'il inventa pour savoir si c'étoit

tout de bon qu'il devoit eſpérer, ou non. Vous en verrez la fin par la ſuite & par l'effet qui en réſulta.

Peu de temps après, l'on parla du voyage de Flandre; Monſieur le Comte de Lauzun ne ſongeoit qu'à plaire à Mademoiſelle, & ne s'appliquoit qu'à en chercher les moyens; mais tout cela avec honneur, & ſans perdre un moment de ce qu'il devoit au Roi ſon maître. Il étoit preſque toujours chez cette Princeſſe, ou avec elle, quand elle étoit au Louvre; & ſur-tout il ne manquoit jamais de nouvelles, & il les débitoit avec tant de grace, que quoiqu'il les dît, & qu'il y mêlât des choſes ſérieuſes, là où il falloit une grande préſence d'eſprit, & une ſolidité de jugement toute particuliere, néanmoins la maniere aiſée avec laquelle il racontoit ces nouvelles, & mille choſes agréables, leur donnoit un nouveau luſtre, & faiſoit connoître à cette Princeſſe qu'il n'étoit pas tout-à-fait indigne de ſon attention. Auſſi peut-on dire qu'il eſt ſeul capable d'entretenir agréablement quelque belle compagnie. Que cela ſoit ainſi, on en peut tirer la conſéquence infaillible, puiſqu'il ſubjugua l'eſprit du monde le plus fin que l'on voit dans tout ſon ſexe. Comme il n'eſt point de plus fâcheux obſtacle à un

amant qui veut s'établir dans l'efprit de l'objet qu'il aime, que l'éloignement & la privation de la vue, cette abfence & cet éloignement font beaucoup plus à craindre lorfqu'on a quelque heureux commencement, parce qu'il n'eft pas feulement befoin de s'infinuer dans un cœur que l'on veut réduire entiérement, mais encore il eft néceffaire de ne point lâcher prife que l'on ne s'en voye abfolument le maître. Nous en avons même vu qui avoient tous les avantages, & qui fe les confervoient par leur patience; auffi leur eft-il arrivé, que de paifibles poffeffeurs qu'ils étoient, par ce moyen, ils ont perdu & l'objet & les efpérances, fouvent même le fouvenir, pour s'être abfenté. Mr. le Comte de Lauzun avoit trop de prévoyance pour ignorer toutes ces chofes, & il avoit témoigné trop de conduite jufqu'à cet endroit pour en manquer à l'avenir; auffi trouva-t-il le fecret d'éviter un fi funefte & dangereux accident.

Notre amant fi habile, voyant qu'il étoit obligé de fuivre le Roi par-tout où il iroit, & par conféquent contraint de quitter fon entreprife qu'il voyoit déjà fi avancée, il s'avifa de faire en forte que Mademoifelle fît le voyage avec la Cour; & pour cet effet il fe fervit de deux moyens

qu'il tenoit pour aſſurés, comme il arriva. C'eſt du voyage de Flandres que le Roi fit l'an 1671. Le premier moyen dont il ſe ſervit fut envers Mademoiſelle, qu'il alla voir un jour. Il ne manqua pas d'abord de dire tout ce qui pouvoit faire tomber la converſation là-deſſus. Ayant enfin trouvé l'occaſion de parler, il dit à cette Princeſſe : Il ne faut pas demander, Mademoiſelle, ſi Votre Alteſſe Royale ſera du voyage de Flandres, la choſe eſt trop juſte & trop raiſonnable pour en douter. Moi, dit Mademoiſelle, j'en ſerai, ſi le Roi le veut, autrement je ne m'en ſoucie pas beaucoup. Que dites-vous, Mademoiſelle, répondit-il ? Vraiment le Roi ne le deſire que de reſte, & je ſuis aſſuré qu'il s'y attend. Je n'irai pourtant point ſans qu'il me le diſe, répartit la Princeſſe. Je ſais bien, pourſuivit notre Comte, que la Cour eſt par-tout où vous êtes, & que toute autre vous peut ſans injuſtice paroître indifférente. Mais s'il m'eſt permis de dire ma penſée avec tout le reſpect que je dois à Votre Alteſſe Royale, vous ne pouvez pas vous diſpenſer de ce voyage, ſans vous oppoſer en quelque maniere au deſſein que le Roi a de paroître en ces pays-là avec le plus d'éclat qu'il lui ſera poſſible ; parce que Votre Alteſſe Royale faiſant

un des plus beaux & glorieux ornemens de la Cour, vous ne pouvez vous en séparer ſans en diminuer l'éclat. D'ailleurs, je ſais que Votre Alteſſe Royale eſt trop conſidérée du Roi, pour vous permettre de vous arrêter à moins que vous ne le veuilliez abſolument, & je ſuis perſuadé que vous aimez trop le Roi pour tromper ſes eſpérances, car aſſurément il s'y attend. Vous direz & vous croirez tout ce qu'il vous plaira, Mr. de Lauzun, dit Mademoiſelle ; mais je puis vous aſſurer que je n'irai point ſans ordre. Eh bien, Mademoiſelle, répondit Mr. de Lauzun, s'il ne faut que cela, je ſuis aſſuré que mes ſouhaits ſeront accomplis, & que Votre Alteſſe Royale verra la Flandre. Il prit congé là-deſſus de Mademoiſelle, & dit en ſouriant au ſortir de la chambre de cette Princeſſe : Je m'en vais demander un ordre du Roi, ce n'eſt pourtant pas celui de Saint Michel ni du Saint-Eſprit. Quel peut-il donc être ? dit Mademoiſelle avec un ſourire, nous n'en avons point d'autre en France, hors celui de Malthe ; mais je ne crois pas que vous ſongiez à celui-là. Votre Alteſſe Royale a raiſon, dit Mr. de Lauzun, qui s'étoit arrêté à la porte de la chambre de cette Princeſſe pour lui répondre. L'ordre, pourſuivit-

il, que je vais demander au Roi, m'eſt infiniment plus cher & plus agréable que tous ceux que Votre Alteſſe Royale vient de nommer. Mais quel eſt-il donc, continua Mademoiſelle en s'approchant de lui, & continuant ſon ſourire, ne peut-on point le ſavoir? Et comme je me promets de l'obtenir, dit notre Comte, V. A. R. ſera la premiere à qui je le dirai. Mais vous reverra-t-on bientôt, Monſieur, dit Mademoiſelle? Oui, Mademoiſelle, plutôt que vous ne penſez, & avec de bonnes nouvelles. Et ayant fait une profonde révérence, il s'en alla tout droit vers le Roi, à qui il dit après pluſieurs diſcours, ſi Mademoiſelle ne feroit point du voyage? Le Roi lui répondit qu'elle en feroit ſi elle vouloit. Ah! Sire, pourſuivit notre amoureux Comte, vous ſavez que les Princes, ſur-tout les Princeſſes du Sang, ne marchent pas ſans ordre; ainſi Mademoiſelle n'y ſongera pas aſſurément d'elle-même, & puis il eſt important qu'elle en ſoit, afin de faire compagnie à la Reine. Il n'y en a point à la Cour qui faſſe tant d'honneur à Sa Majeſté, comme étant la premiere Princeſſe du Sang, & celle qui eſt en état & par ſes biens, & par toutes ſortes de raiſons, de paroître avec plus d'éclat & de pompe. Ainſi Votre Majeſté

aura égard, s'il lui plaît, qu'il eſt de conſéquence que Mademoiſelle ne quitte point la Reine; qui ſans doute ne ſeroit pas bien-aiſe de faire ce voyage ſans avoir avec elle cette Princeſſe. Je ſais, Sire, que Mademoiſelle ne peut rien réſoudre d'elle-même, par le profond reſpect qu'elle a pour Votre Majeſté. Il ſeroit fâcheux que cette Princeſſe fût obligée de partir ſans avoir eu le temps qu'il faut aux perſonnes de ſon rang pour ſe préparer, parce qu'il faudra ſans doute faire les choſes d'un air proportionné à la qualité & au deſir qu'elle a de ſatisfaire pleinement au deſſein de Votre Majeſté. Vous n'avez donc, Sire, qu'à lui faire ſavoir vos ordres par quelqu'un, & je ſuis aſſuré que la ſoumiſſion qu'elle m'a toujours témoignée pour vos volontés les lui fera recevoir avec joie. Et j'oſe avancer même, que ſi Votre Majeſté partoit ſans cette Princeſſe, elle en ſeroit inconſolable, tant elle eſt attachée à ſes intérêts. Allez-vous-en donc lui dire, dit le Roi, que je la prie de ſe tenir prête pour accompagner la Reine à ſon voyage, & que je lui en témoignerai ma gratitude. Il ne le fallut pas dire deux fois pour faire partir Mr. de Lauzun, qui voyant tous ſes deſſeins ſi heureuſement réuſſir, ſi heureuſement, dis-je, pour ne s'éloigner pas

de Mademoiſelle, partit ſur l'heure ſans s'arrêter un moment. Il s'en alla chez cette Princeſſe, qui le voyant entrer dans la chambre avec un viſage gai, & qui marquoit un eſprit content, lui dit : Vous voilà donc, Monſieur ; apparemment vous avez reçu du Roi ce que vous lui avez demandé ? Il eſt vrai, Mademoiſelle, répondit Mr. de Lauzun, après avoir fait une grande révérence, & s'être approché un peu plus près, je viens d'être créé Chevalier tout préſentement, & je viens exécuter ma promeſſe dès ce matin, & mon premier ordre. Nous l'aurons donc, dit Mademoiſelle en riant, qui ſans doute s'imaginoit bien la vérité de la choſe. Oui, Mademoiſelle, répondit-il, & je vais vous l'apprendre en peu de mots. V. A. R. continua-t-il, peut, s'il lui plaît, ſe préparer à prendre les armes ; le Roi ayant deſſein de vaincre tous les Flamands, s'eſt aviſé de les attaquer avec des armes auxquelles ils ne puiſſent pas réſiſter, & c'eſt pour cela que Sa Majeſté veut faire ce voyage dont j'ai eu l'honneur de vous parler ce matin. Et comme dans la derniere campagne qu'il fit dans le pays de ſes ennemis, il ne put étendre ſes conquêtes que ſur quelques Provinces, il a réſolu de ne les point quitter qu'il n'en ſoit le maître ab-

ſolu : & l'ordre que j'ai reçu de Sa Majeſté eſt, qu'elle vous prie de vous diſpoſer à l'accompagner ; il n'y a que Votre A. R. dont il eſpere les principales forces. Il m'a commandé à vous exhorter de ſa part à ne le pas abandonner dans un deſſein ſi grand & ſi important. Notre amoureux Comte diſoit ſi agréablement toutes ces choſes, qu'il n'y avoit rien de plus charmant que de les lui entendre prononcer, & Mademoiſelle qui y prenoit un plaiſir ſingulier, l'écoutoit avec une merveilleuſe attention. Mais voulant ſavoir la fin de cette galanterie, (car elle prévoyoit bien que c'en étoit une de l'invention de Monſieur de Lauzun) cette Princeſſe impatiente lui demanda : Que voulez-vous donc dire, Monſieur, quand vous me parlez de guerre, & le Roi auroit-il beſoin de moi s'il en avoit le deſſein ? Vous ſeriez bien plus propre à lui rendre ſervice que moi, puiſque c'eſt votre métier. Il s'en faut bien, Mademoiſelle, répondit Mr. de Lauzun ; ce n'eſt pas avec des épées & des mouſquets que le Roi veut attaquer ce peuple, il ſe veut ſervir de plus douces, mais de plus dangereuſes armes ; c'eſt par le grand éclat & la majeſté de ſa Cour que le Roi veut éblouir leurs eſprits naturellement curieux des choſes extraordi-

naires ; & comme Votre Alteſſe Royale a plus de charmes que tout le reſte enſemble, c'eſt d'elle auſſi qu'elle attend le plus grand ſecours. Oui, Mademoiſelle, je puis l'avancer avec juſtice, que vous ſeule avez de quoi vaincre agréablement, non-ſeulement les eſprits les plus groſſiers, mais tout le monde enſemble. Enfin, c'eſt aſſez dire quand le plus grand Roi du monde vous choiſit pour être comme le plus beau & le principal inſtrument qui lui doit aſſurer ſes conquêtes, & lui faciliter le moyen pour en faire d'autres plus grandes. Et ſi Votre Alteſſe Royale pouvoit eſpérer quelques ſecours étranger & hors d'elle-même pour la faire eſtimer, cette haute eſtime que notre glorieux & invincible Monarque fait éclater tous les jours pour votre rare mérite, lui donneroit un prix au-deſſus de ce qu'on ſe peut figurer de grand & d'aimable. C'eſt-à-dire, dit Mademoiſelle, que Mr. de Lauzun eſt toujours l'homme du monde qui a le don d'inventer à tous moments les plus agréables galanteries ; & quelques prieres que je lui aye faites pour me les épargner, ſon bel eſprit ne peut ſe faire cette violence. Eſt-il poſſible qu'il n'y ait qu'un Lauzun dans le monde, qui ſoit capable de ſi rares in-

ventions, & que lui ſeul ſe puiſſe vanter de débiter tout ce qu'il y a de beau & de recherché, pour former un entretien digne des plus beaux eſprits du ſiecle ? Pour moi je ne comprends pas, continua-t-elle, où vous prenez tout ce que vous dites; & je ne puis m'empêcher d'être ſurpriſe par la nouveauté des choſes que vous faites paroître. Ha! qu'il eſt aiſé de parler & de dire de belles choſes, Mademoiſelle, reprit Mr. de Lauzun, quand on a l'avantage de les voir éclater ſur V. A. R. avec tant de brillant, & qu'il eſt aiſé & glorieux d'avoir de l'eſprit lorſqu'on a l'honneur de converſer avec vous! Taiſons-nous là-deſſus, car je ſais bien que je ne gagnerai rien contre vous, dit Mademoiſelle, & ſachons ce que vous a dit le Roi. Le Roi vous a priée, Mademoiſelle, continua Mr. de Lauzun, de vous diſpoſer à faire le voyage avec la Reine; mais il vous en prie très-inſtamment. Je ſavois que s'il ne falloit qu'un ordre pour cela, que vous ne reſteriez pas ici, pourſuivit-il en ſouriant & d'une façon fort enjouée; car il m'auroit été trop rude, & ſans doute impoſſible de pouvoir trouver de repos ſans être toujours auprès de V. A. R. pour lui rendre mes très-humbles reſpects, & je bénirai toute ma vie ce

premier moment où j'ai été aſſez heureux pour contribuer en quelque choſe à ce que la Cour n'allât pas ſans vous. Oui, Mademoiſelle, j'ai travaillé avec chaleur & avec empreſſement, parce que ma Charge & les étroites obligations que j'ai à mon Roi, m'obligent de le ſuivre par-tout; & Votre Alteſſe Royale demeurant ici, c'étoit m'arracher à moi-même que de m'éloigner des lieux où elle ſeroit demeurée. Je vous demande mille pardons, Mademoiſelle, de vous parler ſi librement, & d'en uſer ainſi ſans votre permiſſion; mais j'ai cru qu'en me ſervant, je ne vous déſobligeois pas, & que vous ne ſeriez pas fâchée d'aller avec un Roi qui vous aime tendrement, & qui me l'a fait connoître par les diſcours les plus paſſionnés & les plus ſinceres du monde. Non, je n'en ſuis pas fâchée, reprit cette belle, & bien-loin de cela, je veux vous en remercier comme d'une choſe qui m'eſt fort agréable. Et pour vous parler franchement, cette indifférence que je vous ai témoignée ce matin pour ce voyage, a été en partie pour voir ſi vous étiez auſſi fort dans mes intérêts que vous le dites, & ſi vous pourriez me quitter ſans peine; car je ſavois bien qu'ayant autant d'attache que vous témoignez en avoir

pour moi depuis si long-temps, & ayant l'esprit que vous avez, vous ne manqueriez pas de tenir quelque chose pour cela, & je me promettois même que vous y travaillerez sérieusement, & que l'accès libre que vous avez par-dessus tous les autres auprès du Roi, vous feroit agir avec bonheur; & je ne sais pas même, si vous en aviez usé autrement, si j'aurois pu vous le pardonner de ma vie. Enfin, je vous remercie, & souvenez-vous que je n'oublierai jamais ce service, vous en verrez des preuves peut-être plutôt que vous ne l'espérez, & qui vous surprendront assez pour vous faire connoître que vous ne vous êtes pas attaché à une ingrate, mais à une personne qui mérite peut-être les soins que vous lui donnez. Voyez, de grace, ce que c'est quand une fois le bonheur nous en veut, tout ce que nous faisons & entreprenons réussit à notre avantage.

Mr. le Comte de Lauzun avoit tellement le vent favorable, que non-seulement tout lui réussissoit à merveille; mais encore ce qu'il faisoit pour lui seul faisoit mériter des sentiments de reconoissance toute extraordinaire; & vous eussiez dit, à entendre parler Mademoiselle, qu'elle lui étoit obligée de tout ce qu'il entreprenoit pour son intérêt propre, comme si

c'eût été pour elle-même. Le voilà donc content, autant que le peut être un homme qui a un grand deſſein, & qui ſe voit en état de tout eſpérer. Il tenta tous les moyens que ſon génie lui ſuggéra, & tout lui fut favorable. Enfin, il n'a plus qu'une démarche à faire, encore eſt-il en trop beau chemin pour s'arrêter : il ſemble même que n'oſant ſe découvrir comme il le ſouhaitoit, cette Princeſſe pour partager, pour ainſi dire, les peines de cette dure violence qu'elle eſt obligée de lui faire ſouffrir, cette Princeſſe, dis-je, qui voit dans ſes yeux & dans toutes ſes actions, & qui croit découvrir & pénétrer l'heureux motif qui le fait agir, le met ſouvent en train pour l'obliger à parler plus hardiment. Mais comme Mr. de Lauzun ne ſe croit pas encore aſſez avancé pour cela, il veut ménager toutes choſes, afin de ne point bâtir, comme l'on fait ſouvent, ſur le ſable mouvant. Il continue cependant ſes ſoins avec plus d'aſſiduité que jamais. Et cela eſt aſſez rare, qu'ayant affaire à une Princeſſe du rang de Mademoiſelle, dont l'humeur fiere étoit tout-à-fait à craindre, il n'ait jamais rien perdu du libre accès qu'il trouva d'abord auprès de cette Princeſſe ; au contraire, il s'y eſt inſinué peu-à-peu, mais toujours de mieux

en mieux ; de ſorte qu'elle le ſouffre, l'eſtime, & le traite plus obligeamment qu'elle n'a jamais traité les plus grands Princes qui ont ſoupiré pour elle. Elle fait plus, car il ne ſe met pas ſitôt en devoir de prendre congé d'elle, quand il y eſt, qu'elle lui demande avec empreſſement, quand elle le reverra. Il n'eſt point d'heure indue pour lui, & il lui eſt permis d'entrer chez elle à toute heure & à tous moments. Et je crois même que ſi elle eût eu envie de lui faire quelque défenſe, c'auroit été de ne ſortir d'auprès d'elle que le moins qu'il lui ſeroit poſſible.

C'eſt de cette façon que Monſieur le Comte de Lauzun paſſoit agréablement mille doux moments tous les jours, à donner & à recevoir d'innocents témoignages d'un amour caché, & qu'il n'étoit pas encore temps de découvrir. Cependant le temps que Mademoiſelle lui avoit dit qu'elle lui découvriroit ſincérement celui des hommes qu'elle aimeroit le plus, étoit fort avancé, & Monſieur de Lauzun comptoit les jours comme autant d'années. Enfin, le jour étant venu auquel le terme expiroit, notre Comte ne manqua pas d'aller chez Mademoiſelle, & ſon impatience le fit même partir beaucoup plus matin qu'à

ſon ordinaire, & voici ce qu'il dit à cette Princeſſe après l'avoir ſaluée : Enfin, eſt arrivé, Mademoiſelle, ce jour ſi deſiré, & auquel je dois recevoir tant de joie. Je ne penſe pas que Votre Alteſſe Royale ſe dédiſe de ſa parole ; elle me l'a promis trop ſolemnellement pour y manquer. Il prononça ces paroles avec cet agrément dont il aſſaiſonnoit tous ſes diſcours. Mademoiſelle, qui n'étoit pas fâchée du ſoin qu'il avoit à lui faire tenir ſa promeſſe, fut bien-aiſe de voir l'empreſſement de Monſieur de Lauzun ; & cette Princeſſe lui ayant demandé, quoiqu'elle le fût auſſi-bien que lui, s'il y avoit déjà trois mois ? Sur quoi notre amant lui répondit en ces paroles : Il eſt vrai, Mademoiſelle, que j'ai tâché de bien compter ; mais quelque exactitude que j'y aye pu apporter, je ſuis aſſuré que je me ſuis trompé moi-même, & qu'au-lieu de trois mois que Votre Alteſſe Royale avoit pris, j'ai laiſſé paſſer trois années ; & ſi je voulois compter ſelon l'ardeur de mon attente, je ſuis aſſuré que j'irois juſques à l'infini ſans trouver jamais le compte. Mais, lui dit Mademoiſelle : Qu'eſt-ce que vous en ferez de cette confidence, quand je vous l'aurai faite ? Ce que j'en ferai, repliqua Mr. de Lauzun ? je m'en réjouirai, & la joie

que j'en attends me rendra un des plus heureux hommes du monde, & d'autant plus que je ferai le premier à qui ce glorieux avantage fera permis. Eh bien, dit Mademoiselle, je vous le dirai ce soir. Mais de quelle façon, répondit-il? Je vous l'écrirai sur une vître de mes fenêtres, dit la Princesse. Sur une vître? Mademoiselle, repliqua notre Comte, & le premier de votre maison qui s'en approchera le saura même plutôt que moi, & ce n'est que l'honneur de la préférence que j'ai tant demandé à Votre Altesse Royale. Comment voulez-vous donc que je vous le dise, dit Mademoiselle? Comme il plaira à Votre Altesse Royale, répondit-il, pourvu que je sois le premier qui le sache.

Enfin, Mademoiselle fut bien-aise de ne pouvoir pas en quelque façon se dédire, & cette violence que Mr. de Lauzun lui faisoit pour apprendre ce secret, diminua beaucoup la peine qu'elle avoit à le lui dire : de façon que ce que notre amant souhaitoit savoir, Mademoiselle souhaitoit de le lui dire quoiqu'elle n'en fît pas le semblant; & je trouve qu'elle avoit plus à combattre qu'elle n'eût d'envie, & qu'elle ne pouvoit se considérer telle qu'elle étoit, sans consulter ce qu'elle alloit faire. Mais n'importe, elle a quelque chose

de plus puiſſant que le ſang qui la fait agir, & elle veut achever ce qu'elle a commencé. Auſſi cette Princeſſe prend tout-à-coup ſes réſolutions ſur la réponſe qu'elle avoit à faire à Mr. de Lauzun, & voyant qu'il la preſſoit, mais agréablement, & dans un profond reſpect, de lui tenir ſa parole, puiſque le temps étoit écoulé : Oui, dit-elle, je vous la tiendrai; mais ſur-tout ne penſez pas que je vous le diſe, je vous l'écrirai ſur du papier, & vous le donnerai ce ſoir, je vous le promets. Il fallut encore attendre ce moment, malgré l'impatience de Mr. de Lauzun. Enfin, le ſoir étant arrivé, Mademoiſelle s'en alla au Louvre. Mr. de Lauzun, qui étoit dans une extrême inquiétude, ne manqua pas auſſi-tôt qu'il vit arriver cette Princeſſe, de ſe rendre auprès d'elle, & de débuter d'abord par le billet après lequel il ſoupiroit. Enfin, Mademoiſelle, lui dit-il, voici le ſoir arrivé, Votre A. R. me remettra-t-elle encore? Non, dit Mademoiſelle, je ne vous remettrai plus, & en même-temps ayant tiré un billet plié & cacheté de ſon cachet, elle le donna à Mr. de Lauzun, & lui dit en le lui donnant avec des termes & une action tout-à-fait touchante : Voilà, Monſieur, le billet dans lequel eſt ce que vous ſouhai-

tez si ardemment; mais ne l'ouvrez pas qu'il ne soit minuit passé, parce que j'ai remarqué souvent que les jours du Vendredi, comme il est aujourd'hui, me sont tout-à-fait malheureux; ainsi ne me désobligez pas jusques-là, & je verrai si vous avez de la considération pour moi, & si vous m'obligez en ce rencontre. O Mademoiselle! répondit notre Comte, que ce temps me va être long! & le moyen d'avoir son bonheur entre les mains sans l'oser goûter? Je verrai par-là, dit Mademoiselle, si vous m'êtes fidele; & si vous me le refusez, je mettrai sur vous tous les événements qui suivront, s'ils me sont funestes. Oui, Mademoiselle, je vous obéirai jusques à la fin, répondit Mr. de Lauzun, & je ne manquerai jamais de donner des preuves de ma fidélité & de mon devoir à Votre Altesse Royale. Peu de temps après, onze heures frapperent; notre Comte qui tenoit sa montre dans sa main, ne manqua pas de la montrer à Mademoiselle, & pendant tout ce temps-là jamais homme ne témoigna plus d'empressement que fit Mr. de Lauzun. Et tous ces petits emportements qu'il faisoit remarquer à cette Princesse, pour le temps qu'elle lui avoit fixé, étoient autant de puissants aiguillons qui la perçoient jusqu'au fond

du cœur. Elle étoit tellement ravie de le voir, aussi ce fut ce qui l'acheva d'enflammer, & qui lui fit déclarer toutes ses actions en faveur de cet heureux soupirant. Enfin, le voici encore qu'il vient avec la montre à la main, dire à Mademoiselle que minuit étoit passé. Vous voyez, dit-il, Mademoiselle, comme je suis fidele à vos ordres; minuit vient de sonner, & cependant voilà encore ce billet avec votre cachet dessus tout entier sans que j'y aye touché. Mais enfin, continua-t-il plus transporté que jamais, n'est-il pas temps encore que je me réjouisse de mon bonheur? Attendez encore un quart d'heure, dit Mademoiselle, après je vous permets de l'ouvrir. Ce quart-d'heure étant passé: Il est donc temps, Mademoiselle, dit-il, que je me serve du privilege que Votre AltesseRoyale m'a donné, puisqu'il est présque minuit & demi? Oui, répondit Mademoiselle, allez, ouvrez-le, & m'en dites demain des nouvelles; adieu, jusques à ce temps-là, où nous verrons ce qu'à produit ce billet tant desiré. Mr. de Lauzun ayant pris congé de Mademoiselle, se retira chez lui avec une promptitude inconcevable.

La curiosité est comme une chose naturellement attachée à l'esprit de l'homme:

cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a choſe au monde que l'homme ne mette en uſage pour apprendre ce qu'il s'eſt mis une fois dans la tête de ſavoir; & cette curioſité produit des effets différents, ſuivant les différents ſujets qui la cauſent. Celle de Mr. de Lauzun étoit trop louable & très-bonne en elle-même, & la fin très-douteuſe; car il vouloit ſavoir s'il ſe pouvoit faire aimer de Mademoiſelle, & les moyens dont il ſe ſervit pour cela ſont honnêtes, & même fort nobles; & quoique juſqu'ici il n'ait eu que de grandes eſpérances qui ont opéré de bons effets, néanmoins il n'a point encore de véritable certitude de ſon bonheur. Il n'y a donc que ce billet qu'il tient entre ſes mains, qui le puiſſe inſtruire de tout, & ce ſera par la fin qu'il nous ſera permis auſſi-bien qu'à lui, de juger certainement de toutes choſes.

Il ne fut pas plutôt arrivé chez lui, où il s'étoit rendu avec la derniere promptitude, que la premiere choſe qu'il fit, fut d'ouvrir ce billet; mais il ne fut pas peu ſurpris de voir ſon propre nom écrit de la main de Mademoiſelle. Je vous laiſſe à juger de ſon étonnement, & ſi cette vue ne lui donna pas bien à penſer; car enfin, il eſt certain qu'il y avoit également ſu-

jet de craindre & d'eſpérer. Il eſt vrai que juſques-là toutes choſes lui avoient fort bien réuſſi ſelon toutes les apparences. Mais comme le ſexe eſt d'ordinaire fort diſſimulé, Mademoiſelle pouvoit n'avoir fait tout cela que pour ſon plaiſir, & peut-être pour ſe moquer de lui; & la grande diſproportion qu'il y a entre cette Princeſſe & Mr. de Lauzun, lui donnoit une furieuſe crainte. Il eut pendant toute cette nuit l'eſprit agité de mille penſées différentes : tantôt il repaſſoit dans ſon ſouvenir, & il y trouvoit mille bontés, & un traitement ſi favorable & ſi extraordinaire pour une perſonne de ſa qualité, qu'il ſe figuroit que toutes les choſes ne pouvoient partir que de la ſincérité de cette Princeſſe; & la maniere obligeante avec laquelle elle avoit agi avec lui, lui diſoit à tous moments qu'il y avoit quelque motif ſecret qui l'avoit pouſſée à toutes ces choſes; mais qu'il étoit aiſé de voir qu'aſſurément elle y alloit de bonne foi, & qu'il devoit eſpérer une glorieuſe fin après un ſi heureux commencement & des progrès ſi avantageux. Il n'y avoit donc que l'inégalité de condition qui lui étoit un obſtacle, & qui le faiſoit toujours douter. Il étoit tellement embarraſſé ſur ce qu'il devoit faire, s'il lâcheroit

le pied, ou s'il pourſuivroit juſqu'au bout, qu'il paſſa, comme j'ai déja dit, la nuit entiere dans des inquiétudes horribles; & ſon cœur qui avoit combattu long-temps entre l'eſpoir & la crainte, étoit encore dans l'irréſolution ſur ce qu'il devoit faire, lorſque le jour parut. Enfin, l'un l'emporta ſur l'autre, & de tous les divers mouvements entre leſquels ce pauvre cœur flottoit, un ſeul l'emporta ſur tous, je veux dire l'eſpérance; auſſi elle eſt l'aliment & la nourriture de l'amour.

Mr. le Comte de Lauzun, dont l'ame étoit à la gêne, animé d'un doux & agréable eſpoir, prend une forte réſolution de voir la fin de ſon entrepriſe à quelque prix que ce ſoit. Pour cet effet, après s'être préparé à toutes ſortes d'événements, il veut comme un autre Céſar, forcer le deſtin, faiſant même voir par-là, comme fit ce grand Empereur, que ſon grand cœur n'eſt pas moins diſpoſé à réſiſter hardiment à toutes les attaques de la mauvaiſe fortune, qu'à recevoir agréablement le fruit d'un heureux ſuccès. Il veut que ce cœur, qui ſe promet un ſiecle de délices s'il eſt victorieux, attende de pied ferme toutes les rigueurs de ſon infortune s'il eſt vaincu; il ſait que c'eſt dans les grands combats, & dans les entrepriſes les plus

hardies & douteuses, que l'on trouve une véritable gloire, & qu'il n'est pas mêm besoin de toujours vaincre pour remporter la victoire; mais qu'il suffit de faire une glorieuse & vigoureuse résistance, & de ne souffrir jamais que notre ennemi ait la moindre prise sur notre courage, s'il a l'avantage sur notre sort. Cette matinée si desirée étant enfin arrivée, il s'en fut sans tarder chez Mademoiselle. Cette Princesse ne le vit pas plutôt dans sa chambre avec un visage pâle, & où l'image de la mort étoit entiérement dépeinte, qu'elle s'approcha de lui, & lui dit: D'où vient ce changement si prompt? Hier vous étiez le glus gai & le plus joyeux homme du monde, & aujourd'hui vous paroissez tout-à-fait triste & mélancolique. Quoi! est-ce-là cette joie que vous vous promettiez de cette confidence pour laquelle vous avez témoigné tant d'empressement? Vous me disiez que vous seriez le plus heureux de tous les hommes, si je vous découvrois ce secret, & cependant vous êtes plongé dans la tristesse depuis que vous le savez. Voilà justement la conduite de ceux qui font tant les zélés. O Mademoiselle! répondit alors notre Comte, qui jusques-là avoit écouté fort attentivement, je ne l'aurois jamais cru

que Votre Alteſſe-Royale ſe fût moquée de moi ſi ouvertement. Quoi, Mademoiſelle, pour m'être entiérement voué à Votre Alteſſe-Royale, la fidélité avec laquelle j'en ai uſé méritoit, ce me ſemble, quelque choſe de moins qu'une moquerie ſi claire, & qui me va rendre le jouet & la riſée de toute la Cour; & vous me demandez encore d'où vient le ſujet de ma triſteſſe? Vous me mettez, ſi je l'oſe dire, le poignard dans le ſein, & vous vous informez de la cauſe de ma mort? Enfin, vous me traitez comme le dernier de tous les hommes; & pour me rendre l'affront que vous me faites plus ſenſible, vous voulez encore me forcer à la cruelle confuſion de vous le dire moi-même. Ha! Mademoiſelle, que ce traitement eſt rude pour une perſonne qui en a uſé ſi ſincérement avec vous! je n'ai jamais agi envers Votre Alteſſe Royale que de la maniere que je le dois, je vous connois comme une des plus grandes Princeſſes de toute la terre, & je me connois moi-même comme un ſimple Cadet qui vous doit tout par toutes ſortes de raiſons. Mais quoique Cadet & ſimple Gentilhomme, la nature m'a donné un cœur haut & aſſez bien placé pour ne ſouffrir ni faire rien d'indigne. Mais que voulez-vous dire,

reprit Mademoiſelle ? Il ſemble, à vous entendre parler, que je vous aye fait quelque grand tort, en vous accordant une choſe qui m'eſt de la derniere importance, & dont j'ai fait un ſecret à toute la terre. Juſques ici vous m'avez paru fort galant; aujourd'hui je vous avoue ce que vous me demandez, préférablement à tout autre; cependant ce qui peut être un ſujet de joie à beaucoup d'autres, n'eſt pour vous qu'un ſujet de plaintes. En vérité, je ne ſais pas ce qu'il faut faire pour vous ſatisfaire. De grace, Mademoiſelle, répondit Mr. de Lauzun, n'inſultez pas davantage un miſérable, que votre Alteſſe Royale ſe divertiſſe tant qu'il lui plaira à mes dépens, j'y conſens de tout mon cœur; mais je lui demande ſeulement qu'elle ait la bonté de rétracter une raillerie qui donneroit lieu à tout le monde après vous de me traiter de fou & de ridicule. Et encore un coup, Mademoiſelle, je n'ai reçu toutes ces marques de votre bienveillance dont V. A. R. m'a honoré, que comme des effets de votre générosité & d'une bonté toute particuliere, & dont je n'ai jamais mérité la moindre partie; & tous les bons accueils, ni l'eſtime que V. A. R. a témoigné avoir pour moi, ne m'ont jamais fait oublier

qui vous êtes, ni qui je ſuis. Que ſi j'en ai uſé ſi librement, ç'a été ſans deſſein; & je vous demande, Mademoiſelle, de m'en punir de toute autre maniere qu'il plaira à Votre Alteſſe Royale; je ſubirai ſon jugement juſques à m'éloigner de ſa vue pour jamais, je mourrai même pour expier les fautes que je puis avoir commiſes, quoiqu'involontairement, envers votre Royale Perſonne; je ne demande ſeulement à Votre Alteſſe Royale que l'honneur de ſon ſouvenir, & qu'elle ſoit perſuadée que jamais elle ne trouvera perſonne qui ſoit plus ſoumis à ſes volontés, ni ſi attaché à ſes intérêts que moi.

Mademoiſelle, qui juſques-là avoit feint de ne point entendre ce que vouloit dire Mr. de Lauzun, & qui même en avoit ri au commencement, voyant qu'il parloit tout de bon, & que la maniere dont il avoit exprimé ſa douleur étoit effectivement ſincere & ſans feinte, cette Princeſſe en fut effectivement touchée, & cette humeur riante faiſant place à la compaſſion, ſe changea en un moment en un véritable ſérieux. Et comme elle n'avoit fait d'abord tout cela que pour l'éprouver, & que d'ailleurs elle ne ſouhaitoit rien que de s'aſſurer du cœur de Mr. de

Lauzun, elle ne s'en crut pas plutôt assûrée, que cette tendresse qu'elle avoit pris soin de cacher au fond de son cœur, se découvrit enfin en sa faveur ; & cette langueur que Lauzun avoit sur tout son visage l'ayant touchée jusqu'au vif, Mademoiselle le regarda d'un œil plus favorable qu'elle n'avoit pas encore fait ; & après avoir long-temps gardé le silence, elle lui dit : Ha, Monsieur, que vous faites un grand tort à la sincérité de mon procédé, & que vous connoissez mal les sentiments que mon cœur a conçus pour vous ! Si vous saviez l'injure que vous me faites de me traiter ainsi, vous vous puniriez vous-même de l'affront que vous me faites. Quoi, vous tournez en raillerie la plus grande affection du monde, où j'ai apporté toute la sincérité qui m'étoit possible ? Je me suis fait violence avant que de faire ce que j'ai fait pour vous ; mais enfin, la tendresse l'a emporté sur ma fierté ; je m'oublie, s'il faut le dire, pour vous donner la plus forte preuve d'amitié que j'aie jamais donnée à personne. J'en ai vu, & vous le savez, d'un rang qui n'étoit pas inférieur au mien, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour mériter mon estime ; cependant ils ont travaillé en vain ; & non-seulement je vous donne cette estime,

mais je me donne moi-même. Après cela, dites que je me moque de vous, & que je hasarde votre réputation; je me hasarde bien plutôt moi-même. Néanmoins je passe par-dessus toutes ces considérations qui s'y opposent, & pourquoi cela? Sinon pour vous élever à un rang où, selon toutes les apparences, vous ne deviez pas prétendre, quoique vous méritiez davantage. Mr. de Lauzun, qui n'osoit pas croire encore ce qu'il venoit d'entendre, au moins en faisoit-il semblant, après avoir vu que Mademoiselle ne parloit plus, répondit en ces termes: O! Mademoiselle, que vous êtes ingénieuse à tourmenter un malheureux! & qu'il faut bien avouer, que les personnes de votre condition ont bien de l'avantage de pouvoir se divertir si agréablement, mais cruellement pour ceux qui en sont le sujet! Votre Altesse Royale me veut rendre heureux en idée & en imagination pour un moment, pour me rendre malheureux en effet le reste de mes jours. Et, de grace, encore une fois, Mademoiselle, faites-moi plutôt mourir tout-d'un-coup, il me sera bien plus doux que de me voir languir, & être la risée de tout le monde; j'ai toujours eu le desir de me sacrifier pour V. A. R.; mais puisqu'elle m'en croit indigne, que du moins elle

ait égard à ma bonne volonté. Je le dis encore, Mademoiselle, que je n'ai jamais perdu le souvenir de ce que vous êtes, & de ce que je suis; & ainsi je n'ai jamais été assez audacieux pour aspirer à ce bonheur dont vous prenez plaisir de me flatter, seulement pour vous divertir. Il prononça ces paroles avec une action qui marquoit effectivement que son ame étoit dans un grand trouble, & que la douleur qu'il souffroit étoit des plus aigues; & Mademoiselle qui l'observoit de près, le reconnut aisément, de façon qu'elle souffroit de le voir souffrir, elle le témoigna assez par ces paroles: Quoi! dit cette Princesse, avec une action toute passionnée, que faut-il donc faire, Monsieur, pour vous persuader? Vous prenez autant de soin pour vous tourmenter, que j'en prends pour vous procurer du repos. Je vous le dis encore, que je suis une Princesse sincere, & ce que je vous ai déja dit n'est que conformément à mes intentions, & je vous en donnerai telle preuve que vous n'aurez pas lieu d'en douter. Pensez-vous que je vous eusse tenu ce langage, si je n'eusse pas eu pour vous les sentimens d'une véritable tendresse? Non, poursuivit cette Princesse, versant quelques larmes qu'elle ne put retenir parce qu'elle

voyoit Mr. de Lauzun dans la derniere affliction, & toujours obstiné à croire qu'elle se moquoit de lui : non, je ne déguise point ma pensée ; & puisque mes paroles n'ont pu vous persuader les véritables sentiments de mon cœur, il faut que j'emprunte le secours de mes yeux, & que les larmes que vous me forcez de verser vous en soient des témoins auxquels vous ne puissiez rien opposer. Me croyez-vous, Monsieur, après vous avoir donné des preuves si fortes de mon amour? Douterez-vous encore de la sincérité de mon procédé, après l'avoir oüi de ma bouche, & que mes yeux mêmes n'ont pas épargné leurs soins & leur pouvoir pour ne vous laisser aucun doute? Répondez-moi donc, s'il vous plaît : cette déclaration si ingénue, &, ce me semble, assez extraordinaire, mérite-t-elle que vous y ajoutiez foi? M'acquittai-je bien de ma promesse ? Il vous peut souvenir sans doute, que lorsque vous me disiez qu'il n'y avoit que les Rois & les Souverains qui pussent justement prétendre à la possession des grandes Princesses, je vous répondis que vous vous trompiez, qu'ils n'étoient pas les seuls, & qu'il y en avoit d'autres qui, par leur propre mérite & sans le secours du sang, y pouvoient prétendre, & que parmi un

grand nombre qu'on en trouvoit, je n'en voyois point qui y eût plus de droit que vous. Je vous parlois alors pour vous animer, & aujourd'hui je vous parle pour vous faire heureux, si la possession d'une personne de mon rang peut vous le rendre. Je veux partager la peine avec vous, & travailler de concert à cela. Agissez hardiment & sans crainte, faites tout ce que vous pouvez de votre côté; & assurez-vous, foi de Princesse, que je n'oublierai rien du mien; êtes-vous content, Monsieur? Et après ce que je viens de vous dire, douterez-vous encore de ma franchise? Ah! Mademoiselle, s'écria Mr. de Lauzun, se jettant à ses pieds, enchanté du discours si tendre & si obligeant que Mademoiselle venoit de prononcer en sa faveur, qu'est-ce que je pourrois faire pour reconnoître l'excès de vos bontés? Quoi, Mademoiselle, sera-t-il dit que celui des hommes que V. A. R. rend le plus heureux, soit le plus ingrat par l'impossibilité de pouvoir rien faire qui puisse marquer sa reconnoissance? La plus grande Princesse du monde élevera un misérable jusques au plus haut degré de bonheur, & il n'aura rien que des souhaits pour reconnoissance d'un bienfait si extraordinaire? Que vous me rendez heureux,

Mademoiselle, par l'excès d'une générosité sans exemple! Mais que ce haut point de gloire me sera rude, tandis que je ne pourrai rien faire pour reconnoître la déclaration que V. A. R. vient de faire en ma faveur! Elle m'est trop avantageuse, & a trop de charmes pour moi pour demeurer sans réponse, & la gratitude me doit obliger de dire aujourd'hui ce qu'un profond respect & le devoir même m'ont fait taire si long-temps; & puisque je ne puis rien faire pour Votre Altesse Royale, pour lui marquer ma gratitude, je dois lui dire du moins, & lui découvrir les sentiments de mon cœur. Il est vrai, Mademoiselle, que depuis que j'ai eu l'honneur de m'attacher à V. A. R., j'ai remarqué tant de charmes, que ce que je ne faisois autrefois que par devoir, je l'ai fait depuis par un motif plus doux & plus agréable. Oui, Mademoiselle, pardonnez, s'il vous plait, à mes transports, si je vous parle si librement; je vous vis, je vous considérai, je vous admirai pendant long-temps. V. A. R. a trop de charmes pour s'en pouvoir défendre. Les beautés de votre ame qui sont jointes à celles de votre corps, font un admirable concert de toutes les beautés ensemble; & ainsi, Mademoiselle, j'ai eu des yeux pour voir,

des oreilles pour entendre, un esprit pour admirer, & un cœur pour aimer; j'ai fait tous mes efforts pour me défendre de cette passion lorsqu'elle ne faisoit encore que de naître; non pas par quelque sorte de répugnance, car je sais trop qu'outre que vous méritez les adorations de toute la terre, je ne pouvois jamais être embrasé d'une si digne & si glorieuse flamme. Je pourrois ajouter à cela, quoique V. A. R. m'accuse de présomption, que si la nature a mis tant d'inégalité entre votre condition & la mienne, elle m'a donné un cœur assez noble & assez élevé pour n'aspirer qu'à de grandes choses, & qui jusqu'ici n'a pu se résoudre à s'attacher qu'à V. A. R. Oui, Mademoiselle, je l'avoue à vos pieds, après l'aveu sincere que vous venez de faire sur le sujet de vos inclinations, je n'en aurois jamais osé parler, si votre procédé ne m'en avoit donné la liberté, quoique je ne visse point d'autre remede à mon mal, que la langueur pendant le reste de mes jours. J'aimois mieux traîner une vie mourante dans un mortel silence, que de tenter à vous déplaire, & à m'attirer pour un seul moment votre disgrace, par la moindre parole qui vous pût faire connoître mon amour. Et comme j'ai fait par le passé, je tâcherai avec soin à com-

poser & mes yeux & toutes mes actions, de peur qu'à l'insu de mon cœur ils ne vous disent quelque chose de ce qu'il ressent pour vous. Car quelle apparenee, Mademoiselle, qu'un simple Cadet, qui n'a que son épée pour partage, osât aspirer à la possession d'une Princesse qui n'a jamais su regarder les têtes couronnées qu'avec indifférence, & qui a refusé les premiers partis de l'Europe? Quelle apparence, dis-je, de me voir si heureux après le refus envers tant de Souverains, parmi lesquels il y en a qui, par le rang qu'ils tiennent, pouvoient sans doute prétendre avec quelque justice à la possession de Votre Altesse Royale? Néanmoins toute la terre sait qu'elle a eu toujours un cœur inaccessible à toutes ces poursuites, comme si la terre ne portoit pas un homme digne de vous posséder. Ainsi, Mademoiselle, après une connoissance si parfaite de toutes ces choses, tout le monde ne m'auroit-il pas blâmé s'il avoit su quelque chose des sentiments de mon ame envers V. A. R.? Et n'aurois-je pas lieu de craindre toutes choses de votre ressentiment, si j'avois été assez téméraire pour vous le découvrir? Oui, Mademoiselle, je vous le dis encore, que de quelque suite affreuse de tourments dont je prévoyois que mon cruel silence

alloit être indubitablement ſuivi, je préparois mon ame à une forte & reſpectueuſe réſiſtance; il m'étoit bien plus avantageux de vous aimer d'un amour caché & à votre inſu, que de haſarder une déclaration capable de vous déplaire, & de m'interdire l'accès libre que j'avois auprès de V. A. R. Il eſt vrai, Mademoiſelle, que dans cet embarras je ſouffrois véritablement des peines inconcevables; & à parler à cœur ouvert, je ne ſais pas ſi j'aurois pu y réſiſter long-temps ſans mourir : mais la crainte d'un grand mal modéroit en quelque façon celui que je ſentois. Mademoiſelle, qui juſques-là l'avoit écouté fort attentivement ſans l'interrompre, prit la parole en cet endroit. Le choix que j'ai fait, dit cet Princeſſe, n'eſt pas un choix fait à la hâte, il y a long-temps que j'y travaille, & j'y ai fait réflexion plus que vous n'avez penſé d'abord. Je vous ai obſervé de près auparavant, & je ne me ſuis déclarée enfin, qu'après avoir bien ſongé à ce que j'allois faire. Je n'ai pas choiſi ſeule, afin que vous ajoutaſſiez plus de foi à l'avis de pluſieurs qu'au mien ſeul; & ceux que j'ai conſultés là-deſſus m'ont entiérement confirmée dans mon deſſein. C'eſt de votre eſprit, de vos actions, de votre vertu, & de vous-même

que j'ai voulu prendre conſeil, & je vous ai trouvé ſi raiſonnable en tout depuis que je vous obſerve, que loin de me repentir de ce que je vous viens de dire, au contraire je crains de ne pas faire aſſez pour vous marquer ſenſiblement mon eſtime. Quant à cette inégalité de condition qui vous fait tant de peine, n'y ſongez point, je vous prie, & ſoyez aſſuré que je ne vous laiſſerai pas imparfaite une affaire à laquelle j'ai travaillé avec tant de plaiſir, & que j'y travaillerai juſques à la fin avec ſoin, & comme à une affaire dont je prétends faire votre fortune & le ſujet de mon repos; comptez ſeulement là-deſſus. Ce que l'éclat des Couronnes, dont vous venez de parler, n'a pu faire ſur mon eſprit, votre mérite le fait excellemment; & mon cœur qui juſques aujourd'hui s'eſt conſervé dans ſon entiere liberté, malgré toutes les recherches des Rois & des Souverains, n'a ſu cependant éviter de devenir captif d'un ſimple Cadet comme vous dites. Si tous les Cadets vous reſſembloient, Monſieur, il ſe trouveroit peu d'hommes qui vouluſſent être les aînés. Je ne prétends pas faire votre panégyrique; mais je ſuis obligée de donner cela, premiérement à la vérité; ſecondement, à vous-même, afin que vous n'ignoriez pas que je vous

connois aſſez pour en juger ; troiſiemement, au choix que j'ai fait, pour faire voir à toute la terre que je ne l'ai fait qu'après un long examen, & après l'avoir trouvé digne de moi, & à ma propre ſatisfaction ; car il eſt bien juſte, ce me ſemble, & je vous crois trop raiſonnable pour ne me pas permettre la même choſe à votre égard, que vous vous êtes permis à mon ſujet. Vous avez dit tout ce que votre bel eſprit a imaginé de moi, de mes prétentions & de ma qualité, & de cent autres choſes les plus belles & les plus obligeantes du monde, ſans qu'il ait été en mon pouvoir de vous en empêcher ; ſouffrez que j'aye ma revanche. Ha, dit Mr. de Lauzun, que V. A. R. eſt ingénieuſe à ſe donner du plaiſir, & que le prétexte de revanche eſt agréablement exécuté ! Il eſt vrai, ſi je l'oſe dire, que puiſque vous avez, par un effet de votre bonté & d'une généroſité ſans exemple, voulu faire un choix ſi peu digne de vous, il ſemble qu'il eſt de votre intérêt de l'élever par des louanges exceſſives auſſi haut que votre belle bouche le pourra, afin que l'approbation particuliere qu'en fera votre eſprit éclairé, faſſe naître celle de tout l'univers. Et puiſque votre royale main me deſtine à une place dont le ſeul ſouvenir me fait

trembler de crainte & de respect, il faut que cette belle main qui me prépare un si haut bonheur, ne soit pas la seule à agir dans une action si peu commune; c'est-à-dire, Mademoiselle, qu'étant assez malheureux pour ne mériter pas seulement que Votre A. R. pense à moi, & que nonobstant toutes ces raisons elle a la bonté de me destiner au suprême degré de bonheur, vous devez, Mademoiselle, non pas pour l'amour de moi, mais pour l'amour de vous-même, m'estimer; car c'est de votre estime seule que le choix que vous avez fait de moi recevra tout son prix, & c'est par-là que toute la terre me verra avec moins de peine & de tourment, monté en si peu de temps à ce haut faîte de grandeur; & cette élevation si prompte, & cette haute estime me feront trouver l'accès libre chez les personnes mêmes qui en seront d'abord surprises. C'est le seul moyen, Mademoiselle, de trouver de quoi vous satisfaire, & de quoi n'avoir pas lieu de vous repentir.

S'il ne faut que vous estimer, Monsieur, dit Mademoiselle, pour ne me point repentir, je me vante de ne me repentir jamais : & pour vous tout dire, il suffit de vous aimer tendrement, pour être aussi contente de mon choix que je me le pro-

mets. Et pour vous obliger à en faire autant, je ſuis aſſurée de vivre le reſte de mes jours la plus heureuſe Princeſſe du monde. Juſques ici vous n'avez eu que des paroles qui vous ayent flatté; mais vous verrez bientôt les effets, & je m'en vais vous faire voir la ſincérité de mon cœur d'une maniere qui vous ôtera tout ſcrupule, & je ne veux plus que vous ne croyiez qu'aux effets. Songez ſeulement à cela, ſi vous voulez votre fortune, & ne perdez point le temps ſi vous m'aimez. Le Roi vous aime, faites en ſorte d'avoir ſon conſentement, & ſoyez aſſuré du mien, & que je m'en vais y faire tout ce que je pourrai. O! Mademoiſelle, s'écria alors le Comte de Lauzun, ſe jettant pour une ſeconde fois à ſes pieds, qu'eſt-ce que je pourrai faire pour reconnoître toutes les étroites obligations que j'ai à V. A. R. après en avoir reçu des preuves ſi ſenſibles? Quoi! la plus grande Princeſſe de la terre en qualité, en biens & en mérite, s'abaiſſera juſqu'à venir chercher un ſimple particulier, pour l'honneur de ſes bonnes graces; ha, c'eſt trop! Mais elle lui offre non-ſeulement ſes bonnes graces, ſon amitié, mais auſſi ſon cœur préférablement à tout autre; & pour dernier témoignage d'une généroſité ſi eſtimable, cette

même Princeſſe lui veut donner ſa royale main, & généralement ce qui eſt en ſon pouvoir. Ha, fortune, que tu m'es aujourd'hui exceſſivement favorable, & que tu m'es en même-temps bien cruelle, puiſqu'en me donnant tout, tu me laiſſes dans l'impoſſibilité de pouvoir témoigner ma juſte reconnoiſſance que par de ſeuls deſirs! Le préſent que tu me fais eſt d'une valeur infinie; mais il ſeroit plus conforme & à mes forces & à mon peu de mérite s'il étoit moindre, parce que je pourrois concevoir quelque ſorte d'eſpérance de m'acquitter. Il eſt vrai, Mademoiſelle, que V. A. R. me met aujourd'hui au-deſſus du bonheur même; mais, de grace, ſouffrez, Mademoiſelle, que je me plaigne de l'excès de votre bonté, & que je lui diſe que je ſerois beaucoup plus heureux ſi je l'étois moins, parce que je goûterois ma fortune avec toute ſa douceur, ſi elle étoit médiocre; au-lieu que je me vois accablé ſous le poids de celle que V. A. R. m'offre, tant elle eſt au-deſſus de moi & de mes eſpérances. Agréez, s'il vous plaît, le vœu ſolemnel que je fais à V. A. R. de tous les moments de ma vie. Le don que je vous fais eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que j'en ai reçu; mais il eſt ſincere. Et l'exactitude avec laquelle j'exécuterai ma

promeſſe, perſuadera Votre A. R., & ne lui laiſſera jamais le moindre doute ſur ce ſujet.

Vous voyez quel admirable progrès en ſi peu de temps Mr. de Lauzun avoit fait ſur l'eſprit de Mademoiſelle ; non ſeulement il avoit lieu d'eſpérer, mais encore il n'avoit rien à craindre, puiſqu'il avoit obligé cette Princeſſe à ſe déclarer d'une maniere qui ſurpaſſoit beaucoup toutes ſes eſpérances. De façon que ſe voyant entiérement aſſuré de ce côté, & ne pouvant plus douter qu'il ne fût véritablement aimé de Mademoiſelle, après la déclaration tendre & ſincere qu'il en avoit ouie de la propre bouche de cette Princeſſe, il ne ſongea plus qu'à avoir l'agrément du Roi, ſans quoi il lui étoit impoſſible de pouvoir rien couclure. L'occaſion s'en préſenta peu de temps auprès, ou pour mieux dire, il la fit naître lui-même, voyant qu'il ne manquoit plus que cela à ſon entier bonheur.

Il étoit, comme j'ai dit, un jour auprès du Roi, où après avoir dit beaucoup de choſes ſur le ſujet de Mademoiſelle, qui faiſoient aſſez connoître qu'il falloit qu'il ſe paſsât quelque choſe d'extraordinaire entre cette Princeſſe & lui ; le Roi, qui a un jugement & un eſprit des

plus éclairés, se douta de quelque chose; & comme il a toujours fait l'honneur à Mr. de Lauzun de l'aimer, Sa Majesté lui dit en riant: Mais, Lauzun, il semble que tu n'es pas trop mal dans l'esprit de ma cousine; car, à t'entendre parler d'elle, il faut nécessairement que tu ayes plus d'accès auprès d'elle que beaucoup d'autres. Sire, répondit Mr. de Lauzun, je suis assez heureux pour n'y être pas mal; & cette Princesse me fait l'honneur de me traiter d'une maniere à me faire croire, que si Votre Majesté m'est favorable, je puis prétendre à un bonheur qui n'a point de semblable. Comment, reprit le Roi continuant davantage son rire, tu pourrois bien aspirer à devenir mon cousin! Ha, Sire, répondit Mr. de Lauzun, à Dieu ne plaise que j'eusse une pensée au-dessus de ma condition, & qui me rendroit criminel si j'osois de moi-même la mettre au jour; s'il étoit vrai que je l'eusse conçue, je sais trop mon devoir envers mon Roi & toute la Maison Royale, & outre ce devoir & ce respect, je sais encore que je ne suis qu'un gueux de Cadet, qui n'a rien qu'il ne tienne des libéralités de V. M.; je sais que sans elle je ne serois rien. Je n'avois rien quand je me suis voué à son service, & aujourd'hui je puis

me vanter d'avoir quelque chofe : ou, pour parler plus jufte, je puis avancer que je fuis trop riche, puifque j'ai l'honneur de ne vous pas être indifférent. Tous les bienfaits que je reçois tous les jours de Votre Majefté, me font croire que j'ai le bonheur d'avoir quelque part dans vos bonnes graces. Auffi, Sire, & mon devoir, & ma jufte reconnoiffance, jointes à toutes fortes de raifons, ne veulent pas que je prétende jamais rien fans l'aveu de Votre Majefté. Mais, Sire, s'il m'eft permis de le redire encore avec tout le refpect que je vous dois, fi Votre Majefté ne m'eft point contraire, je me puis dire le plus heureux de tous les hommes. Madame de Montefpan qui étoit là, qui avoit écouté, fans parler, tout ce dialogue, & qui étoit auffi-bien que le Roi ravie d'étonnement de voir la façon paffionnée & foumife avec laquelle Mr. de Lauzun venoit de parler, fut fenfiblement touchée, & ce fut ce qui lui fit dire au Roi : Et pourquoi, Sire, vous oppoferiez-vous à fa fortune ? Laiffez le faire, il n'y a point de perfonne qui ait plus de mérite que lui, que cela vous fait-il ? Eh bien, dit le Roi, va, Lauzun, je t'affure, qu'au-lieu de t'être contraire, je te ferai autant favorable que je le pourrai. Ha, Sire, répondit Mr.

de Lauzun, les Rois & les Souverains peuvent promettre tout, ſans qu'ils ſoient obligés à tenir s'ils ne veulent, puiſqu'ils ſont au-deſſus des Loix. Allez, Mr. de Lauzun, dit Madame de Monteſpan, le Roi le veut bien, pouſſez votre fortune. Mais, Madame, reprit Lauzun, je ne puis rien que je n'aye la permiſſion du Roi mon Maître. Le Roi voyant cet eſprit dans une ſi louable & ſi ſoumiſe ambition, lui dit : Hé bien, Lauzun, pouſſe ta fortune; je t'aſſure, ma foi, que je t'aiderai de tout mon pouvoir, & tu en verras les effets.

A votre avis y eut-il jamais homme plus heureux que Lauzun, ni qui eût fait de ſi heureux progrès dans une entrepriſe où toutes les apparences étoient directement contre lui? Et ne pouvoit-il pas ſe promettre un entier bonheur, là où tout autre auroit trouvé ſa perte? Le voilà donc qui s'en va porter l'heureuſe nouvelle de la parole qu'il avoit du Roi. Jamais cette Princeſſe ne témoigna plus de joie que dans cette rencontre. Ils demeurerent quelques jours dans cet état à ſe donner mutuellement tous les témoignages innocents d'un véritable amour, ménageant toutes choſes de maniere qu'ils puſſent achever & finir leurs deſſeins par un heureux mariage. Or

Or ce fut dans ce temps-là que la mort de Madame étant survenue, Mr. de Lauzun s'en alla d'abord chez Mademoiselle, & lui parla ainsi : Enfin, je vois bien, Mademoiselle, que le destin jaloux de mon bonheur, s'est aujourd'hui déclaré contre moi ; la mort de Madame va entiérement faire avorter tous les glorieux desseins que Votre Altesse Royale avoit conçus pour moi. La mort de cette Princesse vous a laissé une place plus digne de vous, & plus sortable à votre condition que celle que vous vous destiniez. Vous vouliez un cadet ; mais il falloit que dans ce cadet vous trouvassiez un grand Prince, & votre attente ne pouvoit jamais mieux être remplie que par la personne de Monsieur, frere unique du Roi. C'est avec ce grand Prince que vous jouirez d'un véritable repos & d'un bonheur solide, & plus proportionné à votre qualité, s'il n'y en a point qui le soit à votre mérite. Ma chûte m'est d'autant plus sensible que je tombe du plut haut degré de gloire où V. A. R. m'avoit élevé, dans la plus grande confusion de me voir si malheureusement frustré du fruit de mes espérances ; mais dans cet étrange revers de fortune, j'y trouve encore une espece de consolation ; c'est, Mademoiselle, qu'ayant tout réçu de Votre

Alteſſe Royale, par le don qu'elle m'avoit déja fait de ſa perſonne, je lui étois infiniment obligé & redevable, quoique je me fuſſe donné à elle long-temps auparavant, par l'inégalité du préſent qu'elle avoit fait, & de celui qu'elle avoit reçu. Mais aujourd'hui je prétends m'acquitter de tout envers elle. Vous avez fait paroître une générofité ſans exemple, quand vous vous êtes donné à un ſimple cadet. Ce miſérable Gentilhomme n'ayant rien à vous offrir pour s'acquitter envers vous de vos libéralités, a enfin réſolu de vous rendre vous-même à vous-même, afin de contribuer par cette généreuſe reſtitution, au repos de Votre A. R. Je ne veux pas vous donner la peine de vous dégager vous-même de votre promeſſe, je vous crois l'ame trop belle pour en avoir la penſée; mais je veux faire mon devoir en me dégageant moi-même. Ne penſez pas, Mademoiſelle, qu'il y ait d'autre motif que celui de votre intérêt qui me faſſe agir ainſi; j'ai un cœur tendre & ſenſible plus que Votre A. R. ne ſe peut l'imaginer, quoique dans la perte que je vais faire aujourd'hui, je prévois ma ruine. Oui, Mademoiſelle, la langueur va ſuccéder à toutes les joies que V. A. R. m'avoit cauſées par ſes bontés; & ce cœur que vous aviez

animé par de si hautes & si glorieuses espérances, se va plonger dans la douleur, se va dessécher, & consumer à petit feu. Allez donc, grande Princesse, allez occuper cette place que Madame vient de vous céder. Après cette grande & vertueuse Princesse, il n'y en a point qui la puisse remplir si dignement que vous; elle vous est due par toutes sortes de raisons; & après la perte que Monsieur vient de faire, il ne peut être consolé que par V. A. R. Il mérite seul vos affections, & vous seule êtes digne des siennes. Allez, Mademoiselle, encore un coup, vivre heureuse le reste de vos jours. Que votre mariage avec ce grand Prince, vous rende tous les deux aussi contents que vous le méritez, & que je l'ai souhaité!

Mr. de Lauzun, pendant tout ce discours, fit paroître tant d'amour, & un si véritable regret de sa perte, qu'il disoit & croyoit sans doute aller faire, que dans le même instant Mademoiselle lui répondit: Je n'attendois pas un pareil bon jour de vous, Lauzun, je croyois que mon repos vous devoit être plus cher pour ne venir pas l'interrompre. Il me semble que vous ne cherchez qu'à m'inquiéter de plus en plus par des allarmes qui, malgré leur peu de fondement, me font cependant de la

peine. Je ne ſonge ni ne vis que pour vous, & pour vous mettre en état de n'envier le ſort de perſonne. Ce n'eſt pas l'éclat ni la qualité que je cherche, vous ſavez que j'en ai refuſé ſouvent pour n'en pas refuſer aujourd'hui. Etes-vous content, Monſieur? Et cette déclaration eſt-elle aſſez ample pour vous ôter tout ſoupçon? Je veux encore faire davantage, & vous le verrez bientôt. A ces mots, Mr. de Lauzun ſe jettant aux pieds de Mademoiſelle : Je vous demande pardon, lui dit-il, d'une conduite ſi légere; ne l'imputez, de grace, qu'à l'amour exceſſif que j'ai pour V. A. R. Si j'aimois moins, je craindrois moins, & vivrois plus en repos & ſans inquiétude; mais la force de mon amour ne me permettra en aucune maniere de n'être pas allarmé, que je ne ſois parvenu à cet heureux moment qui me doit aſſurer paiſiblement toutes les promeſſes de V. A. R. J'y vais travailler avec ardeur, afin que je vous laiſſe jouir paiſiblement de ce repos que je vous ai ſouvent interrompu.

Peu de jours après, Mademoiſelle voulant ôter toute apparence de crainte à Mr. de Lauzun, pria le Roi de vouloir prier Mr. de ſe déſiſter de ſa recherche, & de ne point ſonger à elle autrement que com-

me ayant l'honneur d'être sa parente. Ce que le Roi fit, dont Monsieur parut un peu fâché, sans savoir d'où cela provenoit. Cependant Mademoiselle ne manqua pas de dire à Mr. de Lauzun la priere qu'elle avoit faite au Roi; ce qui acheva de le mettre en repos, dont elle eut bien de la joie.

Or voulant enfin mettre fin à leurs désirs, ils demanderent au Roi l'effet de sa parole. Sa Majesté voyant que Mademoiselle le desiroit ardemment, y aquiesça volontiers; de sorte qu'il ne restoit plus que la cérémonie du mariage, Mr. de Lauzun ayant la dispense de Mr. l'Archevêque en sa poche, & la parole du Roi. Ce qui étoit assuré de sa part, ne se remettoit qu'afin de faire cette cérémonie avec plus d'éclat & de pompe; de maniere que cela ayant éclaté ouvertement, les Princes & les Princesses du sang firent tant auprès du Roi, qu'ils le firent changer; en sorte que Sa Majesté ayant mandé un soir Mademoiselle au Louvre, il lui en fit ses excuses. La premiere parole que cette Princesse proféra, après avoir oui ce rude arrêt: Et que deviendra Monsieur de Lauzun, Sire, & que deviendrai-je? Je ferai en sorte, reprit le Roi, qu'il aura lieu d'être satisfait. Mais, ma cousine, me promettez-

vous de ne rien faire ſans moi ? Je ne promets rien, dit cette Princeſſe affligée, en ſortant bruſquement de la chambre du Roi. Et pour Mr. de Lauzun, le Roi lui dit pour le conſoler, qu'il ne ſongeât point à ſa perte, & qu'il le mettroit dans un état où il n'envieroit la fortune de perſonne.

N'admirez-vous pas ce prompt changement de fortune, qui juſques-là avoit ri à ces Amants, & au point qu'ils ſe croyoient en ſûreté lorſqu'ils firent naufrage ? Et par une viciſſitude qui n'eut jamais de ſemblable, tous les plaiſirs que ces deux cœurs étoient à la veille de goûter enſemble, ſe ſont changés en des amertumes qui ne finiront qu'avec leur vie. Si vous avez fait réflexion ſur cette premiere parole de Mademoiſelle lorſque le Roi lui annonça ce funeſte arrêt, elle demandoit quel ſera le ſort de ſon amant, & après, que deviendrai-je moi-même ? Comme ſi l'union de leurs corps enſemble devoit faire leur mutuel bonheur. Voilà, ce me ſemble, ce que l'on doit appeller amour ſincere & véritable, & l'on en voit peut de cette trempe, principalement dans ce ſexe. Je ſouhaiterois qu'elles priſſent cette leçon pour elles à l'imitation d'une ſi grande Princeſſe.

N'avouerez-vous pas que voilà tous ſes ſoins & les peines de Mademoiſelle & de M^r^. de Lauzun bien mal récompenſés, & qu'ils ne pouvoient deſirer qu'un entier applaudiſſement de tout ce qu'ils avoient projetté? Mais lorſqu'ils étoient ſur le point d'arriver au port, ils ont fait naufrage.

Peu de jours après, quoique ce mariage fût rompu, le bruit ne laiſſoit pas de courir parmi le peuple qu'il ſe raccommodoit; il eſt vrai que les uns en parloient d'une façon, & les autres d'une autre. L'on ſe fondoit ſur la bonté que le Roi auroit pour M^r^. de Lauzun, & que tout ce qui paroiſſoit au-dehors n'étoit qu'une feinte, que l'on croyoit que Sa Majeſté faiſoit pour faire ceſſer les diſcours que l'on auroit faits ſur l'inégalité de Mademoiſelle avec M^r^. de Lauzun. Mais pour faire voir que le procédé du Roi n'étoit pas une feinte, mais une réalité, il en a voulu donner des preuves écrites de ſa propre main, non-ſeulement aux perſonnes de la Cour, mais à tout le Public, par la lettre que je rapporte ici, où il s'explique aſſez ouvertement.

LETTRE DU ROI.

COMME ce qui s'eſt paſſé depuis cinq ou ſix jours par un deſſein que ma couſine de Montpenſier avoit formé d'épouſer le Comte de Lauzun, l'un des Capitaines des Gardes de mon Corps, ſera ſans doute grand éclat par-tout, & que la conduite que j'y ai tenue pourroit être malignement interprêtée & blâmée par ceux qui n'en ſeroient pas bien informés; j'ai cru en devoir inſtruire tous mes Miniſtres qui me ſervent au-dehors. Il y a environ dix ou douze jours que ma couſine n'ayant pas encore la hardieſſe de me parler elle-même d'une choſe qu'elle connoiſſoit bien me devoir infiniment ſurprendre, m'écrivit une longue lettre pour me déclarer la réſolution qu'elle diſoit avoir priſe de faire ce mariage, me ſuppliant par toutes les raiſons dont elle put s'aviſer, d'y vouloir donner mon conſentement; me conjurant cependant juſqu'à ce qu'il m'eût plu de l'agréer, d'avoir la bonté de ne lui en point parler quand je la rencontrerois chez la Reine. Ma réponſe par un mot de billet fut, que je lui demandois d'y mieux penſer, ſur-tout de prendre garde de ne rien précipiter dans une affaire de cette nature, qui irrémédiablement pourroit être ſuivie de longs repentirs. Je me contentai de

ne lui en pas parler davantage, espérant de pouvoir mieux de vive voix & avec tant de considérations que j'avois à lui représenter, la ramener par douceur à changer de sentiments. Elle continua néanmoins par de nouveaux billets, & par toutes les autres voies qui lui pouvoient tomber dans l'esprit, de me presser extrêmement de donner le consentement qu'elle me demandoit, comme la seule chose qui pouvoit, disoit-elle, faire tout le bonheur & le repos de sa vie, comme mon refus de le donner la rendroit la plus malheureuse qui fût sur la terre. Enfin, voyant qu'elle avançoit trop peu à son gré dans sa poursuite, après avoir trouvé moyen d'intéresser dans sa pensée la principale Noblesse de mon Royaume, elle & le Comte de Lauzun me détacherent quatre personnes de cette premiere Noblesse, qui furent les Ducs de Créquy & de Montauzier, le Maréchal d'Albret & le Marquis de Guitry, grand Maître de ma Garderobe, pour me venir représenter, qu'après avoir consenti au mariage de ma Cousine de Guise, non-seulement sans y faire aucune difficulté, mais avec plaisir, si je résistois à celui-ci que sa sœur souhaitoit si ardemment, je ferois connoître évidemment au monde que je mettois une très-grande différence entre les cadets

de Maiſon ſouveraine, & les Officiers de ma Couronne, ce que l'Eſpagne ne faiſoit point; qu'au contraire, elle préféroit les Grands à tous Princes étrangers, & qu'il étoit impoſſible que cette différence ne mortifiât extrêmement toute la Nobleſſe de mon Royaume. Ils m'alléguerent enſuite qu'ils avoient en leur faveur pluſieurs exemples, non-ſeulement des Princeſſes du Sang Royal qui ont fait l'honneur à des Gentilshommes de les épouſer, mais même des Reines Douairieres de France. Pour concluſion, les inſtances de ces quatre perſonnes furent ſi preſſantes, & leurs raiſons ſi perſuaſives ſur le principe de ne pas déſobliger toute la Nobleſſe Françoiſe, que je me rendis à la fin de donner un conſentement, au moins tacite, à ce mariage, hauſſant les épaules d'étonnement ſur l'emportement de ma couſine, & diſant ſeulement qu'elle avoit quarante-cinq ans, qu'elle pouvoit faire ce qu'il lui plairoit. Dès ce moment, l'affaire fut tenue pour conclue; on commença à en faire tous les préparatifs; toute la Cour fut rendre ſes reſpects à ma couſine, & fit des compliments au Comte de Lauzun. Le jour ſuivant, il me fut rapporté que ma couſine avoit dit à pluſieurs perſounes, qu'elle faiſoit ce mariage parce que je l'avois voulu. Je la fis appeller, & ne lui ayant voulu parler qu'en préſence

de témoins, qui furent le Duc de Montauzier, les Sieurs le Tellier, de Lionne, de Louvois, n'en ayant pu trouver d'autres sous sa main, elle désavoua fortement d'avoir jamais tenu un pareil discours, & m'assura, au contraire, qu'elle avoit témoigné & témoigneroit toujours à tout le monde, qu'il n'y avoit rien qne je n'eusse fait pour lui ôter son dessein de l'esprit, & pour l'obliger à changer de résolution. Mais hier m'étant revenu de divers endroits, que la plupart des gens se mettoient en tête une opinion qui m'étoit fort injurieuse, que toutes les résistances que j'avois faites en cette affaire n'étoient qu'une feinte & une comédie, & qu'en effet j'avois été bien-aise de procurer un si grand bien au Comte de Lauzun, que chacun croit que j'aime & que j'estime beaucoup, comme il est vrai; je me résolus d'abord, y voyant ma gloire si intéressée, de rompre ce mariage, & de n'avoir plus de considération ni pour la satisfaction de la Princesse, ni pour la satisfaction du Comte, à qui je puis & veux faire d'autre bien. J'envoyai appeller ma cousine; je lui déclarai que je ne souffrirois pas qu'elle passât outre à faire ce mariage; que je ne consentirois point non plus qu'elle épousât aucun Prince de mes sujets; mais qu'elle pouvoit choisir

dans toute la Nobleſſe qualifiée de France qui elle voudroit, hors le ſeul Comte de Lauzun, & que je la menerois moi-même à l'Egliſe. Il eſt ſuperflu de vous dire avec quelle douleur elle reçut la choſe, combien elle répandit de larmes & de ſanglots, & ſe jetta à genoux, comme ſi je lui avois donné cent coups de poignards dans le cœur. Elle vouloit m'émouvoir, je réſiſtai à tout; & après qu'elle fut ſortie, je fis entrer le Duc de Créquy, le Marquis de Guitry, le Duc de Montauzier, & le Maréchal d'Albret ne s'étant pas trouvé, je leur déclarai mon intention pour la dire au Comte de Lauzun, auquel enſuite je la fis entendre; & je puis dire qu'il la reçut avec toute la conſtance & la ſoumiſſion que je pouvois deſirer.

Cette lettre ôta tout le ſoupçon au Public; & comme l'on vit qu'effectivement il n'y avoit plus rien à prétendre, il y en eut qui firent des Vers burleſques ſur ce mariage, qu'ils firent couler de main en main, en ſorte qu'ils ſont venus aux miennes. Le Roi eſt repréſenté en Aigle comme le Roi des oiſeaux; Mademoiſelle en Aiglonne, & Mr. de Lauzun en Moineau, comme le plus petit de tous. C'eſt un Perroquet qui parle, & qui repréſente Mr. de Guiſe.

FABLE.

L'Aigle, le Moineau, & le Perroquet.

TOUT eſt perdu, diſoit un Perroquet;
Mordant les bâtons de ſa cage;
Tout eſt perdu, diſoit-il plein de rage.
Moi tout ſurpris d'entendre tel caquet,
Qu'il n'avoit point appris dedans ſon eſclavage,
Je lui dis : Parle, que veux-tu,
Avecque ton, tout eſt perdu?
Ah! je ne veux, dit-il, pas autre choſe;
Après ce que hier certain Oiſeau m'apprit,
J'étoufferai ſi je ne cauſe.
Voici donc ce que l'on m'a dit:
Comme vous le ſavez, l'eſpece volatile
Reconnoît de tout temps les Aigles pour ſes Rois.
Hé bien, vous ſavez donc que dans cette famille,
De qui nous recevons les Loix,
Eſt une Aiglonne généreuſe,
Grande, fiere, majeſtueuſe,
Et qui porte ſi haut la grandeur de ſon ſang;
Que parmi toute notre eſpece,
Elle ne connoît point d'aſſez haute Nobleſſe
Qui puiſſe lui donner un mari de ſon rang;

Mille Oiſeaux pour elle brûlerent ;
Mais parmi tous ceux qui l'aimerent,
Aucun n'oſa ſe déclarer,
Aucun n'oſa même eſpérer.
Mais ce que mille Oiſeaux n'oſerent,
Qui ſembloient mieux le mériter,
Un Oiſeau de moindre puiſſance,
Un (tant par-tout regne la chance !)
A même penſé l'emporter.
Ce Moineau donc ſuivant la regle
Qui commande aux Oiſeaux d'accompagner le Roi,
Etoit à la ſuite de l'Aigle,
Et même avoit près de lui quelque emploi.
Ce fut-là que, ſuivant la pente naturelle,
Qui le portoit aux plaiſirs de l'amour
Il s'occupoit moins à faire ſa cour
Qu'à voltiger de Belle en Belle ;
Et s'y prenoit ſi bien, qu'il trouvoit chaque jour
Sujet de flamme & Maîtreſſe nouvelle :
Mais le petit ambitieux
Voulut porter trop haut ſon vol audacieux ;
Voyant ſouvent l'Aiglonne incomparable,
Il la trouvoit infiniment aimable ;
Enfin il l'aime tout de bon ;
Et ſans conſulter la raiſon,
Le drôle ſe mit dans la tête

De lui faire agréer ses feux,
Et d'entreprendre sa conquête.
Voyez comme l'amour nous fait fermer les yeux,
Et voyez cependant combien il fut heureux :
D'une si charmante maniere
Et d'un air si respectueux,
Il sut faire offre de ses vœux,
Que notre Aiglonne noble & fiere
Pour lui mettant bas sa fierté,
Ne se ressouvient pas de l'inégalité :
Oui, d'autant plus qu'il lui paroissoit brave,
Vigoureux, plein d'amour, galant au dernier point,
La Belle ne dédaigna point
L'impérieux effort de cet indigne esclave :
Bien plus elle approuva son desir indiscret,
Lui sut bon gré de sa tendresse,
Rendit caresse pour caresse ;
Et même n'en fit point secret.
Encor pour un de nous la faute étoit passable ;
Notre plumage verd la rendoit excusable ;
Ne peut-il pas tenter une jeune beauté ?
Et d'ailleurs notre qualité
Rendoit le parti plus sortable ;
Mais pour un si petit Oiseau ;
C'est un aveuglement qui n'est pas pardonnable.
Il est vrai que c'étoit un aimable Moineau,

Quoiqu'à ce qu'on m'a dit il n'étoit pas fort beau;
Et l'on tient que parmi les ſimples Tourterelles
Il a fait de terribles coups,
Et que ſon ramage eſt ſi doux,
Qu'il a bien fait des infidelles,
Et plus encore de jaloux.
Mais qu'eſt-ce que cela, ſinon des bagatelles;
Au prix du deſſein ſurprenant
Que ſe propoſoit ce galant?
Auſſi quand l'Aigle, chef de toute la famille,
Fut averti de cette indigne ardeur,
Il prévit bien le déshonneur
Qui réſultoit d'alliance ſi vile.
Ayant donc fait venir nos Amants étonnés,
Il les reprend de s'être abandonnés,
Aux mutuels tranſports d'une égale folie;
A l'Aiglonne, qu'étant ſortie
Du plus illuſtre Oiſeau qui vole ſous les Cieux,
Elle s'abaiſſe & ſe ravale
Par un choix ſi peu glorieux:
Et au Moineau, ſa faute ſans égale,
De ce qu'oubliant le reſpect,
Il oſe bien lever le bec
Juſqu'à l'alliance Royale:
Pour concluſion leur défend
De faire jamais nid enſemble,
Malgré l'amour qui les aſſemble.

Notre couple accablé ſous un revers ſi grand,
A ſes commandements ſe rend,
Quoique ce ne fût pas ſans traiter de barbare;
D'injurieux & de cruel,
L'Ordre prévoyant qui ſépare
Ce qu'uniſſoit un amour mutuel.
L'Aiglonne fiere & glorieuſe,
S'éleva dans les airs affligée & honteuſe;
De voir ouvertement ſon deſſein condamné;
Et le Moineau paſſionné,
De déſeſpoir de voir ſon eſpérance en poudre;
Se retira de ſon côté,
Et fut contraint de ſe réſoudre,
De rabaiſſer ſa vanité
Sur des objets de plus d'égalité.
Voilà donc le récit fidele
De ce qui me tient en cervelle;
Eſt-ce que je n'ai pas ſujet
De dire que l'Amour ne fait plus ce qu'il fait;
Que la Nature ſe déregle,
Puiſque l'on voit par un deſſein nouveau;
L'Aigle s'abaiſſer au Moineau,
Et le Moineau s'élever juſqu'à l'Aigle?
Et n'ai-je pas raiſon de dire à haute voix,
Tout eſt perdu pour la troiſieme fois?
Ici le Jaſeur hors d'haleine,

Et quoiqu'avec bien de la peine,
Mit fin à ſa narration.
J'en trouvai l'hiſtoire plaiſante :
Mais y faiſant réflexion,
Je la trouvai trop longue & trop piquante.
Mais quoi ? C'étoit un Perroquet,
Il faut excuſer ſon caquet.

RÉPONSE

Du Moineau au Perroquet.

HA ha, vous parlez donc, Monſieur le Perroquet ?
Et jaſez dedans votre cage ?
A ce qu'on dit, parbleu, vous faites rage ;
D'où vous vient un ſi grand caquet ?
Vous qui depuis long-temps ſouffrez un eſclavage
Qui doit vous avoir abattu.
Dès que je vous ai entendu
A tort & à travers parler d'une autre choſe
Que de celle qu'on vous apprit,
J'ai bien vu qu'un Perroquet cauſe,
Sans ſavoir ſouvent ce qu'il dit.
Sachez donc, Perroquet, qu'entre la volatile ;

Qui reconnoît toujours les Aigles pour ſes Rois,
Et qui a du reſpect pour toute leur famille,
Dont elle exécute les Loix,
Un jeune Oiſeau dont l'ame eſt généreuſe ;
Grande, belle, & majeſtueuſe,
Qui joint à la vertu la nobleſſe du ſang,
Peut bien ſouvent changer d'eſpece.
Son mérite ſuffit avecque la Nobleſſe,
Pour pouvoir aſpirer au plus illuſtre rang.
Cent Moineaux autrefois brûlerent
Pour des Aigles, & les aimerent,
Sans l'oſer jamais déclarer ;
Ceux-ci ne l'oſant eſpérer,
Mille Oiſeaux plus petits l'oſerent,
Qui pouvoient moins le mériter :
Mais ayant eu le cœur de le tenter,
Firent ſi bien tourner la chance,
Qu'ils eurent lieu de l'emporter.
Ce n'eſt pas toujours une regle,
Que l'on puiſſe manquer de reſpect à ſon Roi
Pour aimer quelquefois une Aigle,
Sans s'écarter de ſon emploi.
C'eſt entre les Oiſeaux choſe fort naturelle,
De s'adonner aux plaiſirs de l'Amour ;
Chacun d'eux veut faire ſa cour,
Chacun cherche à charmer ſa Belle ;
Et ſi dans peu de temps il n'y voit pas de jour,

Il tâche d'allumer une flamme nouvelle.
Ce n'eſt pas être ambitieux ;
Et un jeune Moineau n'eſt pas audacieux ;
Quand il aime une Aiglonne encor qu'incomparable.
Il faut aimer ce que l'on trouve aimable ;
Et il faut l'aimer tout de bon :
C'eſt être privé de raiſon ,
Et c'eſt ſe rompre en vain la tête ;
D'improuver de ſi juſtes feux :
Chacun cherche à faire conquête ;
Et ſans ſe mettre en peine où l'on porte ſes yeux ;
On cherche ſeulement à devenir heureux ,
Sans s'arrêter à la maniere.
D'ailleurs , quand on dit , je le veux ;
On peut faire offre de ſes vœux ,
A la plus belle Aiglonne , & même à la plus fiere :
Quand elle met bas la fierté ,
Qu'elle veut ſuppléer à l'inégalité ,
Pourvu qu'un jeune Oiſeau ſoit brave ;
Vigoureux , plein d'amour , galant au dernier point ,
Une Aigle ne dédaigne point
De recevoir les feux d'un ſi charmant Eſclave :
Un ſi parfait Oiſeau ne peut être indiſcret ;
Il peut témoigner ſa tendreſſe ,
Et recevoir quelque careſſe ,

Sans faire le moindre ſecret.
Quoi ! un Moineau bien fait dont la taille eſt paſſable,
Pour aimer une Aiglonne eſt-il inexcuſable?
Ne peut-il pas tenter une jeune Beauté ?
D'ailleurs, s'il eſt de qualité,
Le parti n'eſt-il pas ſortable ?
Mais en un mot il eſt Oiſeau ;
Et entre les Oiſeaux il eſt bien pardonnable ;
Qu'une Aiglonne orgueilleuſe aime un jeune Moineau,
Sage, diſcret, civil, adroit, vaillant & beau.
L'Aiglonne n'aime pas comme les Tourterelles,
Elle eſt ſenſible aux moindres coups;
Les feux d'un Moineau lui ſont doux,
Quand elle les connoît fideles ;
Et s'il ſe trouve des jaloux,
Elle entend leurs diſcours comme des bagatelles.
Qu'y a-t-il donc de ſurprenant ?
Un jeune Oiſeau qui eſt galant,
Qu'on connoît généreux, & de noble famille ;
Qui ſert ſon Prince avec ardeur,
Qui ne fait rien qu'avec honneur,
Son alliance eſt-elle vile ?
S'il y a des Oiſeaux qui s'en ſont étonnés ;
Ce ſont des envieux qui ſont abandonnés

Aux cruels mouvements d'une étrange folie.
Quoiqu'une Aiglonne ſoit ſortie
D'un des plus grands Oiſeaux qui volent dans
les Cieux,
Croyez-vous qu'elle ſe ravale,
Et qu'il lui ſoit peu glorieux
De choiſir un Moineau dont l'ame eſt ſans égale,
Qui a pour elle du reſpect,
Qui n'a point d'aîle ni de bec
Que pour cette Aiglonne Royale?
Où eſt cette Loi qui défend,
Que l'on ne puiſſe mettre enſemble
Deux Oiſeaux que l'Amour aſſemble,
Et qui n'ont rien en eux que d'illuſtre & de grand?
C'eſt une injuſtice qu'on rend,
Et c'eſt un ſentiment ſans doute trop barbare;
Et qu'on peut appeller cruel,
De quelque raiſon qu'il ſe pare,
Que de blâmer un amour mutuel.
L'Aiglonne, quoique glorieuſe,
Pour aimer le Moineau doit-elle être honteuſe?
Un feu ſi naturel ſera-t-il condamné?
Mais un Moineau paſſionné,
Qui peut mettre en un jour cinquante Oiſeaux
en poudre,
Qui a le Dieu Mars à côté,
Dont le cœur fier s'eſt pu réſoudre,

A modérer ſa vanité,
Et le traiter avec égalité;
Si ce beau Moineau eſt fidele,
Qu'eſt-ce qui vous donne ſujet
De déclamer ſi fort contre tout ce qu'il fait?
Si votre cerveau ſe déregle,
Pour avoir bu par trop de vin nouveau,
Faut-il en faire ſouffrir l'Aigle?
Apprenez, Perroquet, qu'il faut changer de voix,
Et parler mieux une autre fois.
Lorſque j'aurai repris haleine,
Vous pourrez vous donner la peine
De pourſuivre pourtant votre narration;
L'hiſtoire en eſt aſſez plaiſante;
Et ſans faire réflexion,
Si elle peut être piquante,
Puiſque ce n'eſt qu'un Perroquet,
On ſe moque de ſon caquet.

Fin des Amours de Mademoiſelle & de Mr. de Lauzun, & du Tome VII.

FEB 15 2007
APR 26 2007

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 009 577 020